LA TABLE RONDE

OCTOBRE 1952

SOMMAIRE

LOUIS GUILLOUX :
Labyrinthe (I) 9

JACQUES CHARDONNE :
Vivre à Madère 38

FRANÇOIS MAURIAC :
Notes sur Benjamin Constant 58

ERNST JÜNGER :
Passage de la ligne (I) 64

DANIEL-ROPS :
Évangiles Apocryphes 84

JEAN GIONO :
Venise 106

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS :

CLAUDE ELSEN : Épiménide à Saint-Germain-des-Prés. 137

ANDRÉ BRISSAUD : Une vie ratée mais une mort réussie 141

FÉLICIEN MARCEAU : La canne de M. de Montherlant. 145

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

LES ROMANS :

WALTER ORLANDO : Sous tous les angles.......... 147

GEORGES PIROUÉ : Points de vue de Sirius......... 150

FRANÇOIS NOURISSIER : Un roman berbère........ 153

LES LETTRES AMÉRICAINES :

ANDRÉ BAY : Un roman inachevé.................. 155

LES LETTRES ALLEMANDES :

WALTER JENS : Bilan de sept ans.................. 157

ÉRUDITION :

ALBERT-MARIE SCHMIDT : Petite mythologie nervalienne.. 163

LE THÉATRE :

LONGWORTH-CHAMBRUN : Shakespeare et Ben Jonson à Stratford.................................... 165

LE CINÉMA :

MICHEL BRASPART : Nous n'irons pas à Venise..... 169

LA MUSIQUE :

CLAUDE ROSTAND : Au festival de Salzbourg, première de *L'Amour de Danaé*, de Richard Strauss............ 171

LES BEAUX-ARTS :

BERNARD DORIVAL : Georges Rouault.............. 175

LA VIE COMME ELLE VIENT :

GERMAINE BEAUMONT : Décors.................. 180

★

PROMENADE

PIERRE ANDREU :
Une si jolie grande plage.......................... 183

LABYRINTHE

J'avais toujours très bien su que si j'en venais aux moyens extrêmes et que j'avais affaire au gros Léon, les forces physiques me trahiraient, sans parler du dégoût qui me viendrait. Or, c'était ce qui arrivait. En outre, j'avais toujours cru que rien ne se passerait qu'à l'heure de mon choix : mais j'avais profité d'une occasion, sans aucun moyen de prévenir Sirio, avec qui j'avais tant fait de projets et de plans. Malgré tout, je me battais de mon mieux.

Si, en apercevant le gros Léon (surnommé : le Phoque) je n'avais, du premier coup d'œil, compris qu'il était ivre, peut-être n'eussé-je même pas entrepris la lutte. Par bonheur, cette lutte jusqu'à présent s'était poursuivie sans bruits, sans cris ; en roulant par terre, nous n'avions rien heurté, ni une chaise, ni un tabouret, pas bousculé la table, pas renversé la corbeille à papiers. Et, quant à donner l'alarme, les moyens que le Phoque en aurait eus n'étaient plus à sa portée.

Son revolver lui avait échappé. Eût-il pu s'en servir, qu'il m'eût tué sur place. Il en eût éprouvé, j'en suis sûr, une très grande satisfaction. Mais j'avais toujours été résolu à courir ce risque. D'un coup de pied, j'avais expédié ce revolver à l'autre bout du poste où il faisait une grosse tache noire comme du goudron sur le parquet ciré, près de la tache rose d'une poupée au front brisé : une poupée que le Phoque au moment où tout avait commencé portait sous son coude.

Sur nos têtes brillait une forte lampe électrique. Un manteau pendait à une patère près de la porte grande ouverte ; à travers les vitres de l'unique fenêtre derrière les barreaux noirs, la neige. J'aurais dû éteindre d'abord, mais il m'avait

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

fallu courir au plus pressé : me jeter sur le Phoque qui déjà tirait son revolver, tâcher de l'étrangler, mais c'était dégoûtant.

Nous avions roulé par terre. J'étais collé contre ce corps ventru, flasque et malodorant, je recevais en plein visage l'haleine avinée du Phoque, je sentais, contre ma joue, sa grosse joue fraîchement rasée. Il s'était même parfumé à l'eau de Cologne.

Il me serrait entre ses genoux puissants, pour m'étouffer, moi je cherchais toujours à l'étrangler, mais il avait le cou trop gros, trop dur et mes mains étaient trop petites. Celles du Phoque s'approchaient de mon cou, tandis que l'étreinte de ses genoux se resserrait. Je haletais. A ma grande surprise, soudain, les genoux du Phoque s'écartèrent d'eux-mêmes, ses bras s'ouvrirent, et je roulai sur le plancher en me disant : « Il est mort. »

Je voulus me lever. Le geste que je fis pour cela m'occasionna une telle douleur que je crus avoir les reins brisés, et je retombai sur le parquet, le long du corps inerte du Phoque. Dans le fond de mes poumons je retrouvais ce goût d'épuisement oublié depuis mon adolescence sportive, quand je me laissais tomber sur l'herbe aussitôt atteint le but, après un sprint. Je fermai les yeux sans autre conscience de moi-même que celle de mon corps exténué et de mes épaules collées au parquet glacé.

Tout allait finir là. J'aurais dû faire un dernier effort pour me relever, mais j'en étais aussi incapable que le Phoque, sûrement mort. Sûrement? S'il ne l'était pas, il allait se lever, prendre le revolver et me tuer. Cette vague pensée me traversa l'esprit, je l'accueillis avec une sorte d'indifférence : tout était trop dégoûtant. Du reste, c'était manqué, quelqu'un allait arriver, n'importe quel autre gardien : bien étonnant qu'il ne fût encore survenu personne. Autre pensée vague, à peine continuée par l'idée qu'on me mettrait au « mitard », c'est-à-dire aux fers, au pain sec et à l'eau, en attendant le nouveau jugement pour tentative d'évasion et meurtre.

Quand les cloches se mirent à sonner, je me souvins que c'était Noël et qu'il allait être minuit. Pourtant, j'aurais dû le savoir. Je m'étais dit que tout irait plus facilement cette

nuit-là, les gens étant très occupés. Allait-on célébrer dans la chapelle de la prison une messe de minuit? C'était peut-être pour cela que personne ne survenait, et qu'on nous laissait seuls, étendus sur le plancher, comme deux ivrognes.

De nouveau, je voulus me lever; à peine si je parvins à remuer un peu. J'entrouvris les yeux tout juste assez pour apercevoir auprès de moi le corps énorme du Phoque, dans son uniforme tout froissé. Une jambe de son pantalon de gros drap bleu s'était retroussée jusqu'au genou laissant voir la chaussette et le support-chaussette. Rien à faire, il devait être mort. Peut-être avait-il succombé à une crise cardiaque?

L'ensemble était vraiment dégoûtant, même sous les cloches de Noël qui, maintenant, carillonnaient à toute volée. Il devait faire très froid dehors. Je fus pris d'une brusque pitié pour le Phoque, ou, pour mieux dire, j'aurais voulu avoir pitié de lui, malgré tout ce que je savais d'ignoble sur son compte. A présent, je commençais à retrouver une respiration normale, mais une faiblesse me gagnait dans une sensation presque agréable de repos, un consentement presque souriant. Rien n'avait plus d'importance que de pouvoir persévérer dans cet état presque enfantin. Il ne me venait même plus à l'esprit de penser qu'un gardien pouvait survenir et, à grands coups de godillots dans la figure, me contraindre à me lever.

J'étais couché sur l'herbe courte, presque rase et d'un vert si joyeux, au stade. La fraîcheur de la terre à mes épaules me rappelait les rivières de mon enfance. Je savais que je ne devais pas rester allongé longtemps sur la terre humide, qu'il fallait me lever et entrer dans la petite baraque en bois où les équipiers s'habillaient et se déshabillaient, mais je le ferais un peu plus tard. Je savais aussi, que s'ouvrait au-dessus de ma tête ce beau ciel d'automne que j'avais toujours tant aimé, ciel d'aventure, libre, vivant, avec parfois, sur la fin de l'après-midi, ses gros bourrelets blancs ou d'un violet si tendre bordant les nuages qui sous le petit vent de mer se déplaçaient d'une seule masse. Je respirais l'odeur de la terre et de l'herbe, dure et coupante sous les

doigts, rèche aux cuisses nues, presque piquante à travers le maillot de coton : un maillot blanc, avec des poignets et un col jaunes, je m'en souvenais.

Les souvenirs s'effacèrent, et furent remplacés par une sorte de vision, qui m'était souvent revenue dans mes rêves de prisonnier : j'étais au bord d'un lac, au commencement du jour, dans la lumière du printemps, je contemplais les eaux tranquilles, en respirant un parfum d'aubépine, et voilà que je percevais un clapotis de rames. La barque apparaissait et venait se ranger devant moi, La jeune femme qui se trouvait dans la barque me disait : « Monte, nous allons traverser l'eau » c'était une vision qui m'était souvent venue, que j'avais parfois provoquée et presque toujours repoussée comme une faiblesse, comme une complaisance à peine digne d'un adolescent. Je la repoussai encore. Franchement, c'était puéril et d'ailleurs jamais je ne me relèverais : le Phoque devait m'avoir brisé les reins. Il n'y avait plus qu'à garder les yeux fermés et attendre en écoutant les cloches de Noël. Seigneur ! Comme tout cela était répugnant !

Mais si on n'avait plus de raison à opposer au monde, on pouvait encore lui opposer une volonté. On ne reste pas en prison, même si on n'a rien à faire ailleurs, on n'accepte pas la honte de l'esclave livré à la bêtise, à la bassesse, à la cruauté des gardiens ! Mais le Phoque ne garderait plus personne. Il avait fini de gueuler, de cogner. Et je ne pouvais même pas me lever pour prendre les clés et m'emparer du revolver ! Je n'aurais eu ensuite que quelques pas à franchir à travers la cour jusqu'à la porte principale derrière laquelle était la liberté !

Le monde n'était qu'une nausée, malgré les cloches de Noël, la messe de minuit, le réveillon, les oranges, la trompette, la poupée dans le sabot des enfants. A propos, le Phoque aurait raté cela : la poupée qu'il apportait à sa petite fille gisait par terre, le front brisé. Cette fois, la petite fête de famille était foutue.

« On ne se délivre que de la peur. » Cette phrase me traversa l'esprit. Pourquoi le Phoque ne m'avait-il pas donné les clés? « Donne-moi les clés ! » C'était ce que je lui avais dit, sourdement, en me jetant sur lui.

Me donner les clés? Il ne les avait pas données à sa propre fille !

Celle-ci, devenue la jeune maman de cette petite à qui le Phoque apportait une poupée, aurait, elle aussi, à une certaine époque, eu fort besoin des clés. Les lui avait-elle demandées? Avait-elle rien tenté pour s'en emparer? En tout cas, il ne les lui avait pas données.

Je fis un nouvel effort pour me dresser, mais je retombai aussitôt.

« Tu aurais dû lui donner les clés. »

Le son de ma propre voix me causa une frayeur. Si je me mettais à parler au mort... Mais quelqu'un me répondit et, malgré ma douleur, je sursautai. Quelqu'un avait dû entrer. J'attendis le coup de pied dans la figure. Mais rien. J'ouvris les yeux : personne. Le Phoque et moi.

— Va chercher...

C'était le Phoque qui me demandait d'aller chercher qui? Je m'entendis lui répondre :

— Salaud !

— Va... chercher...

— Salaud !...

Le Phoque poussa un long soupir, et répéta encore la même chose :

— Va chercher... ma...

— Il fallait lui donner les clés, répondis-je.

— Va chercher... ma... femme !

— Tu te fous de moi?

— Je vais crever.

Combien de temps y avait-il que nous étions là? C'était impossible à dire. Les cloches ne battaient plus.

— Va chercher ma femme... et... ma... fille.

Je parvins à me soulever sur un coude et à voir le visage du Phoque, tout de travers, la bouche tordue, les yeux hagards : attaque, crise cardiaque? Et c'était pour en venir là qu'il avait passé sa vie à garder des hommes, à les battre, à leur dire des vacheries, à les épier à travers le judas, quand ils auraient pu se croire à peu près tranquilles entre les quatre murs de leur cellule !

Il avait plusieurs façons de se livrer à ce genre d'espionnage,

une gamme très savante, qui allait de la brusquerie la plus agressive jusqu'à l'apparition la plus feutrée. Il savait mesurer les degrés ! Oui, c'était pour en venir là qu'il avait passé son temps à faire souffrir les autres, et pire que tout, qu'il avait refusé à sa propre fille les clés de la prison !

Il aurait eu besoin d'une poignée de sel dans la bouche : où avais-je appris que c'était là ce qu'il faut faire aux gens victimes d'une attaque? Je me soulevai davantage, épiant le retour de la douleur dans les reins : elle était toujours là, mais moins vive, et je sentis que dans un instant j'allais pouvoir me mettre debout.

Mon regard rencontra le revolver et la poupée... Je me mis sur les genoux. Je me penchai sur le Phoque, j'approchai mon visage du sien : ses gros yeux blancs, ses joues violettes, sa bouche entrouverte.

— Salaud !

Il avait le culot de réclamer aussi sa fille, Germaine !

On avait toujours su ce qui s'était passé en 43 quand Germaine avait été arrêtée par les Allemands. Le Phoque avait tout de suite compris à partir du moment où il avait constaté la disparition de son revolver — un revolver tout à fait semblable à celui qui pour le moment gisait sur le plancher — que c'était Germaine qui le lui avait fauché pour le refiler à certains jeunes gens de sa connaissance, mais, Germaine arrêtée, il avait laissé faire. Pendant plus d'un mois, il avait été le gardien de sa propre fille qu'il avait vue passer combien de fois devant lui, en sang, au retour de ses interrogatoires à la Gestapo et il n'avait pas ouvert la porte de sa cellule, ni celle de la prison. Il avait laissé emmener Germaine en déportation. Et Germaine était revenue chez lui après Ravensbrück !...

— Va chercher ma femme.

C'était dégoûtant, mais il fallait se calmer. Si j'y parvenais, j'aurais encore une chance. Je fis un nouvel effort pour me dresser et, malgré la douleur, j'y parvins et m'avançai vers le revolver que je pris. Le Phoque se mit à gémir de terreur. Je mis le revolver dans ma poche. Et alors quoi? Est-ce que tout allait recommencer? C'était aussi dans une certaine mesure, à cause d'un revolver qu'on m'avait condamné à la

prison — il y avait eu aussi *avant*, une bataille. Et si je n'avais jamais été pour rien dans la mort du capitaine Marny, il n'en était pas moins vrai que je m'étais battu avec lui tout comme avec le gardien chef.

— Où sont les clés?

— Va chercher ma femme...

C'était presque un râle. Je n'y répondis que par une nouvelle exigence :

— Les clés tout de suite...

Il fallait le fouiller, mais quelle répugnance ! Je le fis cependant, mais les poches du Phoque étaient vides. Fou de rage, je sortis le revolver.

— Lâchez ce revolver...

Germaine était sur la porte, petite femme blonde de vingt-cinq ans — banale, à la figure plate et trop rose — une ménagère. Je me tournai vers elle en faisant non de la tête.

— J'appelle.

— Et je t'abats...

Elle ne broncha point. Je lui dis d'avancer. Elle approcha sans bruit : elle était en pantoufles.

— Il est mort?

— Crois pas...

Germaine se pencha sur son père. Il murmura quelque chose que j'interprétai comme une nouvelle prière pour qu'on aille chercher sa femme.

— Oui. Mais pas avant de m'avoir donné les clés, dis-je à Germaine.

— Sur la table, dit-elle.

Les clés étaient sur la table. Germaine me les montrait d'un hochement de tête.

— Il ne te les avait pas données, hein? dis-je, en les prenant.

— Ça ne vous regarde pas.

Je lui ordonnai, toujours en la menaçant du revolver, d'ôter les souliers du Phoque.

— Tu ne penses tout de même pas que je vais partir en sabots?

— Quels sabots?

Elle eut un regard comme pour les chercher. Mais j'avais

ôté mes sabots avant d'entrer. J'étais arrivé sur mes chaussettes.

Elle se mit tranquillement à ôter les souliers. Moi, je tremblais. J'avais peur qu'elle le vît et qu'elle en profitât, mais elle me tournait le dos.

— Tu ne vas pas donner l'alarme?

— Non, dit-elle, en me jetant le premier soulier.

Je posai le revolver par terre, à portée de ma main, et commençai à me chausser. Dès que je serais parti, elle téléphonerait à la police. Elle me jeta le deuxième soulier en disant :

— Faites vite.

J'achevai de me chausser et je me levai, repris le revolver, décrochai le manteau suspendu auprès de la porte et... je me coiffai d'un vieux béret, qui traînait là.

— Je ne téléphonerai pas, dit Germaine.

— Il est mort?

— Non.

Alors? Je n'avais plus qu'à traverser la cour, et à ouvrir la porte, ce que je fis très tranquillement. C'était parfaitement invraisemblable. J'étais dehors. Dans ma poche, le revolver avec lequel, peut-être, j'allais me suicider dans un instant. Pourquoi tant de gens ont-ils besoin de raisons pour se suicider? Vivre, me disais-je, est tout simplement dégoûtant...

Oui : vivre était dégoûtant, à proprement parler, et, cependant, quelque chose riait au fond de moi-même, je savais cela aussi, quelque chose d'innocent. Et, même, il vaudrait mieux dire : souriait. Cela n'était pas contradictoire. C'était, en somme, indépendant.

Je veux surtout dire par là que ce sourire n'était pas le moins du monde malicieux, qu'il n'avait rien à voir avec l'espèce de victoire que je venais malgré tout de remporter. Et je dois ajouter aussi qu'il ne m'était pas tout à fait inconnu, que, même entre les quatre murs de ma cellule, et même dans les moments où je m'y étais le moins attendu, je l'avais senti présent en moi, ouvert, comme la chose la plus naturelle et peut-être la plus forte qui m'appartînt...

Sorti de cette prison dans laquelle, depuis près de cinq années j'étais resté enfermé, je tombai dans le pire embarras, voyant que je ne savais où aller. Dans les calculs qui, depuis si longtemps m'avaient occupé, je n'avais pas négligé ce problème, mais je ne l'avais pas non plus résolu. Comment l'eussé-je fait n'ayant plus personne au monde? Je m'étais flatté de l'illusion que je saurais toujours assez quel chemin prendre pour trouver celui de Paris, mais à présent dans la nuit, sous la neige, j'osais à peine bouger, la main dans la poche sur le revolver du Phoque.

La neige tombait toujours et les cloches s'étaient remises à carillonner. J'entrevoyais, au loin, des lumières, je percevais de vagues rumeurs. Dans une maison toute proche, des gens se mirent à chanter et je distinguai fort nettement parmi le chœur des voix enfantines. Ah ! que j'aurais voulu me sentir, moi aussi, capable de chanter le Sauveur ! Mais pourquoi se mentir à soi-même? J'étais seul, sans secours divin ni humain, dans un monde où tout m'était devenu ennemi, où le moindre renseignement que je demanderais à un passant pourrait entraîner ma perte. Il n'est guère de citoyen au monde qui ne soit empressé à donner main-forte aux gendarmes. Je ne savais que trop à quel point les défroques dont j'étais accoutré me signaleraient à l'attention publique. Toutefois, mon inquiétude ne venait pas surtout de là. Tant qu'il ne s'agirait que de trouver un chemin, je me disais qu'il serait toujours possible d'y réussir. La seule chose grave, c'était que je ne savais pas tout à fait pourquoi je voulais le faire, bien que je sentisse en moi une force puissante qui m'y poussait. Finalement, je sortis de ma dangereuse torpeur et je m'éloignai, mais en abandonnant Sirio...

Combien de fois, dans ma jeunesse, n'avais-je pas répété qu'on ne se sauve pas seul? Or, c'était ce que j'étais en train de faire. Vivre, hélas ! c'est ne pas tenir ses promesses, et j'allais devoir donner raison à une foule de gens, mes ennemis, dont j'avais toujours méprisé la pensée, en faisant précisément

comme eux. Quel serait le visage de Sirio en ne me trouvant pas le lendemain?

Pas un instant je ne songeai à me diriger vers la ville. Malgré la nuit et la neige, mon seul parti était de m'engager vers la campagne, en me fiant à ma bonne étoile...

Les souliers du Phoque, bien trop grands pour moi, me contraignaient à une démarche lente, pénible et grotesque. Je doutais fort de pouvoir aller ainsi longtemps. Cette perspective affligeante m'ôta toute la joie que j'aurais sans doute éprouvée à faire mes premiers pas d'homme libre et contribua à assombrir mes pensées. Néanmoins, je continuai d'avancer, me guidant aux rares lueurs qui venaient des derniers cafés encore ouverts.

Le froid était vif. Je relevai le col de mon pardessus, je courbai le dos, les mains dans les poches en m'efforçant de prendre l'attitude naïve d'un homme qui rentre tard chez lui après une bonne soirée passée avec des amis. La seule joie qui me vint fut de trouver dans l'une des poches du pardessus, une pipe, le reste d'un paquet de tabac et un briquet. Il y avait si longtemps que je n'avais pas fumé ! En même temps, c'était, pour ainsi dire, un déguisement de plus.

Il me fallut, assurément, vaincre ma répugnance à me servir d'une pipe ayant appartenu au Phoque, mais la prison n'est pas l'école de la délicatesse, et je ne fis pas trop de manières. Cependant, le tabac, dont j'étais déshabitué, me causa un léger étourdissement ; j'avais du reste le ventre vide depuis ma dernière soupe de prisonnier ; je dus m'arrêter un instant. J'étais arrivé à un passage à niveau qui marquait la fin du faubourg. La campagne s'ouvrait au-delà. Ayant traversé la voie, je me trouvai sur une route. C'était peut-être celle de Paris? Je m'y engageai, espérant bien découvrir quelque part une grange où dormir, en attendant le lever du jour...

Après quelque temps de marche, j'aperçus devant moi, sur le bord de la route, quelque chose de noir, qui me parut être une de ces petites cabanes en bois qui servent aux cantonniers à remiser leurs outils. La cabane en question, si c'en était une, était presque entièrement recouverte de neige et je ne me serais sûrement pas aperçu de son existence si une paroi noire, goudronnée peut-être, et, dans cette paroi, un morceau de

vitre brillant vaguement dans la nuit ne me l'eussent fait remarquer. Je cherchai la porte, espérant qu'elle ne serait pas cadenassée, je croyais déjà me glisser dans cet abri, quand je découvris qu'il s'agissait d'une petite voiture automobile, et que cette voiture n'était pas vide : en effet, j'entendis des voix.

Une femme parlait à l'intérieur de la voiture. A en juger par sa voix, elle devait être jeune. Elle expliquait quelque chose de difficile à comprendre sans doute, car, de temps en temps, venaient des interruptions prononcées d'une voix d'homme et des interrogations : « Mais voyons, cela n'est pas possible, explique-moi plus clairement? »

A n'en pas douter, l'homme était un étranger. « Je te dis qu'il voulait tous les bouziller, reprit la voix de la jeune femme, mais que le petit frère... » La jeune femme rit aux éclats en traitant son interlocuteur de gros ballot. « Les bouziller, pourquoi faire? Pour les croquer? » reprit la voix d'homme. « Tout juste, répliqua la jeune femme. Tu redeviens intelligent. Alors je continue : le petit Poucet, donc... »

Quoi ! c'était l'histoire du petit Poucet qu'une jeune femme, apparemment de très bonne humeur, était en train de raconter à un étranger qui, pour avoir un peu trop bu de rhum sans doute, ne comprenait pas toujours tout de suite? Je voulus m'éloigner ; malheureusement, je dus faire un peu de bruit et, aussitôt, la porte de la voiture s'ouvrit et quelqu'un — c'était la jeune femme — sauta dehors en s'écriant :

— C'est eux, ils reviennent.

— Et alors, dit l'homme, ça y est?

— Non, répondit la jeune femme, en me regardant. Je me suis trompée.

Puis, s'adressant à moi :

— Vous venez d'en ville?

J'aurais pu jouer l'ivrogne, ou le muet. Sans attendre ma réponse, la jeune femme me demanda si, en route, je n'avais pas rencontré deux types et je répondis que non, comme c'était la vérité. Cependant, l'étranger était sorti de la voiture et il braquait sur moi la lumière d'une grosse lampe de poche.

— Alors? dit-il. Qu'est-ce qu'ils foutent? Tiens ! C'est un clochard?

— Ben ! dit la jeune femme, si ça dure encore comme ça une petite heure...

L'étranger, ayant éteint sa lampe, maugréait contre la neige, mais avec bonne humeur. Il me cria :

— Et alors, mon vieux, vous allez loin comme ça?

— Ouais, répondis-je, par là...

Je m'étais efforcé de prendre la voix et le ton d'un paysan. Je ne sais quoi dans ma manière de dire les fit rire tous les deux ensemble.

— Dommage qu'on ne puisse pas vous emmener...

Mais je fis celui qui n'écoute plus, et je m'avançai un peu sur la route, sans prendre garde à ce que me disait la jeune femme, et, pourtant, ce ne pouvait être que pour moi qu'elle prenait la peine d'expliquer que la voiture était restée en panne, au moment où ils allaient arriver en ville...

A peine avais-je fait deux ou trois pas que je m'entendis héler. C'était l'étranger. S'étant penché à l'intérieur de la voiture, il se redressait de toute sa grande taille, sa torche allumée d'une main, une bouteille de l'autre.

— Hep ! Un petit coup de rhum?

Je répondis avec bonhomie, en m'approchant, que ce n'était pas de refus, et il me tendit la bouteille.

— Bois-en une bonne lampée, mon vieux !

Il me tutoyait, c'était bon signe — en tout cas, le signe que je ne jouais pas trop mal mon rôle. Je bus une fameuse rasade au goulot de la bouteille, que j'essuyai ensuite avec la paume de ma main, ainsi que le veulent les bons usages — en la rendant à l'étranger qui la reboucha lui-même. La jeune femme avait fait quelques pas dans la nuit. Je l'entendis s'écrier : « Les voilà ! » et, me retournant, je vis devant moi briller la lueur de deux torches, cependant que deux voix joyeuses lançaient des appels, auxquels la jeune femme répondit en riant aux éclats :

— Mes beaux salauds, vous me le payerez ! fit-elle. Avez-vous au moins trouvé de l'essence?

— On a un bidon !

La voiture allait pouvoir repartir.

Les nouveaux venus apparurent dans l'éclat de leurs deux lampes, deux jeunes gens de vingt-cinq à trente ans, l'un

grand, maigre et blond, vêtu d'une canadienne et portant des bottes de cheval, l'autre petit, rondouillard, et un peu chafouin, habillé de noir : un employé. Ils se servaient l'un à l'autre de repoussoir, l'un presque muet et ne s'exprimant guère que par des sourires et des grimaces — c'était le petit gros en noir — l'autre exubérant, parlant et gesticulant tout à la fois, un peu nerveux, un peu ivre peut-être, bon garçon à n'en pas douter.

Tandis que le petit gros, qui portait le bidon d'essence, s'occupait à en verser le contenu dans le réservoir, l'autre, en m'apercevant, s'écria :

— Qui c'est, ce gars-là?

L'étranger, en guise de réponse, haussa les épaules ; quant à la jeune femme, elle rit une fois de plus et répondit :

— Un type !

Le grand blond s'approcha de moi et me dit :

— Qu'est-ce que tu fous là?

C'était vraiment une très grande question. J'aurais pu y faire une longue réponse, mais, persévérant dans mon rôle de paysan, je répondis bien simplement que, passant par là, je m'étais arrêté, que l'on m'avait appelé et que j'avais cru qu'on aurait besoin d'un coup de main, et le grand jeune homme blond s'approcha encore.

— T'es tout seul?

— Oui.

— Où habites-tu?

Là, je faillis perdre pied. C'était une question à laquelle je ne m'attendais pas. Je ne répondis rien, et le grand jeune homme blond eut la bonté de ne pas insister. Mais il me dévisagea, en fronçant les sourcils, et, me posant la main sur l'épaule :

— Mon vieux, me dit-il, je vois ce que c'est : tu bats la cloche !

L'étranger réclamait de l'aide ; il s'agissait de pousser la voiture. Entendant cela, le jeune homme blond me dit :

— Bon : tu vas nous donner un coup de main, justement, après tu viendras avec nous.

J'aidai à pousser la voiture, dans laquelle la jeune femme était retournée s'asseoir. Il s'agissait de la mettre dans une

meilleure situation pour repartir. Cela accompli, le grand blond se mit à faire de grands sauts, il trépignait, battait des mains en criant :

— Les enfants ! On a trouvé le pauvre type de Noël !... On va l'emmener ! Le vagabond de Noël, les enfants... On va bien trouver quelque chose d'ouvert par là. Monte en voiture, mon vieux, me dit-il. On va casser une petite croûte et boire un pot. »

Nous montâmes tous en voiture. L'étranger se mit au volant, ayant près de lui le petit gros. Le grand blond, Marcel, vint s'asseoir sur les genoux de la jeune femme qui m'avait fait près d'elle une place. Nous partîmes, et ils se mirent tous à chanter.

Cependant, personne ne semblait plus accorder la moindre attention à ma présence. J'en étais, je l'avoue, fort satisfait. La fatigue de la soirée, la douleur que je commençais à sentir très vive que m'avait laissée la bataille avec le Phoque, la rasade de rhum que j'avais bue, tout cela faisait que ma tête se brouillait. Il me revint tout juste assez de lucidité au bout de quelques instants pour comprendre que nous allions passer devant la prison. Mais il était trop tard pour rien changer au train des choses.

Dans les affaires humaines, l'extrême abandon et le plus savant calcul s'équivalent, et, par conséquent, dès lors qu'il s'agit de perdre ou de gagner, on peut faire n'importe quoi, à condition de s'attendre à tout. Malgré l'épaisseur de la neige, j'entrevis au passage la lourde porte dont, une heure plus tôt, j'avais franchi le seuil.

Mon cœur se serra d'angoisse à la pensée de Sirio abandonné, du Phoque agonisant, déjà mort peut-être, de cette malheureuse fille que son père avait laissé partir pour les camps de la mort en Allemagne, lui refusant les clés qu'elle m'avait données, tout cela se représenta à mon esprit de la manière la plus vive et je me dis encore une fois que vivre n'était pas possible, qu'il n'y avait rien à faire même si l'on parvenait à franchir les murs de la prison.

Oui : à quoi bon cette liberté si ardemment désirée, si c'était, une heure après l'avoir recouvrée, pour se trouver, comme je l'étais, en compagnie de médiocres fêtards?

— Tiens ! La taule ! dit Marcel.

Aussitôt, les braillements cessèrent. Les réflexions des uns et des autres furent que la taule ce n'était pas marrant, surtout par une nuit de Noël. Savoir si on « leur » aurait donné une ration supplémentaire de pinard?

L'étranger appuya sur l'accélérateur, nous retournâmes dans le faubourg, où nous entrâmes dans un de ces cafés populaires comme on en rencontre désormais partout qui « faisait » à la fois restaurant, tabac et dancing ; à l'occasion de la fête de Noël, les patrons avaient obtenu la permission de garder leur établissement ouvert toute la nuit.

Dans la salle du fond, on dansait, au son de l'accordéon. Derrière un comptoir rutilant, deux servantes lavaient des verres. Grandes glaces aux murs, tables de marbre, chaises de fer, éclairage au néon. Le plafond de cette vaste salle était soutenu par de minces colonnes en fer. A l'une de ces colonnes était attaché un jeune parachutiste.

Peut-être ne s'agissait-il que d'un jeu? Il régnait, dans le café, une étrange atmosphère. Les rares clients assis au fond restaient silencieux. A la table la plus proche du poteau auquel était attaché le jeune parachutiste, deux de ses camarades étaient assis. A la manière dont ils se tenaient, sérieux et mécontents, on reconnaissait des gardiens.

La manière dont les gens levèrent les yeux sur nous, celle surtout dont le jeune prisonnier nous regarda, me fit comprendre que l'on attendait quelqu'un. Personne ne répondit à notre salut, et, encore moins à la question de Marcel :

« Qu'est-ce qui se passe?

L'une des servantes nous demanda ce que nous voulions boire?

— Hum ! dit l'étranger, on voudrait aussi casser une croûte.

Le jeune soldat lié, vraie figure de rebelle, avait un air de fureur inexprimable, on voyait, à diverses marques qu'il portait sur le visage, aux déchirures de sa chemise kaki, bâillant sur sa poitrine nue, qu'il ne s'était pas laissé faire et que, avant qu'on eût réussi à le lier à ce poteau — à vrai dire, on lui avait réuni les mains derrière le poteau et attaché les poignets avec une ceinture — il s'était drôlement bagarré. Il était

pris, mais pas vaincu. Ses regards exprimaient la fureur, mais aussi le défi. Il pouvait avoir vingt ans.

Une voiture s'arrêta devant la porte qui s'ouvrit en coup de vent et un officier entra brusquement, marcha tout droit jusqu'au parachutiste et lui flanqua deux gifles retentissantes en s'écriant :

— Salaud ! Tu déshonores le béret !

Les deux parachutistes assis à la table voisine s'étaient levés d'un même bond et se tenaient au garde à vous. Le jeune parachutiste serra les dents.

— Tu entends? reprit l'officier, en levant de nouveau la main.

Le parachutiste ne répondit pas. Ses yeux éclataient de haine. Dans la salle du fond, le bal continuait toujours au son de l'accordéon.

L'officier, un homme d'une quarantaine d'années, grand et solide, était écarlate. Fou furieux, il gifla de nouveau le soldat. Mais alors, le petit gros s'avança en disant :

— En voilà assez, c'est ignoble !

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde ! répliqua l'officier.

— Ça me regarde ! répliqua le petit gros. J'ai été parachutiste avant lui — et peut-être avant vous.

— Taisez-vous !

— Non !

L'officier serra les poings, s'avança comme pour frapper le petit gros qui ne broncha pas. Marcel intervint :

— Doucement, monsieur l'officier ! Vous allez un peu fort... Vous avez des mœurs de nazi...

Au lieu de répondre, l'officier tira de sa poche un sifflet. Au coup de sifflet qu'il donna , deux hommes en armes firent irruption dans le café.

— Foutez-moi un peu d'ordre là-dedans ! s'écria-t-il, d'un ton bref — et, vous autres, fit-il, en s'adressant aux deux hommes restés debout au garde à vous près de leur table, détachez-moi cet idiot et conduisez-le à la bagnole !

L'ordre fut exécuté tambour battant. Le jeune soldat, une fois détaché, fut poussé vers la porte par les deux autres. Au passage, l'officier lui donna un grand coup de pied dans le derrière en lui disant :

— Qu'est-ce que tu vas prendre comme dérouillée, en arrivant !

Puis, à grandes enjambées, il sortit lui-même, claquant la porte derrière lui.

On entendit le moteur de la voiture gronder, la portière claquer, les changements de vitesse grincer ; la voiture tourna et repartit dans de grandes pétarades et, au bout d'un instant, plus rien, que l'accordéon...

Le calme revenu, chacun voulut savoir de quoi s'était rendu coupable le jeune soldat. On apprit qu'il s'agissait d'un puni, qui avait fait le mur pour aller au bal.

La conversation se poursuivit devant le zinc, pendant qu'on nous préparait à manger. Elle devint bientôt très confuse. Grâce à Dieu, personne ne me demandait d'y prendre part. A vrai dire, personne ne semblait se souvenir de ma présence.

J'étais là cependant, comme le pauvre qui attend devant la porte ; le patron, depuis longtemps habitué à piger du premier regard à quel genre de clients il avait affaire, fronça sévèrement les sourcils en m'observant. C'était un homme d'une quarantaine d'années, blond et rose, en fort bonne santé ma foi, apparemment fort satisfait de ses affaires ; pour la circonstance, il avait fait toilette et portait à sa boutonnière une très belle rose. Il était parfumé, cosmétiqué ; sur son épaule étaient restés des confetti.

Son air me donna de l'appréhension. Il ne m'adressa point la parole cependant, ce fut aux autres qu'il demanda :

— Il est avec vous?

Aussitôt, les autres se tournèrent vers moi, dans un grand concert d'exclamations dont je fus le premier étourdi. Le patron se mit à rire d'une manière qui me parut lâche, en repoussant son chien qui menaçait de le salir avec ses pattes... Ah ! puisque ces messieurs-dame étaient d'accord !...

— Notre clochard de Noël ! s'écria Marcel, on ne va tout de même pas nous l'enlever ! Viens par ici, mon vieux, on va te donner la meilleure place...

On me donna la meilleure place en effet, tout près de la jeune femme blonde, et le repas commença. Je me souviens qu'on apporta d'abord des huîtres...

Marcel tenait le crachoir.

Un de ses amis, nommé Simon, n'avait pas eu de chance. Simon était mort et, pourtant : « Nous avons tout fait pour lui. » Il était mort cependant. D'un côté ça valait mieux, ainsi il ne souffrait plus. Pauvre vieux ! Ah ! on pouvait dire que les amis l'avaient entouré, celui-là ! Ils s'y étaient pris de toutes les manières pour lui remonter le moral : la persuasion, la distraction, parfois même la force. « Dans notre petit groupe, ça n'est pas pour nous vanter, nous nous serrons les coudes. » Simon était mort quand même. Ça laisse un vide... Un type trop doux, comprenez-vous? Ça ne vaut rien de trop s'attacher. « Que diable, lui disions-nous, un peu d'énergie ! Tu es jeune ! Tu referas ta vie... Bien sûr, que c'est un malheur qu'elle ne soit plus de ce monde, mais il faut te faire une raison, mon vieux. Réagis !... » Il répondait : « Je sais bien ! » Mais en dedans ! C'est en dedans que ça se passait.

Il aurait dû, premièrement, se remettre à son violon, deuxièmement, quitter cet appartement où il avait trop de souvenirs. Il refusait d'en changer. Il secouait la tête : « Jamais? » — Il secouait encore la tête. C'était de la folie, non seulement du point de vue... moral, mais du point de vue matériel. Je ne dis rien du côté hygiène. Nous sommes tous tellement en retard sur les pays scandinaves ! Tant qu'elle vivait, leurs deux traitements permettaient certaines dépenses, mais désormais? — Simon répondait : « Je sais bien, » et il s'entourait de toutes sortes de petits souvenirs, il vivait avec les habits de sa femme, portraits, bijoux. A notre époque ! Il avait, sous son oreiller, une boucle de ses cheveux...

La jeune femme blonde éclata de rire. Marcel parla d'autre chose. Je ne prêtais plus attention à ce qu'il disait. J'étais à Alicante, avec Sirio, me promenant le long du *paseo de los martires*, autrement dit le long de l'Esplanade aux huit colonnes de palmiers et Sirio proposant d'aller jusqu'au phare *Vamos à la punta de la farola*. On aurait tourné le dos à la mer un instant pour voir devant soi Alicante avec ses lumières et sa grande montagne du Castillo au flanc de laquelle était incrusté le quartier populaire. Sirio m'aurait parlé de Paquita, comme il l'avait fait tant de fois dans la prison, et de leurs promenades en mer, sur de petits voiliers, *los balan-*

dros, et du jour où en revenant des Baléares, ils avaient vu se lever le soleil mille fois répété dans les vitres des maisons et des grands hôtels au-dessus des palmiers, le long de l'Esplanade. « On aurait dit une cité de cristal. » Combien de fois ne m'avait-il pas parlé de ces mêmes choses en me racontant ses amours avec Paquita !

— Réveille-toi, nom de Dieu ! ou bien... est-ce qu'il serait complètement noir?

C'était à moi que l'on s'adressait — et c'était Marcel qui, me posant la main sur l'épaule, me secouait. M'étais-je vraiment endormi? Était-ce en dormant que j'avais rêvé d'Alicante?

— On s'en va ! ajouta Marcel.

Ils étaient tous debout, à l'exception de l'étranger déjà occupé à remettre le moteur en marche.

— On va te reconduire chez toi. Parce que nous, on sait vivre, on raccompagne toujours nos invités. Où habites-tu?

Je ne sais comment je me serais tiré d'affaire si, au même instant, l'étranger n'était rentré, la mine défaite, en annonçant que, décidément, on n'avait pas de chance ; pour la deuxième fois dans la même soirée la voiture restait en panne. Le moteur ne voulait pas repartir. Rien à faire : il allait falloir rentrer à pied. La seule consolation qu'il nous apportait était que la neige avait cessé de tomber.

Après les exclamations d'usage en pareil cas, Marcel se tourna de nouveau vers moi en me disant :

— Eh bien ! mon vieux Toto, tu as entendu? Plus de bagnole. On va te laisser tomber, forcément !

Cela était bien naturel, et je le comprenais fort bien. Ils partirent donc, après m'avoir fourré dans la poche — fort heureusement, ce n'était pas celle où j'avais le revolver — de l'argent, du tabac — et je me retrouvai, comme devant, abandonné à moi-même...

Il était bien tard. Les uns après les autres, les derniers clients s'en allaient. J'allais bientôt devoir en faire autant moi-même et affronter de nouveau la nuit. Depuis que mes joyeux compagnons m'avaient quitté, je n'étais plus protégé et le patron n'était plus tout à fait le même à mon égard.

Rassemblant mes forces et mon courage, je me disposais

à partir avant qu'il me l'ordonnât, quand arriva dans le café un homme mince et grand, sans chapeau et sans pardessus. Il paraissait hagard. La première pensée qui me vint à sa vue fut qu'il venait chercher du secours après un accident. Il vint droit à moi et me dit :

— Monsieur... j'ai honte !...

Le regard qu'il leva vers moi était, à coup sûr, celui d'un homme ivre, mais rusé. Sa lèvre tremblait. Il répéta : « Honte ! » et continua : « Pourquoi? » en levant le bras, un doigt dirigé vers le ciel. « A cause de... celui-là !... »

Il resta ainsi longtemps sans bouger. Le patron, accompagné de son grand chien, nous observait du coin de l'œil.

— Il est tard, monsieur Morel, dit-il. Il est temps de rentrer et d'aller dormir.

M. Morel — puisque M. Morel il y avait — se retourna comme on fait face à l'ennemi. Sa main s'abaissa. Il serra les poings :

— Non ! répondit-il violemment.

— Soyez raisonnable, monsieur Morel, on va fermer.

— A boire !...

Le patron hocha la tête comme un homme qui comprend les faiblesses des autres, et y compatit. Il fit un signe à une servante qui posa un verre sur le comptoir et le remplit.

M. Morel vida le verre d'un trait et le reposa en blasphémant. Puis, il arracha de son doigt une bague et la jeta violemment par terre. La bague rebondit, le chien s'élança pour l'attraper.

M. Morel se retourna, ses lèvres esquissaient une moue dédaigneuse, il demanda encore une fois à boire. Le patron n'avait pas un seul instant perdu la bague de vue. Tout en apaisant son chien qui, croyant à un jeu, folâtrait en jappant, il s'était avancé d'un pas tranquille jusqu'à l'endroit où elle gisait. L'ayant ramassée, il l'examinait avec la plus grande attention. Il la rendit à M. Morel en lui disant :

— Vous avez tort. C'est une très belle bague. Ne recommencez pas...

M. Morel prit la bague, et la jeta de nouveau par terre, plus violemment encore. Le chien se remit à gambader et à courir. M. Morel hocha la tête et fit la moue.

— Le brillant va sauter ! dit le patron.

— Tant mieux !

— Il sera impossible de le retrouver. Il vaut très cher.

— Tant mieux ! Je m'en fous...

Pour la deuxième fois, le patron releva la bague, mais il ne la rendit pas tout de suite. La servante avait posé un autre verre de vin sur le comptoir. M. Morel le vida, reprit la bague et ne dit plus rien.

C'était l'instant de mettre M. Morel dehors, ce que fit la servante en le poussant doucement par les épaules. A mon égard, elle se contenta d'un petit clin d'œil, d'un léger claquement de la langue et d'un petit geste de la main, par deux fois secouée, la paume en l'air.

Cette fois, les dernières lampes municipales éteintes la nuit était parfaitement obscure. Dès que je ne fus plus éclairé par la lueur venant du café, je me trouvai en pleines ténèbres. La neige avait cessé. A une horloge, il sonna deux heures. Je me remis en marche, sans savoir où j'allais, bien que toujours résolu à trouver la route de Paris.

Si étrange que cela soit à dire, il me vint comme un sentiment de bonheur. J'étais seul sur la terre, et perdu dans la nuit d'hiver, mais quelque chose surviendrait...

Je marchais depuis un certain temps quand j'entendis parler près de moi : M. Morel. Parbleu ! J'avais toujours su qu'il était tout près, mais, jusqu'à présent, il s'était débrouillé pour son compte, dans la nuit. Je l'avais ignoré, je croyais qu'il m'ignorait aussi. Mais, apparemment, il venait de changer d'avis.

— Eh ! Qui va là? s'écria-t-il en se rapprochant.

J'entrevis son ombre, haute et maigre. Nous étions maintenant très près l'un de l'autre, je pus distinguer ses traits : il paraissait très fatigué.

— Qui es-tu, toi? reprit-il. Mais qu'est-ce que ça peut faire ! Tu es comme moi, tu n'es personne !

Il n'avait plus du tout la même voix. On l'aurait dit moins ivre. Il continua :

— Qu'est-ce que tu fous dehors à cette heure-ci tout seul? T'as une drôle de gueule...

— Je me suis perdu, répondis-je très brièvement.

Il rit. A son avis, j'avais dû boire un coup de trop. Je ne sais pourquoi j'avais pris, en répondant, un accent vaguement espagnol ; j'étais résolu à me faire passer pour un réfugié : mon modèle serait Sirio.

Apprenant que j'étais perdu, M. Morel me prit le bras en me demandant où j'habitais? A la réponse que je lui fis : « Nulle part, » il s'écria : « Ah, je vois ! » et me pria de me fier à lui : il me conduirait dans un bon petit coin où je serais bien tranquille, à la condition de ne pas faire de bruit et de déguerpir de très bonne heure, le lendemain matin.

— Tu n'es pas d'ici?

— Non.

— Tu n'es pas Français?

— Non. Espagnol. D'Alicante...

Je revoyais l'esplanada et ses palmiers, les belles filles en blanc, la farola... Sirio était jaloux des militaires, à cause de leurs beaux uniformes. Les filles les adoraient, même Paquita.

— Alors, tu as dû en voir de toutes les couleurs, me dit M. Morel. Il ajouta : Tout à l'heure, au bistrot, je me suis marré...

A l'intérieur de la nuit même, il venait comme une clarté et, dans le ciel qui se dégageait commençaient d'apparaître quelques étoiles. Nous avions quitté le faubourg, et devant nous, s'étendait la campagne silencieuse et blanche. Un petit vent annonciateur de l'aube se levait. M. Morel me lâcha le bras, il fit un pas en avant, et, désignant l'étendue :

— Tu vois, me dit-il... ça ne sert à rien... ça ne veut rien dire... Rien.

Il se rapprocha et me souffla à l'oreille :

— Veux-tu que je te confie un secret? Il ne se passe *rien*...

Était-ce là un numéro de son répertoire? Une scène analogue à celle de la honte, et à celle de la bague?

— Les demi-intellectuels, reprit-il, sont les plus à plaindre des hommes. Tu sais ce qui m'a perdu, moi? L'ambition !... Tu as une femme?

— Non.

— Moi, oui.

Un instant plus tard (nous ne nous étions toujours pas remis en route) il ajouta qu'il avait aussi des enfants.

— Mais ça ne sert à rien non plus... Elle va être là à m'attendre. Oh ! elle ne me fera pas de reproches !

Naturellement il avait « sifflé » dit-il, tout l'argent des cadeaux et il n'avait pas la moindre babiole à rapporter à sa femme, pas la moindre poupée de son pour mettre dans le sabot de ses petites filles. Eh bien, tant mieux ! Il en avait fait autant, l'année passée et il recommencerait l'année prochaine. Bah ! Et puis, à quoi bon leur rapporter des objets de bazar, si vulgaires et si laids, des objets de série, et si chers ! Non, non. Il valait mieux s'en passer. Elles le comprenaient elles-mêmes très bien. D'ailleurs, il les aimait, oh, oui ! Il les avait toujours aimées. Il avait toujours tout fait pour sa famille. C'était à cause de la famille qu'il avait renoncé à sa... vocation, en somme ! Oui : c'était pour la famille qu'il était resté un employé.

Il tira de sa poche un flacon plat à capsule dorée qu'il déboucha et porta à ses lèvres. Il but une large rasade, essuya le flacon avec la paume de sa main et me le tendit. Sur mon refus, qui lui fit hausser les épaules, il siffla une deuxième rasade, reboucha le flacon et le remit dans sa poche en disant :

— Ça fait du bien. Ça, au moins, c'est du sérieux !...

Il se lécha les babines, puis, me prenant par le bras :

— En route !

Que ce personnage était donc bien imité !

Nous prîmes un petit chemin de traverse et, bientôt, nous aperçûmes des maisons. Ce fut, pour M. Morel, l'occasion d'une nouvelle tirade. Si j'avais seulement pu savoir tous les souvenirs qui se rattachaient à l'endroit où il me conduisait ! C'était par là qu'il venait, enfant, avec sa grand-mère. Il n'y avait alors que des champs, mais depuis, ça s'était bâti, malheureusement. Plus pareil ! Forcément ! Finiraient par tout abîmer !

Il me décrivait en amateur passionné l'admirable paysage que j'aurais le lendemain matin sous les yeux. Si cela pouvait m'intéresser, me dit-il, l'endroit s'appelait la Butte-aux-Moines (on lui avait toujours donné ce nom depuis des siècles, mais aujourd'hui on aurait bien pu l'appeler la Butte à l'Er-

mite, vu qu'il y avait un ermite dans les parages, je pourrais apercevoir la cabane qu'il s'était construite à flanc de coteau, et peut-être même aurais-je la veine de le voir lui-même, bien qu'il se montrât très rarement).

— Si tu voyais la vallée au printemps, quand tout est en fleur... Et puis... la mer... En plus, remarque, on est à deux pas de la ville. Bon : je vois, tu connais pas, t'es Espagnol. Mais je te le dis : c'est un endroit épatant. Et puis, pour la culture physique, tu parles !...

C'est sur cette dernière remarque que nous arrivâmes devant la porte d'une grange. M. Morel poussa cette porte, il me poussa moi-même dans la grange ; à la lueur de son briquet, je vis qu'il y avait dans un coin une sorte d'atelier de bricoleur, un établi, des outils, et par terre, un tas de copeaux. C'est là-dessus que je m'étendis. M. Morel disparut aussitôt. Quant à moi, je tombai dans le plus profond sommeil. Ce fut comme si rien de ce qui s'était passé depuis minuit n'avait existé.

Je dormais depuis quelques instants, quand je fus réveillé par un ronflement. Grands Dieux ! Quelqu'un dormait à côté? A cette découverte, j'éprouvai toute l'inquiétude que l'on peut imaginer et bien que l'autre dormeur ne pût être que quelque vagabond aussi dénué que moi-même, je ne pensai plus qu'à quitter l'endroit. J'allais prendre ce triste parti quand j'entendis siffloter. Un troisième personnage voulait faire taire le ronfleur. Me relevant un peu sur mon coude, j'écarquillai les yeux mais la nuit était si profonde, l'endroit si encombré que, malgré mes efforts, je ne découvris personne, bien qu'à la manière dont le ronflement et le sifflement s'entendaient, je pouvais conclure que nous étions tout près les uns des autres.

Il y eut un instant d'accalmie. Le dormeur s'était retourné sur sa couche, ce que je compris à un bruit de copeaux froissés. Le ronflement cessa. J'entendis un gros soupir qui se mêla aux soupirs du vent, puis une toux légère bientôt suivie d'un murmure de paroles prononcées par une voix de femme. La femme appelait son compagnon et le secouait. Il se réveilla en sursaut et, sans doute, lui mit-elle la main sur la bouche

car je l'entendis se débattre comme un homme attaqué. Les pauvres amants se levèrent ensemble, d'un même bond, et je vis leurs deux ombres traverser la grange en toute hâte et se diriger vers la porte. C'est ainsi que je restai le seul occupant des lieux et que je pus m'y livrer au sommeil en paix jusqu'au lendemain matin.

Il commençait à peine à faire jour quand je me réveillai et je n'entendis aucun bruit. Partout les gens dormaient encore en attendant le joyeux réveil des enfants devant les cheminées remplies de jouets. C'était l'instant pour moi de quitter la grange, et de repartir à la recherche de la route de Paris. Mais avant de partir, je pris le temps d'inspecter les lieux.

La grange était vaste, pas très haute, pleine d'objets disparates, de planches, d'outils, de vieux meubles, de sacs ; il y avait dans un coin une brouette, et plus loin un billot, sur lequel était posée une hache. Le sol était presque partout recouvert de copeaux, il y en avait davantage autour d'un établi près duquel, contre le mur de planches, étaient accrochés toutes sortes d'outils. C'était un endroit fort triste, où malgré la minutie de mes recherches je ne trouvai pas le moindre objet qui pût me servir, et surtout pas la vieille paire de souliers que j'eusse si volontiers troquée contre les souliers du Phoque...

J'allais affronter le jour pour la première fois de ma vie, me semblait-il. Ce serait un jour d'hiver, soit, mais la lumière était si belle, et le paysage que je découvris dès que j'eus mis le pied dehors, si grand ! Sur ce point-là, M. Morel ne m'avait pas menti. Après quelques pas hâtifs pour m'éloigner au plus vite du petit groupe de maisons, je me trouvai sur une hauteur en pleins champs, ayant devant moi une large vallée blanche, et, au loin la mer tranquille. Il ne neigeait plus. Le vent était tombé. Oubliant tout, je m'abandonnai pendant quelques instants à contempler les choses. Je ne me demandais plus où j'irais : il serait bien assez tôt, tout à l'heure d'y repenser. J'ouvris les yeux : pour le moment, cela suffisait.

Il fallait cependant repartir, mais comment gagner la route de Paris? A tout hasard, je me dirigeai vers un bois, que je voyais devant moi, à flanc de coteau. A défaut d'autres secours, j'y trouverais peut-être un coin pour m'y abriter jusqu'au

soir. Tout en marchant d'un pas que j'aurais pu dire de promenade, n'eussent été mes affreux godillots, je bourrai une pipe que je me mis à fumer de la manière la plus innocente du monde. Je me sentais léger. J'étais un homme quelconque, sans plus ni moins de soucis que les autres, mais, brusquement, je me mis à penser à Sirio et tout changea aussitôt en moi. Comment ! J'avais attendu si longtemps pour me souvenir de lui, pour songer à sa douleur en apprenant mon évasion ! Quelle honte ! Où donc était mon droit d'accuser les autres? Quant à la liberté que, profitant d'une occasion, je venais de recouvrer, je pouvais me demander si je la méritais pleinement? Pourquoi ruser avec soi-même? J'aurais dû tuer le Phoque : à ce compte-là, oui. Reconquérir la liberté sur le cadavre du Phoque, cela eût signifié quelque chose. Mais le Phoque avait été platement victime d'une syncope, je ne l'avais pas vaincu...

Ah ! certes, je pouvais prétendre jeter sur le monde un regard neuf, aborder la lumière comme pour une première fois, c'était une hypocrisie, ou au moins une lâcheté et peut-être une bassesse. Et j'avais poussé la facilité jusqu'à emprunter la personnalité de Sirio !

Tout cela était vraiment dégoûtant. Bien. Et puis? Allais-je rester planté dans ce champ de neige à me le répéter? Si dégoûtant que « cela » fût, il fallait marcher, savoir et vouloir, ne pas oublier qu'il y avait autre chose, qu'autre chose était possible. Vivre était dégoûtant et pourtant je ne voulais pas cesser de vivre, je ne voulais pas cesser d'être. Il fallait vouloir parier pour l'impossible.

Un jour je retrouverais Sirio. Je ne compterais pas pour cela sur le hasard, j'irais le chercher en prison. Oui : il fallait tuer le gardien, mais il ne fallait pas laisser en prison l'ami qui sait tout de vous comme vous savez tout de lui, l'ami fidèle qui ne comptait que sur vous au monde, et pas seulement pour s'évader, mais pour parler avec vous d'Alicante en se souvenant de Paquita.

J'étais entré dans le bois. C'était un bois de hêtres et rien n'était plus charmant que ces voûtes de neige formées sous les branches entremêlées. Je m'y engageai avec un plaisir

vraiment enfantin. Le bois était assez grand, j'y trouverais sûrement la cachette que je cherchais, mais pour l'instant je n'étais que ravi et de plus en plus par tout ce que je découvrais de joyeux et de féerique en m'avançant dans le bois jusqu'au moment où je découvris sur la neige des traces toutes récentes de pas.

Quelqu'un de plus matinal que moi m'y avait précédé et d'un instant à l'autre j'allais me trouver nez à nez avec lui. Si je voulais éviter la surprise, le mieux que j'avais à faire était de suivre les traces imprimées dans la neige, de mettre mes pas dans les pas de l'inconnu. Quelque braconnier sans doute, ou, peut-être, l'ermite dont m'avait parlé M. Morel. J'avançais prudemment. Voyant que la piste du braconnier ou de l'ermite me conduisait de plus en plus profondément dans le bois, je m'arrêtai, craignant de m'y égarer puis, je fis encore quelques pas et tout à coup je me trouvai nez à nez avec un pendu !

Du premier coup d'œil, je m'étais parfaitement rendu compte que ce pendu était bien mort ; j'arrivais trop tard pour couper la corde. Par un geste vieux comme le monde, je portai la main à mon bonnet, que j'ôtai, et je fis le signe de la croix. Puis, je me mis à regarder à droite et à gauche, cherchant, redoutant des témoins, mais espérant je ne sais quel secours. Ce fut un instant de désarroi et d'une sorte de colère. Allai-je, à peine sorti de prison, trébucher sur ce mort? Tout recommençait ! C'était, aussi, après la découverte d'un cadavre qu'on m'avait mis en prison. Ce cadavre-là, on l'avait trouvé dans la rue, la tête trouée d'une balle. Et, maintenant, voilà que je rencontrais un pendu !

De ma vie je n'avais vu de pendu, mais par bien des histoires entendues, je croyais m'être fait une idée de ce à quoi ils pouvaient ressembler. Toutefois je n'eusse jamais imaginé qu'un pendu pût avoir l'air aussi penaud.

Quand je commençai à reprendre mes esprits, ce fut là ce qui surtout me frappa. Celui-ci, un homme d'une quarantaine d'années environ, penchait la tête sur l'épaule et tirait la langue d'une manière assurément bien pitoyable, mais en même temps, je ne puis que répéter : penaude, avec, cependant, quelque chose de grotesque et de tendre et je ne savais

quoi dans l'ensemble qui me donna à penser qu'une telle mort ne pouvait pas avoir été voulue par celui-là même qui l'avait choisie, mais au contraire qu'il l'avait subie, qu'on la lui avait imposée comme en exécution d'une sentence et que c'était pour cette raison qu'il avait tellement l'air d'un condamné.

Les traces de pas dans la neige s'arrêtaient au pied de l'arbre. Il n'avait pas dû beaucoup hésiter car la neige était à peine piétinée. M'étant approché, je me convainquis décidément qu'il était aussi mort qu'on peut l'être au bout d'une corde. A vrai dire, ce pendu de Noël était un admirable pendu et, dans son genre, un pendu fort respectueux des convenances. Il était pendu, c'était un fait, et pendu au point d'être mort, mais il était en habit, comme pour une fête. Il portait une chemise blanche, des manchettes, un très beau pantalon rayé. Dans la merveilleuse blancheur du sous-bois, tout noir dans son habit, il avait l'air d'un gros oiseau assez bête qui se serait laissé prendre au piège.

J'aperçus à sa main gauche un anneau d'or. Pauvre pendu ! Et qu'il se fût mis en habit et qu'il eût choisi pour le dernier de ses jours, le jour de Noël ! Pauvre petit bourgeois ! Ce pendu de Noël avait dû être dans ce qu'il avait appelé la vie quelque chose comme chef de rayon ou employé de préfecture, ou peut-être comptable ou clerc de notaire, ou Dieu savait quoi d'assidu au bureau et de fidèle à la partie de cartes et à la messe de Pâques. Il me semblait l'avoir vu quelque part, mais pas en habit, pas dans une chemise d'une aussi éclatante blancheur, pas — ah voilà ! — pas avec d'aussi beaux souliers !

Vraiment, les souliers du pendu étaient d'une extraordinaire splendeur, et d'abord ils étaient presque neufs. C'était de bons gros souliers faits pour la marche, des brodequins pour ainsi dire qui n'allaient guère avec l'habit, c'est vrai, mais qui convenaient à merveille par un temps de neige comme celui que nous avions. Voilà : il ne s'était pas mis en habit : il était resté en habit. La veille, il avait fêté Noël, en famille. Au retour de la messe de minuit il avait réveillonné. Et ce n'était qu'au petit matin qu'il avait pris sa résolution et qu'il avait changé de souliers. Voilà ! A l'instant de partir pour son expédition dernière, le malheureux son-

geant à la route qu'il faudrait parcourir avait chaussé les grosses godasses des jours de chasse et de pêche.

La question n'était pas de savoir si je pourrais les lui prendre : cela allait de soi — mais en aurais-je le courage? Eh bien oui ! Cela ne fut pas facile, mais je le déchaussai cependant, non sans trembler. Ensuite, j'attachai les souliers l'un à l'autre par leurs cordons et je les mis sur mon épaule. Cela complétait parfaitement ma silhouette de clochard. Une fois accomplie cette action raisonnable, allais-je tourner les talons comme un voleur? Non. J'avais repris tout mon sang-froid et, puisque j'avais été capable de lui voler ses souliers, je pouvais aussi lui faire les poches ! La grande difficulté était que pour y parvenir il me fallait le regarder au visage. Ce n'est pas seulement à cause de l'horreur que me donnait ce visage que ma main n'alla pas plus loin que d'effleurer l'habit du pendu : je venais de le reconnaître.

J'avais pu tout à l'heure me dire que peut-être je l'avais rencontré quelque part, ce n'avait été là de ma part qu'une vague hypothèse, mais l'ayant vraiment bien regardé en face, alors oui, je sus qui il était et qu'en effet je l'avais rencontré autrefois et que même j'avais eu avec lui de très longues conversations, je me souvins même de son nom : M. Renaud.

Oui, tout bonnement M. Renaud. Et il n'était (il n'avait été) ni chef de rayon, ni employé de préfecture, ni clerc de notaire quoique cependant bureaucrate.

Je serais peut-être resté là longtemps encore, debout, les souliers de M. Renaud à mon épaule, l'un devant, l'autre derrière — comme il était plus pitoyable encore avec ses pieds dans leurs chaussettes de grosse laine bariolée ! — si je n'avais entendu, tout près, des bruits et des voix et bientôt un chant. Je m'éloignai en toute hâte, pris de panique, pour chercher quelque part un refuge. J'en trouvai un dans un fourré où je me glissai comme une bête. C'est de là que j'aperçus une bande de boy-scouts qui, sous la conduite d'un jeune curé, parcourait le bois en chantant...

LOUIS GUILLOUX.

(A suivre.)

VIVRE A MADÈRE (1)

— Bien sûr, Mary, vous dînez avec moi ; vous n'attendrez pas longtemps. Nous allons visiter l'hôtel pour votre distraction... C'est un palais ancien, le seul de ce genre à Lisbonne. L'étage où nous sommes est occupé par Machado et ses secrétaires, sauf ma chambre. Prenons l'escalier, à peine quelques marches...

Lentement, nous descendons le large escalier ; la rampe est épineuse et découpée comme une haie de cactus.

Je conduis Mary vers la salle à manger à travers des salons déserts, un peu étouffants avec leurs fauteuils sculptés, la flore des faïences et des tapis immenses, les grilles.

— Tous les meubles ne sont pas antiques, nous verrons les détails plus tard... Voici la salle à manger.

Au maître d'hôtel, je dis :

— La table que j'avais hier soir... Du poisson seulement ; un peu de vin pour moi, comme d'habitude, des fruits... Un repas léger... A cette place vous serez bien Mary... Il y a peu de monde ce soir. Beaucoup dînent dans leur appartement ; ces gens n'ont plus d'appétit... Ce monsieur si bien habillé que vous voyez au fond de la salle au milieu des maîtres d'hôtel et qui en ce moment passe un plat, c'est le propriétaire de ce palais, très riche naturellement. Il a peur des personnages qu'il héberge et se cache, mais il en est curieux. Il vient à l'heure des repas, mêlé à ses domestiques, pour nous regarder... Ce poisson inconnu n'est pas mauvais... Dans ce pays, l'huile gâte tout. On épargne ce désagrément aux grands de la terre. A Biskra, c'est un léger goût de magnésie qui est écœurant.

(1) Voir *La Table Ronde*, juillet et août 1951, n^os^ 43 et 44.

— Si vous êtes si délicat, je crains que ma nouvelle ne vous choque... Vous la lirez bientôt?

— Attendez quelques jours.

— Je vais partir pour Grenade avec mon frère; après, nous irons à Cannes... Vous avez toujours votre maison à Lisy.

— Ma bicoque, oui, et ma vieille Anna qui devient sourde et casse les dernières assiettes. Je vais vendre cette maison pour entrer dans le pays de la misère où l'on a tant de semblables... Votre nouvelle se passe à Madère?

— Oui. J'ai surveillé mon style, je me suis souvenu de vos leçons. Le plus difficile à faire ce sont les dialogues. Un tour trop naturel pour les conversations me paraît une hérésie. C'est facile d'imiter la parole. Vous ne trouvez pas que ces extraits du réel brut sont déplacés dans une œuvre où tout est imaginaire? Je pourrai reproduire notre conversation de ce soir, mais je ne saurai dire ce que je pense, ni ce que je vois; il faudrait l'inventer. Comment décrire cet hôtel?

— Ce palais est fait d'une mixture de style et d'ornements compliqués. Les grilles sont un gribouillis de dentelles noires, les sculptures... Plutôt, je dirai que nous sommes dans un bosquet de fougères arborescentes; ce n'est que dentelures et enchevêtrements de ramilles, ivresse de la parure; ou bien dans les branchages des coraux abyssins, en somme assez près de la nature, si déréglée dans ses fantaisies; ou encore, disons comme Gide : « Ici, Hélène n'est pas venue. » Cela suffirait, je crois. Voilà un art qui ne connaît ni mesure, ni lois. C'est ainsi que vous vivez, vous méprisez les principes, vous improvisez tout...

— Je pense aux principes qui font un bon récit. D'abord l'attention à chaque mot; une seule touche trop lourde et tout bascule. Il y a un équilibre bien délicat dans ces vapeurs de la création littéraire. Là-dessus vous étiez scrupuleux, jadis.

— Ces scrupules m'ont gêné, mais c'était ma religion. J'ai cru aux mots, non aux idées.

Sur le mot et l'idée, elle a son opinion, et parle très vite, d'un ton égal, la voix sourde, avec un pétillement dans les

yeux, un frémissement plein de jeunesse autour de ses lèvres, sur de belles dents, je ne sais quoi de vivace et de fané à la fois dans tout l'être, un charme que je ne puis situer dans l'esprit ou dans les mouvements de son grand corps.

Je la regarde avec une attention qui semble amoureuse. Tout ce qu'elle dit est délicieusement sensé. Elle a un bon jugement, sauf sur elle-même.

Elle sait écouter ; je ne m'ennuie pas auprès d'elle. Si j'en croyais Nietzche, je l'aurais épousée ; il a dit que le mariage est une longue conversation.

Je n'ai jamais eu besoin de feindre avec elle une passion que je n'éprouvais pas ; je n'ai jamais eu recours à des mots honteux. Elle comprend cette réserve et n'en demande pas davantage. Je ne suis pas doué pour les peines et les fièvres du cœur ; mais nous ne connaissons pas nos sentiments, leur nature, leur degré. Il y en a toujours un peu plus, ou moins qu'on ne le croit.

C'est beaucoup si une femme nous plaît vaguement. Tout à l'heure Mary me dira : « Voulez-vous que nous montions nous reposer dans votre chambre? Je ne veux pas rentrer trop tard. » Elle trouvera naturel que je ne sois pas pressé et que je lui prenne le bras en quittant la table pour la conduire dans le jardin.

C'est un minuscule jardin encastré dans le palais, avec deux ronds de pelouse, un arbre éclairé le soir par des guirlandes lumineuses suspendues aux branches. Je dis à Mary :

— Le petit garçon n'est pas venu, je n'ai pas vu ses parents dans la salle à manger. C'est un bambin de six ans, un petit prince dont on ne sait que faire le soir, il ennuie ses parents, on lui donne pour l'occuper des jouets magnifiques ; la nouveauté du jour, c'est une automobile électrique en miniature ; il tourne autour de ces pelouses avec gravité et une adresse de singe. Tout à coup, il en descend et vient pleurnicher contre les genoux de sa mère ; il a l'air de dire : je ne suis pas un petit homme, je suis encore un bébé, il faut s'occuper de moi et me coucher.

Je détourne un peu la tête pour observer une jeune fille debout devant le camélia, droite, les épaules et les bras nus couleur de maïs mur, les cheveux blonds, les yeux fixes aux

reflets fauves, pareils à des incrustations d'écaille, l'air morne dans son immobilité de statue d'or.

Mary qui est si libérale sur les choses de la chair, pour elle-même et les autres, ne souffre pas que l'on regarde une autre femme, quand on est à ses côtés. Respectant cette manie, je ramène vivement mon attention vers elle, et je lui dis :

— J'ai aperçu, quelquefois cette jeune fille. Elle paraît tout à fait inanimée n'est-ce pas? Cette inertie fascine. C'est une Uruguaise. Son père est mort ; sa mère s'est remariée. A vingt ans, elle est l'héritière d'une fortune qui l'intimide. Elle s'est cloîtrée ici

— Qui vous a donné ces détails?

— Le portier, il raconte tout ; c'est un ancien diplomate, banni de son pays. Voulez-vous d'autres histoires?

— Non. Cette maison, ces gens malades de richesses me suffoquent, dit-elle en s'éloignant comme si elle avait trop chaud, et elle s'avance vers le salon mauresque.

— Une belle salle ; elle ne vous plaît pas, Mary?

— Elle est accablante ; il y a quelque chose de tropical ici ; c'est la forêt vierge où l'homme ne peut vivre.

— Misère de l'homme comblé... Vous n'aimez pas ces vestiges de l'Islam? Un art de toile d'araignée, des lignes qui s'emmêlent, si fines, comme des nervures de feuilles ; et, peut-être, au fond des cœurs, un résidu de tristesse et de fierté, le dédain des efforts inutiles, c'est la fleur d'un âge ténébreux dans la péninsule, qui fût siècles d'invasions, de tueries, de torture et de rapines. Jadis, dans une espèce de démocratie sanglante, les partis s'égorgeaient entre eux. Des fanatiques, au nom de leur religion, pillaient et massacraient sans cesse les paysans qui avaient la bonté de les nourrir. Admirons ce qui reste de tant d'horreur : une décoration charmante. Plus souvent, on voit les choses humaines bien commencer et finir mal.

— Rien n'est jamais fini dans les choses humaines ; vous pensez aux révolutions?

— Je pense à tous les changements, aux révoltes généreuses... D'abord l'idéal... une belle exaltation... quelquefois l'innocente méditation d'un apôtre... on veut le bien des hommes... Puis trop de gens s'en mêlent et c'est épouvantable.

— J'entends un air de danse... On danse ici?

— Non. Jamais.

— Écoutez le piano... C'est une samba.

Je me dirige vers une porte que je n'ai jamais ouverte, et nous pénétrons dans une petite pièce sans meubles, sauf un piano près de la fenêtre, le parquet nu, les murs couverts de somptueuses tapisseries. Un jeune homme est assis devant le piano, un seul couple danse, la femme en tulle blanc, délicat visage d'ivoire, les cheveux noirs serrés dans une haute torsade. Elle se déplace d'un mouvement discret, repliée en elle-même, les pas bien marqués dans une esquisse de danse très savante, intime, chaste ; art accompli qu'il suffit de suggérer par une ondulation du corps pleine de réserve.

Je me penche vers Mary et dis à voix basse :

— C'est une Italienne. Est-il rien de plus gracieux que cette ébauche si savante, ces gestes retenus que le moindre excès pourrait avilir? Souveraine puissance de la pudeur et de la distinction.

— Cela me fatigue de rester debout. Voulez-vous que nous allions nous reposer dans votre chambre?

Nous remontons l'escalier, et, sans rien allumer, traversons la chambre obscure jusqu'à la fenêtre que j'ouvre. Je pose mon bras sur l'épaule de Mary ; et, respirant l'air tiède, nous regardons l'avenue illuminée de globes électriques, les larges trottoirs sous les arbres dans la vive clarté. Des tramways passent, presque sans bruit ; on entend à peine un doux cliquetis, une plaintive résonance de cristal frôlé, légères vibrations de la ville nocturne, pareille au remue-ménage étouffé d'un orchestre qui accorde ses instruments, tandis que des ombres humaines s'en vont au bord des maisons, sur des nappes de lumière.

★

Le lendemain, quand on tira les rideaux de ma chambre, des trombes d'eau faisaient un voile sombre devant la fenêtre et inondaient Lisbonne. Dans cette demi-obscurité, j'avais plaisir à toucher mes draps si blancs, et je me promis une matinée au lit. Le thé était bon, j'allumai une cigarette et je pris à mon chevet le manuscrit de Mary.

De nouveau, j'en mesurai l'épaisseur ; ce n'était pas un roman, heureusement ; je ne suis disponible pour aucune sorte d'envoûtement. Juger m'ennuie, c'est exiger de soi trop de conscience.

Le bref récit commence par une description du Lido de Madère, piscine aménagée dans l'océan, au bas d'une falaise, et desservie par un ascenseur. Je reconnais tout de suite le personnage que Mary nomme José, emblème de la puissance physique.

C'était l'un des rares cavaliers de l'île. Il possédait deux chevaux qui avaient des yeux très doux, de longues crinières blondes, et il louait le plus tranquille à qui désirait se promener sur les routes pavées. Il s'occupait aussi des fêtes de l'hôtel Victoria, apparaissait au Lido à l'heure du bain, exposant aux feux de midi son magnifique torse nu, qui se découpait sur un fond d'océan convulsé de lumière. Pour peu d'argent, il donnait des conseils aux baigneurs. Je l'admirais surtout lorsqu'il s'entretenait avec l'un de nous, frêle interlocuteur. Son crâne, bloc de pierre, sa forte musculature sous la peau dorée, donnait à la moindre de ses paroles, accompagnée d'un mouvement de l'épaule énorme, l'accent même de l'autorité ; une poignée de main et on se sentait peu de chose.

Une princesse tenait un grand rôle dans cette histoire ; c'était Mary, en sa fière démarche, s'attribuant avec raison, la pleine maîtrise de soi, vertu majeure à ses yeux. Tout est permis, si on a la tête froide.

Elle s'était toujours dérobée aux engagements solennels, cédant vite dans les rencontres passagères. Ces plaisirs toniques sont instructifs, disait elle : l'homme bouleversé se découvre et paraît sincère ; on dirait qu'il n'a plus de secret… Attribuer de l'importance à ces choses qui touchent de si près à la nature lui paraissait raffinement coupable.

Cette princesse raisonnait comme le font certains hommes. Mary avait bonne conscience, ce qui peut surprendre quand on connaît comme moi sa vie cachée. Il n'est rien, venant de soi, dont on ne se fasse gloire.

Elle racontait les relations de la princesse avec José. La princesse croyait lui faire assez d'honneur en ne lui refusant

rien ; cela devait suffire à un homme qui apparemment n'appréciait que la culture physique.

Cet homme avait de puérils sentiments du genre féminin le plus ordinaire ; il voulait aimer et qu'on l'aimât d'une façon plus personnelle. La nouvelle se termine par un suicide manqué, étrange chute de cheval dans un ravin, dont le tendre Josés sortira estropié.

Cette idylle se situait dans le moment des mystérieux rapports de Mary avec Charles Vergniol. J'avais compris déjà par quelques mots de Mary que Charles fut pour elle une énigme sans intérêt. Décrivant fort mal un suicide inventé, elle ne s'était pas douté que près du Lido un homme se tuait réellement et sans doute pour elle. Cette femme de grande allure, intelligente, et qui avait tant de goût dans les choses matérielles, me parut pour la première fois assez bornée. Je la surprenais manquant d'esprit, peut-être faute de sens moral.

Je saute de mon lit, je me baigne dans une cuve de marbre, je m'habille, l'esprit échauffé, si absorbé dans mes réflexions que je n'ai conscience ni de mes gestes, ni de mes pensées.

Je descends l'escalier, je traverse des salons connus. Les valets, la troupe des gamins en uniforme sont occupés par les hôtes invisibles. Je paye fort cher pour loger dans le palais de l'ennui.

Le charme de la péninsule s'est évanoui ; je me sens étranger à Lisbonne, marchant sur les larges trottoirs incrustés d'ornements bruns, bordés de pâtisseries, et encore mouillés sous le ciel bleu.

Assurément, Charles a reçu un choc dans la société de Mary. La phrase un peu étourdie de sa femme : « Cela n'a aucune importance » augmenta son désarroi.

Je saisis tous les prétextes pour revenir sur les motifs du suicide de Charles, et chaque fois j'invente de nouvelles raisons. Il en fut ainsi, pour moi, lors du suicide de Drieu ; je ne pouvais me l'expliquer et ne cessais d'en chercher la cause ; elle se confondait avec l'homme tout entier, imperceptible à tous, ignorée même de celui qui en subit les effets. Ainsi de tous nos actes.

Pourtant, je m'étonne que Charles n'ait pas été retenu par

l'idée de la peine qu'il allait faire à sa famille. Comme Benjamin Constant, je crois que la grande question dans la vie c'est le chagrin que l'on cause.

Ce réveil du souvenir de Charles produisit chez moi une brusque déception à l'endroit de Mary ; je ne lui pardonnais pas d'avoir connu Charles sans le comprendre. J'avais admis ses principes singuliers, ses aventures, son inconscience ; je découvrais par surcroît, et peut-être liée à cette désinvolture, une infirmité de l'esprit, son impuissance à discerner ce qui est vraiment délicat, en vérité je ne sais quoi de stupide.

Les êtres qui nous plaisent sont exposés à ces variations un peu folles du sentiment, si nous voulons que notre estime soit justifiée, que nos goûts aient une raison d'être. J'appellerai intellectuels du cœur cette sorte de gens assez difficile à contenter.

Je ne voulais pas revoir Mary ; je l'expulsai de ma vie. Aussitôt, j'éprouvai un sentiment d'aise. Quand nous étions amis, Mary m'avait beaucoup gêné. Après des années de répit, c'est pour elle que j'étais à Lisbonne, dépensant de l'argent que je devrais ménager.

J'étais arrivé à la place du Commerce où la mer commence dans un encadrement de colonnes et, regardant un bateau, je songe à me purifier tout à fait par un voyage au long cours ; un vers me revient à l'esprit, je ne sais s'il faut le dire sur un ton allègre ou plaintif : « Ah ! sans amour s'en aller sur la mer ! » Un accent joyeux, bien sûr, le cri de la délivrance. Enfin, j'opte pour une retraite à Sintra.

*

Le plus grand voyage que l'on puisse faire, c'est de sortir d'une ville. Quelle paix sur les routes de Sintra, dans le silence vierge, à l'ombre des arbres que l'on croit voir pour la première fois ! Passe une calèche mélancolique, traînée par deux chevaux. En certaines places de ces bois augustes, on dirait les vestiges d'un campement royal qui aurait laissé son empreinte dans une fontaine, un jardin, et ces magni-

fiques châteaux rococo sur les hauteurs, amoncellement de vieilles coquilles.

Je suis hôte unique dans une vaste auberge et je retrouve pendant les repas cette intense conversation avec soi-même dont j'avais perdu le fil. Entretien assez vide, je n'ai jamais su conduire mes méditations. Heureusement, j'ai le goût de l'archéologie, de l'histoire des religions et de celle des hommes ; je transporte avec moi de gros ouvrages que je n'ai jamais fini de lire. J'en suis resté à un chapitre d'une histoire des Français qui va me tenir compagnie, car il fait réfléchir ; c'est la peinture de l'honnête homme au XVII^{e} siècle. De grands individus, sortis de la Fronde à demi sauvages, ont appris dans des salons à vivre et à parler ensemble. Je ne vois pas d'éducation plus haute que celle qu'ils ont reçue pour vivre ensemble, ce qui est le principal quand on fait partie d'une société humaine.

Est-ce le portrait de l'honnête homme, ses devoirs envers autrui, qui me fait songer que j'ai quitté Madère sans dire adieu à Angèle? Je me promets d'y retourner bientôt.

★

L'océan est agité en ce moment, les départs incertains ; je reste auprès du téléphone. Tout à coup, on m'avise que l'hydravion partira demain matin à 5 heures.

Dans le port, nous sommes repoussés avec nos bagages ; il paraît que la mer clapote autour de Madère. On a grand soin de nos existences et j'aurai tort de m'en plaindre ; la vie humaine n'est pas toujours aussi respectée.

Quelquefois, je pense à ma mort qui viendra bientôt en ces années rapides ; j'y pense assez légèrement comme si elle ne me concernait pas. Elle fait partie de cette histoire de notre univers qui n'est pas à notre portée. Présentement, des babioles occupent mon esprit ; il n'a jamais été bien aventureux. Je viens peut-être d'échapper à de grands périls par la grâce des hommes, et je n'ai en tête que l'ennui de ramener ma valise à l'hôtel dont je fus tiré en pleine nuit.

Le troisième jour, à l'aube, enfermés dans un baraquement,

assis ou piétinants, nous apprenons que l'hydravion partira ; on distingue sur la mer son ventre argenté. Le canot qui nous y conduit commence à se remplir, lorsque survient une voiture, d'où s'échappe un homme éperdu portant un violoncelle.

Il est mon voisin dans l'hydravion. Retirant son pardessus trop chaud sous cette latitude, il me conte ses déboires ; on a oublié de le réveiller. Sa voix est posée maintenant, il s'essuie le visage, passe un peigne dans ses cheveux ; ce n'est plus du tout l'égaré qui traînait un violoncelle, appelant tout le monde à son secours en diverses langues. Puis il s'endort.

Peu de passagers, ce matin. Trois jeunes anglaises, très maigres, que l'on nomme « hôtesses de l'air », usées par leur vie en perpétuel tourbillon, vont se reposer à Madère. Dans cet exil, elles auront la nostalgie de leur unique plaisir : une pause à Lisbonne devant les boutiques du Rossio, si brillantes et bien garnies.

On déjeune, picorant dans une boîte de carton. Mon voisin est réveillé. C'est un artiste allemand. Il donne ce soir un concert à Madère dans un salon, devant vingt personnes ; les six familles riches, je pense. Puis il ira aux Canaries.

Colporteur de vivante musique, homme du continent, il visitera un instant ces îles qui me paraissent aujourd'hui si lointaines, si solitaires dans leur azur de ciel et d'eau, et que rien ne peut vraiment relier à la terre, ni le *Venus* ou l'avion, ni la mélodie d'un soir.

Dans la barque où je vacille, après le vol tournoyant qui m'a jeté aux yeux de grands morceaux de l'île, je ne veux plus rien regarder. Madère que je retrouve ne sera plus jamais pour moi l'inconnue du premier abord ; sans doute elle est pareille, fleurie toujours, avec d'autres fleurs, ses montagnes coiffées de brumes, ses jardins, sa chaleur tempérée, son océan tranquille dans les criques de roches noires ; mais je veux respecter l'image d'autrefois, je garderai dans sa fièvre ingénue l'instant de la découverte, l'ancien plaisir fait d'innocence et de surprise qui ne peut plus revenir.

Je cours d'un bureau à l'autre, signant des papiers, retenant ma place dans le convoi du lendemain, fermé à tout

ce qui m'environne, comme un familier du pays absorbé par ses affaires ; puis je prends une voiture pour aller chez Angèle.

— J'ai voulu te dire adieu, Angèle, avant de rentrer en France.

Elle a l'air fatiguée, elle est émue.

— Vous êtes bon ; j'avais envie de vous revoir. Ici, je ne parle à personne ; cela ne me gênait pas autrefois, à présent j'ai besoin de parler... Vous me permettrez de vous écrire de temps en temps... J'avais pris l'habitude de tout diriger ici ; je laissais Charles tout à fait libre. Il était dans une grande solitude que je respectais... N'est-ce pas, il faut laisser les hommes libres, ne gêner personne? Je me chargeais de nos petits tracas dont-ils ne savait rien. Pourquoi l'ennuyer pour des bêtises? il trouvait ça naturel; c'était bien naturel, en effet. Dans cette solitude où il s'enfonçait, je l'ai perdu. A présent, je ne suis plus aussi forte... Quand je vous ai vu, j'ai cru que j'allais pleurer. Vous voyez, maintenant je parle, et je ne sais plus ce que je dis. Devant une décision à prendre, j'hésite, tout s'embrouille dans ma tête... C'est la solitude qui m'a enlevé Charles... Vous savez qu'il a eu un petit sentiment pour Mary ; alors, j'ai eu un peu d'espoir, j'ai cru qu'elle pourrait me le ramener. Il n'aimait pas Mary, il n'aimait plus rien. Quand on a perdu le goût de la vie, c'est fini... Il ne pouvait plus supporter ses enfants, nos garçons étaient trop vivants pour lui. Ils travaillent bien. Je crois que l'aîné aura des dispositions pour les sciences ; il n'a que six ans. Vous les verrez ce soir. Ils vont à l'école à Funchal ; avec le car c'est commode... Plus tard, je reviendrai en France pour leurs études... Ces garçons, c'est mon tourment et mon bonheur ; il ne faut pas me plaindre, n'ayez aucune inquiétude pour moi... Oui, plus tard je retournerai en France. Je ne voudrais pas habiter Paris... Je trouverai peut-être une maison aux environs. Ce n'est pas facile, je le sais ; il me faudrait de l'argent. J'espère encore que cela sera possible...

Elle me parle pendant des heures et toujours de ses deux garçons. Je sens que rien d'autre n'existera pour elle que ses enfants ; elle est à jamais la proie du seul amour vraiment charnel, inaltérable, auprès de quoi tout autre intérêt n'est que faux-semblant.

★

De retour à Lisbonne, questionnant le portier de mon hôtel, je vois sortir d'une sorte de placard en acajou, un homme vêtu d'un costume sombre qui s'avance vers moi en souriant.

— Vous nous quittez déjà, monsieur? On vient de vous donner un mauvais renseignement ; il n'y a pas de départ en avion cette semaine.

— Je vous remercie. Excusez-moi, je ne vous reconnais pas. Vous être Français?

— Je suis Français, j'habite Chatou, je m'appelle Vinocq. Moi aussi, je suis de passage ici pour mes affaires ; je vais m'en aller, l'hôtel est trop cher. D'ailleurs, je ne reste pas longtemps à la même place. Avant hier, j'étais à Porto ; j'ai visité un couvent de femmes et une maison de fous.

— Pour vos affaires?

— Elles me font voir du pays... Vous étiez ici, voilà quinze jours ; je vous ai aperçu quand je traversai le vestibule avec un de mes clients, vous partiez pour Sintra, un bel endroit dit-on. Je ne connais pas Sintra ; les voyages que mon métier m'imposent me suffisent... Il faudra que je vous parle de mon métier, cela vous instruira et j'aurai plaisir à causer avec un compatriote ; il n'y en a guère ici. J'ai une maison à Chatou, une petite maison, et je cours le monde... En attendant le déjeuner nous pourrions nous asseoir dans le salon mauresque, c'est une pièce tranquille.

Il y fait porter une bouteille d'eau de Karouba, observant le domestique pendant qu'il remplit les deux verres, et semble attacher de l'importance à ce rite.

— Je ne bois jamais, dit-il, sauf le matin à sept heures, après quelques exercices de la respiration qu'un Indien m'a enseignés, mais cela me plaît d'avoir près de moi un verre plein d'eau... C'est ici le salon que je préfère, il n'y vient personne. Souvent, j'y écris mes lettres. Je ne veux pas que l'on me dérange quand j'écris ; il faut réfléchir sur le moindre mot. Une lettre que l'on signe, c'est grave. Ce sont les lettres, dont ils ont toujours à se repentir qui perdent les amoureux et bien d'autres... J'ai pour métier, monsieur, de distribuer

des héritages. Il y a des gens qui meurent sans testament et dont on ne connaît pas les héritiers ; l'État hérite. Je me saisis de ces affaires et je trouve l'héritier, nous partageons. L'État ne s'y oppose pas, il n'y perd pas grand-chose. Il s'agit toujours de parents éloignés, les droits sont élevés.

— Vous êtes riche, vous héritez souvent.

— Dans ce métier, on gagne peu, mais cette chasse à l'homme est amusante. J'ai des instincts de policier, je suis bon chasseur. On tombe souvent sur des toqués ; ainsi le gaillard pour qui je suis ici, et qui était à mes côtés quand je vous ai vu, m'a donné du fil à retordre. Il habitait Madère. J'ai perdu deux ans pour le découvrir. C'est un de ces originaux dont je parlais, il refuse la fortune que je lui apporte. J'ai laissé mon bonhomme ici, pour aller à Caminha et à Porto, espérant qu'il comprendrait enfin sa chance et que je retrouverais un homme sensé. Pour persuader les gens, je ne discute jamais, je ne dis rien, je laisse faire le temps. Dans l'intervalle, il a disparu... Cela ne vous intéresse pas ce que je vous raconte?

— Si, cela m'intéresse, mais je pensais à Chatou...

J'étais distrait aussi par le singulier personnage qui me contait ses aventures, ce voyageur un peu policier, un peu diabolique, dont l'aspect parfaitement neutre me rappelait ces chefs de bureau de la gare Saint-Lazare qui, sitôt installés dans un compartiment de leur train de banlieue, étalent avec entrain une serviette de cuir sur leurs genoux et se mettent à faire une partie de cartes.

— Oui, je songeais à Chatou, aux petites maisons de Chatou et de la campagne parisienne ; affreuses, sordides, presque toutes, et pourtant chacune représente un succès, le comble d'une humble fortune. C'est dans ces maisons, ces tristes petits jardins que j'ai vu le bonheur. Il n'en faut pas davantage... Les gens qui habitent ces masures aiment ce qu'ils possèdent, ils ne pensent qu'à ce qu'ils font... Vraiment, ils ne pensent à rien d'autre... C'est à quoi je rêvais, tout en vous écoutant. Si les peuples étaient seulement bien gouvernés, cette bénédiction serait le lot de chacun, au moins en France.

— De bons maîtres ne suffiraient pas, monsieur. Les chefs ont besoin de foules obéissantes, d'hommes simplifiés et bien

matés. On travaille ferme à cette réduction de notre espèce. Ce qui vous scandalise aura une fin. Puis, on recommencera, il y aura toujours des mécontents.

— Je ne désire pas en voir la fin, parce que je l'ai prévue ; du moins un de mes amis, quand nous étions enfants. Avant 1914, il a discerné la faute qui allait produire un enchevêtrement de peurs et de haines imbéciles entre nations, d'intérêts mal compris, de fiertés mal placées, pour aboutir à l'effondrement de l'Europe, après de grands gaspillages. A présent, les Mongols peuvent revenir. Ce tissu d'inepties qui s'est déroulé pendant un demi-siècle, ces trois guerres désastreuses en soixante-dix ans, que l'on pouvait s'épargner avec un peu d'intelligence dans le compromis, la bouillie finale, ce n'est pas l'effet d'un séisme, c'est l'œuvre de gens pleins de bonne volonté, que nous connaissons. On peut dîner encore avec deux ou trois. Chez le Français, la faculté de discerner ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, a beaucoup faibli. La France est une terre continentale ; si on l'ignore encore, on l'apprendra. Rude leçon.

— Vous avez raison.

Je le regarde et je me tais. Cet acquiescement empressé me trouble. Je présume que pour lui et pour moi, le même objet ne représente pas la même chose. Dans cette longue chaine de contre-sens dont je parle, où les fautes de la Droite et celles de la Gauche sont bien liées, il voit sans doute des bévues d'une autre sorte. Conciliant, j'ajoute :

— Lisez l'histoire de France, la récente ou l'ancienne. Tout s'est toujours très mal passé, disait Bainville à André Thérive. Par petites tranches, l'histoire est dégoûtante, vue de très haut, si nous sommes assis sur les genoux des dieux, elle s'ordonne assez bien. L'ami dont je vous parlais, et qui se nommait Charles Vergniol avait un tic ; il disait de presque tout : « Ça ne m'intéresse pas. » Moi, je voudrais aimer la vie. Je trouve les plaintes grossières, les illusions aussi... J'ai vécu sans programme et sans but, sans la moindre envie de me surpasser, révolté le moins possible, sauf par la sottise, trouvant en chemin assez d'agréments, je veux dire des sujets de réflexion. S'il fallait recommencer le trajet, cela ne me déplairait pas, j'aime encore la lumière du jour ; mais je

quitterai la vie sans façons. Je ne lis pas les philosophes, ils changent trop souvent de vocabulaire. Un seul m'a suffi : Épicure. Vous voyez, je n'ai qu'un léger bagage.

— Qu'est-ce qui vous manque?

— Un peu d'argent.

— Vous devez en dépenser ici?

— J'ai quelques capitaux en Belgique, ils s'épuisent. Je suis un homme qui n'est plus jeune et qui n'a plus de métier. Mon nom ne vous dirait rien, je suis un écrivain. J'ai fait plusieurs métiers. Si j'étais jeune, avec mon expérience, je me marierais. Ce qui m'a manqué, c'est une femme. J'entends la femme qui est dans votre vie, celle dont on pense, sans savoir pourquoi : si je la perdais, je serais perdu. Peut-on appeler amour ce sentiment de poignante dépendance? Un poète anglais a dit : le fond en est inconnu comme celui de la baie du Portugal.

— Cardome m'a répété cette phrase, elle lui plaît beaucoup.

— Vous connaissez Cardome?

— Je suis obligé de connaître tout le monde... Vous savez, les femmes sont bien fantasques... Quand je rentre chez moi, j'ai peur. Mais vous ne vous marierez pas. La femme qui vous conviendrait sera trop mûre pour se plier à votre régime. Il faut les prendre toute petite.

— Et puis, si j'étais jeune, j'aurais un métier, un seul, et je le ferai bien. Mon ami, Charles Vergniol, avait un métier qui était vraiment sa raison de vivre, une sorte d'idéal.

— Ce qui rebute dans un métier, c'est l'entourage humain. Aussi, je travaille seul.

— Je me replierais sur moi, je chercherais mes racines en moi, dans ce fond qui est inconnu comme celui de la baie du Portugal. Tout ce qui a résisté était logé au plus profond de la terre ; il y a quelque chose de sacré dans la terre, c'est elle qui a fait les hommes. Marseille a été grecque et puis arabe. Aujourd'hui, il y a des Marseillais, parce que c'est Marseille.

— Je vois, vous êtes un écrivain, l'à peu près vous suffit.

— J'ai peu écrit, et pour peu de gens. Je ne me soucie pas de l'humanité, cela regarde les dieux, et je ne connais rien à leurs affaires. Tout ce qu'ils font me semble baroque.

La vie est une fantasmagorie, tout juste bonne pour les poètes.

— Que feriez-vous de votre argent si vous en aviez? Des lingots d'or?

— Non, je le dépenserai en frivolités. Edmond Jaloux m'a donné une haute idée de la frivolité. Edmond Jaloux est un écrivain français qui est apprécié dans nos milieux. C'est un écrivain qui a une âme. Ce qu'il nomme frivolités ce sont des choses assez sérieuses... J'habite près de Paris une triste petite ville; je voudrais un jardin sur une hauteur au bord de la Seine, pas un jardin sauvage, pas du tout un jardin de curé; un jardin plein de fleurs, un coffret de joyaux toujours étincelant. En Dordogne, on allumait des feux dans la nuit, à la Saint-Jean, et les enfants dansaient autour. Un instant, je voudrais retrouver la joie de la vie. Je ne veux pas mourir de mauvaise humeur... C'est à Madère que j'ai eu envie de ce dernier plaisir.

— Plaisir est un mot qui ne vous gêne pas; il est passé de mode; c'est plutôt la grandeur ou le désespoir qui est recommandé.

— Plaisir est ma devise, mais j'en parle surtout par ouï-dire. Notre grandeur est d'accepter la mort convenablement, sans phrases; cela doit se faire avec simplicité, comme toute chose. Quant au désespoir, je le trouve de mauvais goût. En faveur du plaisir, je me suis interdit toute carrière dans les lettres; c'est un métier accablant, on est sur la brèche jusqu'au dernier soupir, et encore ce dernier soupir n'est pas gratuit, il sera bien examiné. On doit poser le pied assez légèrement sur terre.

— Vous n'êtes pas sérieux.

— Je n'aime que le sérieux. Travailler plus qu'il n'est indispensable, et s'en faire un devoir pour passer le temps, ce n'est pas sérieux; produire et peupler la terre sans discernement, inventer toujours des outils, quand on en possède assez, courir après des richesses, des plaisirs, des honneurs qui n'en sont pas, s'exténuer pour briller devant des gens que l'on horripile, ce n'est pas sérieux. Seul, le médecin n'a pas le droit de se reposer. J'ai beaucoup de considération pour le progrès dans la médecine et la chirurgie.

— Vous êtes souffrant?

— Je me porte bien.

— Quel âge avez-vous?

— C'est un secret.

— Vous paraissez jeune.

— On le dit, mais je ne suis pas jeune.

— Vous avez de l'argent en Belgique?

— Un peu, et je le dilapide ici.

— Cela vous serait agréable d'avoir quelques millions? Je peux vous les procurer, et même vous en faire cadeau. Pour ma peine, je vous demanderai un service. Vous êtes l'ami de Vergniol, vous me l'avez dit et je le savais.

— Il est mort.

— Non.

— Il s'est tué à Madère.

— Je suis revenu avec lui de Madère, dans son bateau. A présent, il se nomme Raby. Il était ici, et il est parti quand il vous a vu. Il n'est pas loin ; ces disparus qui font le mort, j'en ai l'habitude ; ils ne vont jamais loin. Raby est encore secrétaire de Machado et habitait jusqu'à votre arrivée chez son patron qui occupe le premier étage. Raby connaît plusieurs langues et il a l'habitude du travail minutieux. Machado l'apprécie et ne pourrait s'en passer. Cette affaire m'a coûté beaucoup de temps et d'argent ; je voudrais au moins rentrer dans mes débours. Dans l'instant où j'ai enfin découvert Vergniol à Madère, il partait et je l'aurais manqué si je n'avais sauté dans son bateau, une prouesse dont je me souviendrai. Je lui ai procuré une place chez Machado, j'ai mis ses papiers en règle... Je vous demanderai de voir Raby sans le prévenir. Je vous accompagnerai jusqu'à la porte de son hôtel, à dix heures ce soir, et vous tâcherez d'obtenir qu'il accepte son héritage. Nous en reparlerons. Cela peut se faire sans découvrir sa supercherie. En réalité, il se méfie de moi, je lui fais peur. Vous mettrez du liant. Surtout, vous direz que vous me connaissez, que nous sommes voisins...

— D'où lui vient cet héritage?

— Un cousin éloigné, Bénazet, qui habitait l'Algérie, mort en 1940... Je suis beau joueur, voici votre récompense : achetez des actions de caoutchouc.

— Un Anglais de New-York m'a déjà donné ce conseil.

— Sous cette forme vague, c'est ne rien dire.

Il tira un carnet de sa poche et en détacha une feuille.

— J'inscris sur ce papier le nom d'une société belge. Vous avez de l'argent en Belgique, achetez des actions. C'est une société de caoutchouc qui en réalité produit de l'huile de palme ; ses plantations sont en Malaisie, mais également au Congo. Je n'en dis pas davantage. Voici mon nom et mon adresse à Chatou. Si vous avez un million, vous en aurez dix bientôt. Ne perdez pas de temps. Dans trois mois vous me remercierez ; plus tard, j'irai voir votre jardin.

Je pris son carnet et son crayon, et j'écrivis mon nom et mon adresse en France, qu'il regarda longuement ; puis il souleva son verre plein d'eau et le vida d'un trait.

— A votre santé, monsieur. Buvez aussi, cela vous fera du bien. Je ne bois que dans les grandes circonstances.

C'est ainsi, je pense, que l'on fait un pacte avec le diable.

★

Vinocq m'accompagna jusqu'à la porte de l'hôtel où logeait Charles et désigna dans la rue une pâtisserie éclairée ; là je devais le rejoindre. Il me fit ses dernières recommandations :

— Raby est dans sa chambre. Sans vous nommer, vous dites au portier que vous désirez voir M. Raby pour lui remettre un message de la part d'Albert Machado. On vous conduira à sa chambre, je le sais. Assurez-vous que le portier s'appelle bien Alvarès ; sinon, attendez, il viendra.

Souvent, au cours de ma vie, j'avais perdu Charles de vue ; nous sommes restés des années séparés pendant sa jeunesse, quand il était en Orient, et même lorsqu'il habitait Paris. Une image de lui, sorte de vision du cœur, s'était fixée en moi et rien ne la modifiait, ni les années, ni l'absence ou la présence. Il était à jamais pour moi un homme grand, le front haut, les cheveux noirs rejetés en arrière, l'air un peu tzigane, un peu philosophe de génie.

Le portier qui me précédait frappa deux fois à la porte de sa chambre ; elle s'ouvrit et je me trouvai face à une sorte de débardeur, les épaules larges, la figure ronde, ravagée de

bouffissures et de plissements qui formaient une vaste grimace circulaire où clignotaient des yeux rougis, comme larmoyants, effarouchés, avec une expression bonasse, des yeux de vieille femme craintive qui veut être aimable et remplir de son sourire tous les plis de la peau ; on songeait à une vieille femme, à cause des longs cheveux gris qui frisottaient sur le cou.

— Je m'appelle Raby.

— Je sais, je suis heureux de te revoir. Ne crains rien, je serai discret.

Une conversation balbutiante se poursuivit, insignifiante et qui me glaçait. L'homme qui fut mon ami ce n'était pas lui, je le sentais, comme au toucher, dans l'accent des mots que nous disions et leur résonnance chez l'un et l'autre.

Transi par ce contact, comme si j'avais heurté un cadavre, je le quittai bientôt sans qu'il parût s'en apercevoir, m'excusant de l'avoir dérangé.

★

Dans la pâtisserie où m'attendait Vinocq, je demandai du Porto.

— Un porto va me dégourdir, j'ai froid. J'ai vu Raby ; en effet, nous pouvons l'appeler Raby, ce n'est pas Charles. Je ne suis pas resté longtemps, je suffoquais. Ma commission était inutile, vous perdez votre temps. Allez à Madère, on vous dira que Vergniol est mort et vous recueillerez de suffisantes présomptions. A Madère, vous trouverez sa femme Angèle, c'est elle qui est l'héritière. Elle aura reçu une lettre de moi et acceptera l'héritage. Les formalités demanderont quelques années ; je faciliterai les choses, le jugement dépend pour beaucoup d'une personne que je connais, un bibliophile. Là encore, on peut s'en tirer avec de l'à peu près. Dès mon retour en France, je m'en occuperai. Je vais rentrer, passant par l'Espagne ; j'ai des amis à Grenade que je veux revoir. L'Espagne m'intéresse, c'est un sol plein de racines qui ont résisté à plusieurs déluges. Charles se tracassait pour l'avenir ; il faut considérer l'avenir sous la perspective des milliers de millénaires ; dans la nuit du futur, on peut compter largement, alors tout s'arrange. Présentement, c'est aux secrets

de la terre que je m'intéresse, à ce qui est irréductible, bien enseveli, et qui peut renaître ; il y a des formes de l'esprit inaltérables, comme un morceau de verre dans le sable. L'Espagne...

Vinocq m'écoutait, l'air égaré, méditant sur le tour nouveau que venait de prendre ses projets, et je continuais à parler de l'Espagne, de son histoire, de son rôle dans le monde, pour me persuader moi-même des bonnes raisons que j'avais d'aller à Grenade, où je désirais seulement revoir Mary.

★

Fatigué de regarder des étendues pierreuses à travers une vitre, de temps en temps je lisais une vie de Cervantes, pour me rappeler la condition humaine dans les galères d'Alger, et comment on écrit un chef-d'œuvre en prison ; ainsi j'arrivai à Grenade. Mary venait de partir. J'allais m'en désoler, mais je m'avise que l'on est beaucoup mieux seul à Grenade. Vinocq a eu cette attention pour moi ; grâce à lui, tout ce qui m'arrive est providentiel.

Bientôt, je serai riche. Je n'ai aucun doute sur les promesses de Vinocq. Longtemps, j'ai gagné ma vie à la sueur de mon front, comme tout le monde. Le travail forcé est amer dans les limites si étroites des bons comptes et de la justice ; mais la vie est semée d'heureux accidents, dont personne en principe n'est exclu et qui en font le prix si notre humeur permet de goûter ces grâces. Voici encore un bienfait de Vinocq : depuis notre rencontre et le verre d'eau qu'il m'a fait boire, j'ai l'esprit bien disposé pour reconnaître les bontés du sort. Un infime déplacement dans les points de vue, et la face du monde est changée.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

JACQUES CHARDONNE

NOTES EN MARGE DES JOURNAUX INTIMES DE BENJAMIN CONSTANT

Je ne nie pas qu'il y ait du haïssable dans Benjamin Constant, comme en chacun de nous, et Charles Du Bos, qui le chérissait, l'a recréé à son usage et à son image, et s'il a eu raison de parler de « misère », il a eu tort de parler à son propos de « grandeur » : mais le haïssable ne saute aux yeux que parce que les journaux intimes de Benjamin Constant sont les seuls, de toute la littérature, qui soient intimes, *à la lettre.* Tous les autres, de Jean-Jacques à Gide, plus ils rapportent sur eux-mêmes d'histoires horribles, et plus éclate leur désir d'être admirés. Comme l'apôtre, mais dans un sens bien différent, ils se glorifient de leur misère et, tout barbouillés de leurs secrètes boues, ils se proposent à notre adoration.

Les notes intimes de Benjamin Constant ne nous découvrent rien de vil, rien qui diffame un être, et pourtant il nous dit tout, ou plutôt il se dit tout : qui le gênerait? Son vice est plus ridicule qu'odieux ; car le défaut de caractère, à ce degré, s'égale au vice : une sorte d'âne de Buridan sentimental se laisse mourir entre Germaine et Amélie, Minette et Charlotte... (Non : ma comparaison ne vaut rien, car autant qu'il hésite, Benjamin ne se prive de rien pour l'essentiel.) Mais je le demande : la méthode du journal intime, telle que Benjamin Constant en use, que révélerait-elle chez X ou chez Y qui le traitent de si haut, et qui lui montrent tant de mépris? S'ils tenaient ce journal, eux-mêmes n'oseraient pas se relire. La haine de Sainte-Beuve et de quelques autres pour le garçon précoce et éblouissant, pour l'ami de Mme de Charrière, d'Anna Lindsay, de Julie Talma, de Mme de Staël, de tant

de personnes belles ou illustres, relève de la psychanalyse, voilà le vrai.

Tel qui trouve *Adolphe* le livre le plus ennuyeux de la littérature française, n'en pense pas moins, j'imagine, qu'il doit être bien agréable de se dire, en mourant, que le petit livre ennuyeux qu'on laisse après soi a des chances de demeurer le modèle inégalé de l'analyse pure délivrée de l'effet. Pour moi, j'aime dans *Adolphe* ce dont je me sais le moins capable : cette nudité d'un style qui ne se distingue pas de ce qu'il exprime. Miller enchante tel critique et Benjamin Constant l'ennuie. Ce jugement qui nous aide à nous faire une certaine idée de ce critique, n'empêche point *Adolphe*, dans l'édition populaire Garnier, de retenir, de génération en génération, des lecteurs appartenant à tous les milieux, mais qui ont ce trait commun de s'intéresser à l'analyse « sans phrase » d'une liaison et à ces jeux de la cruauté et de la pitié que par antiphrase nous appelons amour.

Notons, à ce propos, que Benjamin n'apparaît sous les espèces d'un bourreau en amour que parce que nous le voyons à travers *Adolphe*. Mais s'il avait rédigé le récit dont la substance tient dans les quelques pages de son journal (1814-1815) consacrées à sa passion pour Juliette Récamier, nous eussions discerné en lui la même capacité de souffrance que Ellénore. Souffrance qui ne touche pas, car elle est celle du nerveux qui trépigne de ne pas avoir le jouet dont il sait lui-même qu'il ne ferait plus cas, à peine l'eût-il obtenu. Il écrit que vingt filles sont plus jolies que Juliette qui n'a ni cœur, ni sens, ni esprit. Seulement, elle se refuse, elle regarde d'un œil glacé se démener et pleurer un quadragénaire ridicule, mais influent et qui peut servir, et qui demain écrira négligemment dans son journal : « Causé deux heures avec l'Empereur... »

Adolphe ennuyeux ! Convenons qu'il est fort étrange qu'un critique sérieux ait recours à l'ennui qu'un ouvrage lui inspire pour le condamner. Car l'ennui est un critère qui s'applique aussi bien au lecteur qui le ressent, qu'à l'auteur qui l'inspire. *Plexus* de Miller, dont je reconnais les mérites, m'est tombé des mains : ce n'est point ce que je retiendrais contre ce livre si j'avais à l'étudier. Il ne se passe guère d'année

que je ne relise des pages d'*Adolphe* — et ces jours-ci, en guise d'amende honorable, je l'ai relu d'un trait en une journée. Mais ce n'est pas non plus le plaisir de cette lecture qui doit entrer en ligne de compte pour juger ce petit livre immortel. Car le plaisir que donne un roman peut avoir des raisons qui le rabaissent — comme l'ennui qu'il nous inspire risque de tourner à sa gloire et à notre honte.

★

Il semble que certains garçons d'aujourd'hui ont pour ne pas aimer Benjamin Constant des motifs d'un tout autre ordre que ceux qui inspiraient le jugement de Sainte-Beuve. L'auteur des *Journaux intimes* (1) est comme le microbe démesurément grossi d'une civilisation qui s'est créée autour de l'individu, de la personne isolée, toute ramassée sur « sa différence essentielle », suivant les péripéties de son propre drame, avec une attention presque monstrueuse, consentant à ce ridicule qui nous est commun à tous, mais dont nous n'avons pas conscience, d'être l'axe du monde et de le regarder tourner autour de notre pensée. « Les autres me sont aussi étrangers que des arbres ou des rochers... », a osé écrire Benjamin (alors, il est vrai, qu'il était amoureux)... Il fut conscient toute sa vie d'être cet *individu à l'état pur* comme l'appelle Du Bos et qui n'a jamais pu que « se constater ».

Or le courant aujourd'hui entraîne les jeunes esprits, plus ou moins touchés par le marxisme, vers une civilisation de masses, où l'analyse telle que l'a pratiquée Constant n'est même plus concevable. Cet individu, le plus caractérisé, le plus différent, le plus autonome qui se soit jamais exprimé, avec cet unique souci de la sincérité, comment ne le haïraient-ils pas? Il faudrait ici montrer que de la déformation et que de l'excès dont témoigne l'exemple de Constant, aucun esprit libre ne saurait tirer la moindre raison de condamner l'effort de l'être humain, depuis Socrate et tous les grands anciens jusqu'à Montaigne et jusqu'à Pascal, pour se connaître soi-

(1) BENJAMIN CONSTANT. *Les Journaux intimes*, publiés intégralement d'après le manuscrit, par MM. ROULIN et ROTH. Éd. Gallimard.

même. C'est à ce confluent de l'hellénisme et de l'Évangile qu'est né ce monde spirituel auquel nous appartenons et qui se défait sous nos yeux, et dont un homme de mon âge éprouve en quelque sorte la dissolution, à mesure qu'il approche lui-même de sa fin.

D'ailleurs, même chez un Constant, l'excès d'analyse n'est pas sans lien avec les idées libérales dont il fut le champion, lui dont le peuple de Paris accompagna la dépouille, car il reconnaissait en lui un ami. L'attention à soi-même, tournât-elle à la manie, tout de même elle nous rend plus sensibles aux attentats contre la personne humaine. Constant fut, de ce point de vue, en avance sur son époque. Lisant une étude sur les prisons d'État de Venise, saisi d'horreur, il écrivait « qu'il se sentait impatient d'avoir traversé la vie et échappé aux hommes ». Que dirait-il aujourd'hui ! Ce qui apparaît d'abord, aux yeux d'un critique humanitaire de notre temps, comme le comble de l'égotisme, s'accompagne presque toujours d'une exigence de liberté spirituelle dont la liberté des autres bénéficie. Un homme à ce degré authentique se dresse contre tout ce qui menace, dans les institutions et les lois, l'authenticité de l'individu. Il serait certes l'ennemi des intellectuels « dans la ligne » d'aujourd'hui, qui ont la religion de ce qu'ils reçoivent du dehors.

Et sans doute il était d'une classe et d'une époque insensibles aux misères nées des conditions économiques injustes ; il ne s'indignait que contre la tyrannie politique. Et sur ce plan-là, son indignation ne fut pas toujours toute pure. La chute de Napoléon lui inspire des mots qui font rougir : « Le temps presse si je veux arriver à l'hallali. » Et ceci, qui est pire, le 16 avril 1814 : « Servons la bonne cause et servons-nous. » Ne le jugeons pas sur un mot.

Je doute qu'il ait été conscient de ce qui naissait sous ses yeux dans l'ordre économique (il est mort en 1830 à l'aube de la civilisation industrielle). Mais l'égotisme chez Constant, comme chez Stendhal, bien loin de développer en eux la férocité de l'animal social, les a rendus plus humains que la plupart de leurs contemporains, c'est un fait. Le dédain de l'analyse, l'inattention à soi-même dont on se targue aujourd'hui, est l'un des signes annonciateurs de l'ère concentra-

tionnaire. Si chacun de nous ne considère pas qu'il est lui-même important, il refusera de l'importance à tous les autres individus. S'il ne s'intéresse pas personnellement, quelle personne l'intéressera? S'il se juge sans valeur, à qui accordera-t-il de la valeur? Aux hommes, en général? A l'espèce humaine? Oui, sans doute ! c'est-à-dire à une entité, à un mot, à rien.

Ce qui m'inquiète, ce n'est point que mes cadets n'aiment pas Benjamin Constant, c'est qu'ils le trouvent comique et presque ridicule (je pense à un article paru dans *l'Observateur*). Passe encore qu'ils exècrent en lui l'homme *du monde* — d'une société dont nos sauvages d'aujourd'hui n'ont aucune idée : ce cercle de l'élite européenne à Coppet ou à Weimar, autour de Mme de Staël, ou de Gœthe, ou de Mme Récamier ; — l'homme occupé des femmes, dominé, dirigé par elles, oui, ils ont après tout le droit d'en rire : du Benjamin des Cent-Jours pris entre Juliette et Napoléon (qu'il y aurait à dire sur sa palinodie ! Le libéral qu'il était n'a pas trahi en se ralliant à Napoléon, ramené par l'énorme vague de haine qu'avaient soulevée les imbéciles ultras, mais c'est en se déchaînant d'abord contre lui, pour plaire à Juliette, qu'il nous fait honte).

Je m'inquiète pourtant de ce que cette génération ne prenne pas Benjamin Constant au sérieux. Je déplore que les oscillations d'un esprit enregistrées avec une précision sans égale ne les incitent pas à des réflexions sur l'être humain. C'est qu'il n'existe pas pour eux de nature humaine, et qu'il n'y a, à les entendre, ni principes, ni lois qu'on puisse dégager de l'expérience d'autrui. Pour eux, certaines conditions économiques sont à détruire, quel que doive être le prix de cette destruction, et à remplacer par d'autres. Les bons effets s'en feront sentir sur une classe aujourd'hui exploitée, sans qu'il soit prouvé que les individus de cette classe ne se trouveront pas, en fait, soumis à une pire oppression. Mais de cela, ils se moquent bien.

Pourtant, l'immense succès des romans et des films où le cœur tient la première place, et où deux êtres qui croient s'aimer s'entredéchirent — ce qui est tout le sujet d'*Adolphe* — prouve bien que l'accent mis d'autorité sur l'économique et sur le social n'a pas diminué l'intérêt que la femme et

l'homme portent à leur éternelle dispute. Ce n'est pas Constant qui est ridicule, mais vous qui devriez l'admirer au contraire d'avoir tenu secrets ses journaux dont il était à mille lieues de penser que nous ferions nos délices plus d'un siècle après sa mort, d'avoir été capable d'écrire en quelques semaines et sans y attacher d'importance *Adolphe* et *Cécile* — mais aussi d'avoir été à la face du monde cet historien des religions, cet écrivain politique maître de l'opinion et avec lequel Napoléon traite, ce parlementaire illustre, « engagé » autant qu'on pouvait l'être à son époque. Il n'a été ce libéral que parce qu'il a été ce cœur passionné. Il a pu prêter sa voix aux aspirations de tout un peuple parce que « sa vie n'était au fond nulle part qu'en lui-même ». Si cruel qu'ait été cet amant (mais cruel surtout pour lui-même et si pitoyable à ses victimes !) je ne l'aurais pas redouté comme chef politique, car on ne peut être à la fois l'auteur d'*Adolphe* et un maître inhumain.

FRANÇOIS MAURIAC.

PASSAGE DE LA LIGNE

Dans les phrases liminaires de la *Volonté de Puissance*, Nietzsche se définit comme « le premier nihiliste intégral d'Europe, qui pourtant a épuisé en lui le nihilisme — qui l'a laissé derrière lui, plus bas que lui, hors de lui ».

Puis il note aussitôt que s'annonce déjà dans son œuvre un contre-courant, qui, « dans un quelconque avenir, » succédera à ce nihilisme intégral, bien qu'il en suppose nécessairement l'existence.

Voici plus de soixante ans que furent conçues ces pensées ; et cependant, elles nous agitent encore, car ce sont là maximes qui se rapportent à notre destin. Elles se sont, chemin faisant, chargées d'un contenu, de vie vécue, d'actes et de souffrances. L'aventure spirituelle s'est confirmée et reproduite dans la réalité.

Quand, du terme de notre étape, nous nous retournons vers ces affirmations, il nous semble qu'il se manifeste en elles un optimisme étranger aux observateurs des décades suivantes. Car le nihilisme n'y est pas considéré comme fin, mais bien plutôt comme stade d'un processus spirituel qui le dépasse, stade que la civilisation, dans son déroulement historique, et aussi l'individu, dans son existence personnelle, peuvent laisser derrière eux, porter à terme, ou peut-être encore recouvrir de chair vive, comme une cicatrice.

Ce pronostic favorable, nous venons de le dire, n'a pas été repris par les observateurs qui ont succédé à Nietzsche. L'approche précise les détails des massifs, non leurs dimensions. De plus, au sein d'un nihilisme actif, parvenu à son épanouissement, la décadence est trop visible, au premier plan, pour laisser quelque place à des réflexions qui franchiraient la frontière du monde de la terreur. Le feu, l'épouvante, les passions règnent, ne fût-ce que pour un temps. Vue à laquelle, assurément, l'esprit captivé par la magie de la catastrophe ne peut s'élever ; et qui ne contient guère de consolation. A l'instant où s'effondrent les palais d'Illion, qu'importe

au Troyen qu'Énée aille fonder un nouvel empire? En-deçà, au-delà des catastrophes, le regard peut bien chercher l'avenir et scruter les voies qui mènent jusqu'à lui — mais dans son maëlstrom, c'est le présent qui fait loi.

★

Vingt ans plus tôt, Dostoïewski avait achevé de rédiger *Crime et châtiment*, qu'il fit paraître en 1866 dans le *Messager de Russie*. Il y a longtemps qu'on voit avec raison dans cet ouvrage l'autre grande source de connaissance du nihilisme. L'objet considéré est exactement le même que dans la *Volonté de puissance;* la différence est dans la perspective de l'observateur. L'œil de l'Allemand s'attache aux dimensions de la structure spirituelle, et une impression d'audace, d'aventure supérieure, baigne ses observations. Le Russe, au contraire, s'inquiète du contenu moral et théologique. Nietzsche le mentionne en passant ; il n'a pu connaître que des parties de son œuvre, qui le séduisait surtout par sa virtuosité psychologique, autrement dit, technique.

Ces deux auteurs ont parfois été rapportés et comparés à Napoléon — Walter Schubart a écrit sur ce sujet l'essai le plus profond. Le parallèle s'impose, car, dans la *Volonté de puissance*, non moins que dans *Crime et châtiment*, la référence à Napoléon joue un rôle éminent. Du grand individu, libéré des chaînes dernières du XVIIIe siècle, l'un discerne le côté lumineux, et l'autre la face d'ombre — ici, la volupté de la puissance nouvelle, qui vous inonde comme un fluide ; là, les tourments indissolublement liés à cette puissance. Les deux procédés se complètent, comme un positif et un négatif, pour former l'image de la réalité spirituelle.

On peut trouver un signe favorable dans le fait que nos deux auteurs s'accordent sur leurs pronostics. Ceux de Dostoïewski sont optimistes, eux aussi : il ne voit pas dans le nihilisme un stade ultime, une agonie. Il le tient pour curable, et curable par la souffrance. Le destin de Raskolnikov donne d'avance un modèle, une vue de la grande métamorphose à laquelle vont prendre part des millions d'êtres. Là aussi, on a l'impression que le nihilisme est conçu comme une phase nécessaire à l'intérieur d'un mouvement qui tend à des fins précises.

★

Quels points a depuis lors touchés ce mouvement? Question de première importance, qui s'impose tout d'abord, chaque fois que l'on veut porter un jugement sur notre situation,

dans tous les entretiens, avec les autres ou nous-mêmes, qui ont pour objet l'avenir. Et certes, la réponse, de quelque manière qu'on la formule, de quelque argument qu'on l'étaie, sera toujours contestable. La raison en est qu'elle dépend moins de faits que, plus généralement, de l'atmosphère de notre vie, de son allure. Ce qui d'ailleurs lui donne un sens, bien que différent, et la rend plus convaincante.

L'optimisme, comme d'ailleurs le pessimisme d'une telle réponse peuvent s'accrocher à des preuves : ils ne se fondent pas sur elles. Il s'agit de plans différents ; pour l'optimisme, c'est dans la profondeur, pour la preuve, c'est dans la clarté que réside sa force de persuasion. L'optimisme peut heurter des strates où l'avenir sommeille et porte fruit. Dans ce cas, on verra en lui un savoir plus profond que la tyrannie des faits — et qui même peut les produire. Il a son centre de gravité dans le caractère, plutôt que dans le monde. Un optimisme ainsi fondé vaut en lui-même, du seul fait que ses tenants sont nécessairemment mus par la volonté, l'espoir, et aussi l'assurance de résister aux remous de l'histoire et de ses périls. Ce qui n'est pas peu.

Il ne faut pas voir dans le pessimisme le contraire d'un tel optimisme. La catastrophe est ceinte de courants pessimistes, et c'est surtout la civilisation qu'ils entraînent. Le pessimisme peut, comme chez Burckhardt, prendre l'aspect du dégoût devant les forces dont il prévoit l'avènement — on détourne alors son regard vers des images plus belles, mais passées. Puis il y a de brusques sauts vers l'optimisme, comme chez Bernanos — la lumière éclate une fois que les ténèbres ont tout envahi. La supériorité absolue de l'ennemi est justement ce qui se retourne contre lui. Il y a enfin le pessimisme qui, sachant que le niveau a baissé, tient malgré tout la grandeur pour possible au niveau actuel, et donne surtout du prix à la constance, au courage de tenir un poste sacrifié. Tel est le mérite de Spengler.

Le contraire de cet optimisme est bien plutôt le défaitisme — fort commun de nos jours. On n'a plus rien à dresser contre ce qu'on voit monter : plus de valeurs, plus de force intérieure. Dans cette atmosphère, la panique ne trouve pas d'obstacle devant elle : elle se propage à la façon d'un tourbillon. La cruauté de l'ennemi, la perversité de ses méthodes semblent empirer à mesure que croît en l'homme la faiblesse. Pour finir, la terreur le cerne comme un élément. Dans cette situation, la rumeur nihiliste suffit à le briser, le prépare à sa perte. L'angoisse se saisit gloutonnement de l'horrible, l'enflant démesurément, et se met sans cesse en quête de lui.

— Connais-tu la dernière atrocité d'Holopherne? — c'est

de cette question que dans la *Judith* de Hebbel, un citadin salue un ami de rencontre. Au reste, la pièce rend parfaitement cette atmosphère de la rumeur nihiliste, qui s'accroche à des figures terrifiantes, telles que Nabuchodonosor, et à leurs méthodes. On raconte d'Holopherne qu'il se croit bien généreux lorsqu'il lui suffit d'une ville en flammes pour polir son glaive et faire rôtir son dîner. « Heureux encore que murs et portes n'aient pas d'yeux ! Ils s'écrouleraient d'épouvante s'ils pouvaient voir tant d'horreurs. »

Ce qui provoque alors l'hybris des puissants. Tout pouvoir qui tient à répandre la crainte trouve dans la rumeur nihiliste son plus fort agent de propagande. Cela vaut de la terreur à usage interne, comme de celle qu'on destine à l'étranger. La première tient surtout à proclamer la toute-puissance de la société par rapport à l'individu. Il faut, d'une part, la lui enfoncer dans la conscience : « Le peuple est tout, tu n'es rien ! » — puis, de l'autre, la rendre sans cesse présente à son esprit, sous forme de menace physique : imminence sans relâche, dans le temps et l'espace, du pillage et de la liquidation. Quand on en est arrivé là, la crainte paie plus encore que la violence ; les on-dit ont plus de valeur que les faits. L'imprécis prend une allure plus menaçante. Aussi cache-t-on volontiers l'attirail des épouvantes, et on établit ses centrales dans la solitude.

L'autre terreur, à usage externe, vise à créer la zone d'effroi dont s'entoure l'État dans ses rapports avec les autres États. Elle cherche à produire l'effet de la Gorgone, et cette lueur funèbre des armes que l'on montre de loin — qu'on se borne même à laisser entrevoir. Ici encore, on spécule sur la crainte, qui doit exploser en visions d'Apocalypse. On voudrait faire croire à l'adversaire qu'on est capable d'organiser la destruction universelle. Le premier exemple pourrait en être la propagande qui précéda l'envoi des bombes volantes sur l'Angleterre : on eût dit l'obscure prophétie d'une catastrophe cosmique.

Depuis lors, les méthodes ont gagné en étendue, non moins qu'en raffinement. Elles sont destinées à montrer qu'on dispose de virtualités sans limites, et qu'on n'hésitera pas à les déchaîner en cas de conflit. Dans cette compétition, on cherche à marier la supériorité matérielle à la supériorité idéologique, qui doit rayonner bien au-delà des frontières, lors même qu'il n'y a pas d'opérations en cours. D'ailleurs, au fond, on ne les désire pas, et, dans cet état de choses, les guerres peuvent prendre l'allure d'accidents de dimensions colossales, que chacun tente d'éviter. Inversement, il peut arriver que l'un des partenaires ne se sente plus en mesure de soutenir cette

tension, et que tout son édifice se disloque, sans même qu'entre en jeu la violence visible. Effet sur lequel spéculent particulièrement les stades qu'on a qualifiés de guerres des nerfs. Une telle débâcle, celle que Sartre, par exemple, a décrite dans *le Sursis*, supposera toujours une somme de débâcles individuelles. L'État sonne le creux, non seulement en ses chefs, mais avant tout en ses strates anonymes. L'individu se laisse prendre à l'envoûtement de la tension nihiliste et lui succombe. Il vaut donc la peine d'examiner quelle conduite lui prescrire en cette épreuve. Car c'est en lui que siège le vrai tribunal de ce monde ; et sa décision a plus d'importance que celle des dictateurs et des puissants. Elle en est la condition nécessaire.

II

Avant d'aborder ce problème, nous devrons poser quelques considérations préliminaires, en guise de diagnostic. La notion de nihilisme n'est pas seulement, de nos jours, l'une des moins claires et des plus débattues. Elle s'emploie aussi dans un sens polémique. Et pourtant, il faut entrevoir dans le nihilisme la présence d'un grand destin, une force originelle, à l'influence de laquelle nul ne peut se soustraire.

Ce caractère envahissant du nihilisme explique que le contact de l'absolu soit devenu impossible, le sacrifice mis à part. Il n'y a pas de saints ici. Ni d'œuvre d'art parfaite. De même, et bien que les plans ne manquent pas, la pensée suprême, autour de laquelle tout s'ordonnerait, est absente ; l'homme, sous sa forme princière, n'est plus là. On peut également reconnaître en morale ce caractère provisoire que nous avons appelé, dans le *Travailleur*, l'allure des ateliers. Notre vie morale est réduite à se réfugier, soit dans un passé, soit dans un monde encore invisible, en devenir. D'où le conflit, et singulièrement la confusion des langages juridiques.

★

Une bonne définition du nihilisme serait comparable à la découverte de l'agent du cancer. Elle n'entraînerait pas la guérison, mais elle la rendrait possible, autant du moins qu'il est en l'homme. Car il s'agit d'un événement qui dépasse de beaucoup les frontières de l'histoire.

Si nous consultons les deux maîtres que nous avons cités au début de ces réflexions, nous trouverons chez Nietzsche

l'avis que le nihilisme reflète la dévaluation des valeurs suprêmes. En tant qu'état, dit-il, le nihilisme est normal ; mais en tant que transition, pathologique. Distinction justifiée : elle implique que l'on peut s'y comporter de manière adéquate, si l'on se place dans son actualité. Il n'en est pas ainsi quand on le rapporte au passé ou au futur ; alors, c'est son caractère absurde et désespéré qui vous obsède. La chute des valeurs est avant tout chute des valeurs chrétiennes ; elle est corrélative de l'impuissance à produire des types supérieurs, ou même à les concevoir, et aboutit au pessimisme. Celui-ci s'épanouit en nihilisme, lorsque la hiérarchie, qui tout d'abord décevait, devient objet de haine et est rejetée. Il ne subsiste plus que les valeurs de jugement, c'est-à-dire de critique ; les faibles se brisent contre elles ; de plus robustes détruisent ce qui ne se brise pas ; les plus robustes dépassent les valeurs de jugement et vont plus outre. Le nihilisme peut donc être signe de faiblesse, aussi bien que de force. Il traduit la vanité de l'autre monde, mais non pas de tout monde et de toute existence. La grande croissance provoque de gigantesques dépérissements : à cet égard, l'entrée du nihilisme, forme extrême du pessimisme, peut être un indice favorable.

Chez Dostoïewski, le nihilisme a son efficace dans l'isolement de l'invidu, quand celui-ci fait sécession d'avec la communauté, qui est essentiellement communion religieuse. Le nihilisme actif se prépare comme une éruption : ainsi, pendant les semaines que passe Raskolnikov dans la solitude de sa chambre-cercueil. Il produit un surcroît de force physique et intellectuelle, aux dépens de la grâce. Il peut aboutir aux horreurs de la mort lente, telle que la décrit *l'Idiot*, dans l'histoire de l'étudiant Hippolyte. Il peut trouver son terme dans le suicide, comme c'est le cas pour le Smerdjakov des *Frères Karamasov*, le Stavroguine des *Démons* ou le Svidrigailov de *Crime et châtiment*, et comme on peut le craindre pour Ivan Karamasov, et bien d'autres. A mettre les choses au mieux, il amènera le salut, après qu'une confession publique aura fait rentrer le pécheur dans la communion fraternelle. Purifié par la traversée de l'*Inferno*, ou de la *Maison des morts*, on peut alors accéder à un degré plus haut qu'avant de pénétrer dans le nihilisme.

La parenté de ces deux conceptions est indéniable. Elles progressent à travers trois stades semblables : du doute au pessimisme, de celui-ci aux opérations dans un espace sans valeurs ni dieux, puis enfin à de nouveaux exaucements.

On peut en conclure qu'une seule et même réalité y est perçue, bien que de points fort éloignés.

★

La difficulté de définir le nihilisme tient à ce que l'esprit n'est pas capable de se représenter le néant. Il s'approche de la zone où s'effacent intuition et connaissance — les deux grandes méthodes auxquelles il est réduit. On ne se forge du néant, ni une image, ni une notion.

Aussi, le nihilisme lui-même ne se rapportera qu'aux ceintures, aux glacis du néant, jamais à la force originelle en soi. On peut, d'une manière toute semblable, faire l'expérience du mourir, mais non de la mort. Le contact direct avec le néant n'en est pas moins concevable : mais il va s'en suivre un anéantissement soudain, comme si une étincelle de l'absolu tombait en l'être. Il est parfois décrit : chez Malraux, par exemple, et Bernanos — le plus souvent à propos d'un suicide commis à l'improviste. Un moment vient où l'on est certain que l'existence est devenue impossible : le battement du cœur, la course du sang, la sécrétion des reins sont alors aussi absurdes que le tic tac d'une montre sur un cadavre. Un pourrissement horrible en serait la conséquence. Stravroguine le prévoit, pour son séjour en Suisse, et choisit la corde. Il pressent déjà les dangers qui sont liés de nos jours au maintien pur et simple de la sécurité.

Les détails de l'anéantissement, en littérature, n'ont pas seulement été dépeints, mais aussi mimés. L'artiste ne se contente pas de prendre pour sujet la décomposition : il s'identifie avec elle. Elle imprègne sa langue, ses couleurs. Telle est la différence entre la littérature de la pure nausée et le naturalisme : chez celui-ci, malgré la hideur de tant d'objets, l'optimisme règne encore.

★

Pour dégager une image du nihilisme, on fera bien d'en détacher tout d'abord des phénomènes qui se montrent souvent en sa compagnie ou dans sa suite, et que, pour cette raison, l'on confond volontiers avec lui. Ce sont eux surtout qui donnent au mot son sens polémique. Il s'agit entre autres des trois grands domaines du morbide, du mal et du chaotique.

Quant au troisième, nous n'avons plus de peine aujourd'hui à distinguer entre ce qui est nihiliste et ce qui est chaotique. Distinction qui garde son importance, car il y a un dilemme du néant et du chaos.

On s'est aperçu, le temps aidant, que le nihilisme peut

concorder avec de vastes systèmes d'ordre, et que c'est même généralement le cas, lorsqu'il revêt sa forme active et déploie sa puissance. Il trouve dans l'ordre un substrat favorable ; il le remodèle à ses fins. Tout ce qu'il désire, c'est que l'ordre soit abstrait, donc intellectuel — ce qui vaut, en tout premier lieu, de l'État perfectionné, avec ses fonctionnaires, ses rouages, et cela surtout au moment où ses idées-forces, avec leurs commandements et leur éthique, se sont perdues ou sont tombées en décadence, lors même que peut-être, plus visibles que jamais, elles persistent à mener sur l'avant-scène un semblant d'existence. Alors, on ne prend plus garde en elles qu'à ce qui peut s'actualiser : situation à laquelle correspond une sorte d'historiographie journalistique.

En rapport étroit avec cette évolution, qui fait de l'État un objet nihiliste, des partis de masses apparaissent dans les grandes villes, et exploitent le rationnel autant que les passions. Qu'ils réussissent, et ils peuvent devenir si semblables à l'État qu'il est difficile de les en distinguer. La puissance qui triomphe dans la guerre civile se crée des organes symétriques de ceux de l'État, soit pour s'infiltrer en lui, soit comme des espèces de suçoirs. On aboutit pour finir à de nouveaux recoupements.

De même, on peut observer que les armées deviennent d'autant plus aptes aux opérations nihilistes que s'y efface la loi ancienne, celle à laquelle on songe quand on parle des traditions. Leur caractère de facteur d'ordre et d'instrument ne peut qu'y croître dans la même mesure, et par conséquent la faculté de les utiliser à n'importe quelle besogne, pourvu que l'on tienne la machine dans sa main.

Comme les armées comportent toujours des éléments d'archaïsme, l'évolution, quand elles servent d'agent à une métamorphose, sera moins précipitée. Et lorsqu'elles interviennent directement dans la politique, donc, représentées par des généraux, leurs chances de succès seront toujours moindres que là où les partis de masses prennent la direction des affaires. Le penchant à trop encombrer ses mouvements de choses, de personnes et de valeurs anciennes compromet l'action, sous le tir rasant du nihilisme. On pourrait poser en maxime que dans ce cas, il faut qu'un général soit d'une supériorité transcendante, comme César, ou tout à fait insignifiant.

C'est surtout l'ordre technique qui se prête à tous les changements de camp et à toutes les capitulations, bien que cette capitulation même transmue les forces qui s'y résignent, en faisant d'elles des esclaves du travail. Il présente, au premier regard, le degré souhaitable de vacuité, vide que l'on peut

remplir de n'importe quel contenu. C'est également vrai des organismes qui s'accrochent à lui : cartels, trusts, caisses de sécurité sociale, syndicats, et ainsi de suite. Tous sont faits pour fonctionner, rien de plus, et l'on s'y propose pour idéal de n'avoir qu'à « appuyer sur le bouton » ou à « brancher la prise ». Aussi s'adaptent-ils sans rupture à des pouvoirs qui semblent antagonistes. Dès ses débuts, le marxisme a vu dans le développement des trusts et monopoles capitalistes un milieu favorable. A mesure que croît l'automatisme, les armées acquièrent une perfection d'insectes. Elles continuent alors à se battre dans des situations que la stratégie d'ancien style eût jugé criminel de prolonger. Après quoi, le vainqueur recrute en elles ses troupes, sous de nouvelles bannières. Elles ne seront peut-être pas très sûres ; mais, en compensation, la contrainte s'affine en science.

De même, on verra l'individu tomber d'autant plus facilement sous l'emprise de pouvoirs quelconques qu'il est tout empli par les éléments d'ordre. On sait quels reproches ont été adressés aux fonctionnaires, aux juges, aux généraux, aux professeurs. Ils portent sur un spectacle qui se répétera toujours, dès qu'éclatera une révolution. Car on ne peut muer les états en pures fonctions, et s'attendre à ce que leur éthique se maintienne. La vertu du fonctionnaire, c'est de fonctionner, et l'on ne devrait pas se faire trop d'illusions sur ce point, même en période de calme.

Tous ces traits dénotent sans doute assez que le nihilisme peut bel et bien concorder avec des vastes mondes d'ordre, et qu'il a même besoin d'eux pour déployer une activité de grand style. Le chaos ne se découvrira qu'au moment où l'une des constellations dans lesquelles il entre l'amènera à l'échec. En plein cœur des catastrophes, il est édifiant de voir comme les éléments d'ordre suivent longtemps, et presque jusqu'à la fin. Ce qui montre bien que l'ordre, non seulement se plie au nihilisme, mais est une composante de son style.

Donc, le chaos découle tout au plus du nihilisme ; il n'en est même pas la pire conséquence. La question décisive, c'est de savoir ce que le chaos recèle d'anarchie authentique, c'est-à-dire de fécondité non encore ordonnée. Il faudra la chercher en l'individu et dans la société, mais non parmi les ruines de l'État effondré. Les sentences de *Zarathoustra*, à l'adresse de « l'état-dragon », et surtout l'idée du retour éternel, prouvent à l'évidence que chez Nietzsche, le nihilisme n'a pas pénétré profondément. L'anarchiste sera souvent ouvert à la plénitude et à la bonté, et, dans ses meilleurs représentants, il rappellera le premier homme plutôt que le dernier

des hommes (1) ; d'ailleurs, sitôt parvenu au pouvoir, le nihiliste le traitera en adversaire. Dans la guerre civile, en Espagne, il y avait entre autres un groupe d'anarchistes que persécutaient également les Rouges et les Blancs.

Que l'on conçoive ici la différence du chaos et de l'anarchie comme celle du désordre dans l'inhabité et dans la vie. Désert et forêt vierge en seraient les formes. Ainsi, le chaos n'est pas indispensable au nihiliste ; ce n'est pas un lieu qui puisse lui servir. L'anarchie lui plaît encore bien moins. Elle troublerait le déroulement strict du temps dans lequel il se place. De même pour l'ivresse. Il n'est pas jusqu'aux lieux où le nihilisme étale les plus sinistres de ses traits, comme les grands chantiers d'anéantissement physique, où ne règnent jusqu'au bout le sens pratique, l'hygiène et l'ordre strict.

★

Il faut également n'accepter que sous réserve l'opinion selon laquelle le nihilisme serait une maladie. Quand on l'aura un peu observé, on le trouvera plutôt lié à la santé physique — là surtout où on le met vigoureusement en œuvre. Pour le nihilisme passif, il en ira autrement. D'où le jeu dialectique, fait de sensibilité croissante et d'opérations toujours plus rapides, dont est agité notre monde. On ne saurait affirmer que le nihilisme soit fondé à l'origine sur la maladie, ni même sur la décadence, bien qu'on puisse assurément y trouver l'une et l'autre à profusion.

Devant les efforts colossaux que le nihiliste actif impose à ses facultés de travail et à sa volonté, devant son mépris de la pitié et de la souffrance, devant les alternances de hautes et basses températures auxquelles il s'expose, devant le culte du corps et de ses pouvoirs purement terrestres que l'on rencontre d'ordinaire chez lui, on doit admettre qu'il a reçu le don d'une bonne santé. Et, de fait, on constate que la quantité d'efforts qu'il exige de lui-même et des autres a très sensiblement augmenté. En quoi il n'est pas sans rappeler le Jacobin, que l'on peut considérer comme l'un de ses précurseurs.

Le curieux, néanmoins, c'est que de tels Cyclopes et Titans sortent d'un monde où la circonspection s'est accrue à l'extrême, et où l'on voudrait éviter jusqu'aux courants d'air.

(1) Nom que Nietzsche donne dans le prologue de *Zarathoustra* à l'homme uniformisé, mécanisé, précautionneux, ordonné jusque dans le plaisir et la mort, ignoble et béat (N. d. Tr.)

C'est au sein d'États-providences, avec leurs assurances, leurs caisses de sécurité sociale, au sein de la prévoyance et de l'anesthésie douillette que l'on voit émerger le type d'hommes dont la peau est tannée comme du cuir, et dont le squelette semble coulé en fer. Peut-être sont-ce là des figures complémentaires, au sens que la théorie des couleurs donne à ce mot ; la faiblesse des nerfs de la majorité les exige. On se demande de quelle école, de quel moule ils viennent. Ceux-ci peuvent être très divers.

En premier lieu, on discerne celui de la guerre civile — la vie des nihilistes politiques et des socialistes révolutionnaires; les prisons et les bagnes, la Sibérie. Et avec eux encore, comme leur reflet, les expropriés, les humiliés, les souillés, les rescapés des vagues de terreur, d'épuration et de liquidation. On voit triompher, tantôt les uns, tantôt les autres, ou on les voit encore, comme en Espagne, s'accommoder pour longtemps. Toutes ces rencontres ont en commun leur caractère implacable. On ne perçoit plus l'homme en l'adversaire : il est hors la loi.

L'autre source a jailli des batailles de matériel, dans la première guerre mondiale. Elles ont produit l'homme martelé, et avec lui un nouveau style d'action, et une série de mouvements d'anciens combattants qui décontenançaient la politique traditionnelle. On peut prévoir que la seconde guerre mondiale, en Allemagne, surtout, et en Russie, produira des figures analogues. L'expérience, la science de ces années passées à l'Est, sans oublier le sort des prisonniers, recèlent un capital encore inconnu de souffrance, la monnaie véritable de notre temps.

Enfin, dans le même ordre d'idées, cette nuance particulière de travail qu'on appelle sport n'est pas à négliger. Il manifeste un effort, non seulement pour rendre normal un haut degré de santé physique, mais aussi pour atteindre dans les records les limites du possible, voire les reculer. Dans l'alpinisme, l'aviation, le saut en skis, des actes sont exigés qui transcendent l'humaine nature, et dont l'exécution suppose un automatisme formé par la macération du moi. De tels records relèvent de leur côté la norme. Enchaînement de faits qu'on transpose aux ateliers : il y produit ces héros du travail qui abattent vingt fois la tâche d'un exploité de 1913.

A n'en voir que cet aspect, on ne peut déceler, dans cette évolution, la maladie, la décadence ou la *morbidezza*. Il y paraît plutôt des hommes qui vont leur chemin comme des machines de fer, insensibles encore au moment même où la catastrophe les fracasse. Certes, ce spectacle reste fort étrange, où des courants d'activité se frôlent, cependant que le planc-

ton choit dans l'abîme et que des requins montent vers la surface — d'une part, le plus subtil impressionnisme, de l'autre, des opérations explosives ; d'une part, la compréhension la plus fine et la plus douloureuse, de l'autre, la volonté et la puissance étalées sans mesure.

Tout ceci a également lieu en littérature, et même plus tôt qu'ailleurs, avec plus de cohésion et de clarté que ne le soupçonnent les contemporains. Notre grand thème, depuis cent ans, c'est le nihilisme, qu'il soit développé sous sa forme passive ou sous sa forme active. Il importe donc peu à la valeur de l'œuvre que la force ou la faiblesse y soit mise en lumière : ce sont variantes au cœur du même jeu. Des auteurs aussi différents que Verlaine, Proust, Trakl, Rilke, et, sur l'autre rive, Lautréamont, Nietzsche, Rimbaud, Barrès, ont pourtant bien des traits communs. L'œuvre de Joseph Conrad est curieuse, en ce que résignation et action s'y font équilibre et s'entrelacent fermement. Mais la douleur réside en l'une comme en l'autre ; et sans doute, aussi, le courage. La grande rupture vient de ce que le néant est d'abord subi passivement. De là naît une ultime beauté, comme dans les bois au premier gel, et une finesse qui n'est pas donnée aux âges classiques. Puis le thème s'inverse en résistance ; il s'agit de savoir comment l'homme peut tenir bon en face du néant, dans le maëlstrom nihiliste. Retournement qui s'opère en nous : c'est le souci de notre littérature. On pourrait citer en témoignage une foule de noms — par exemple, pour n'en prendre que quelques-uns, ceux de Wolfe, Faulkner, Malraux, T. E. Lawrence, René Quinton, Bernanos, Hemingway, Saint-Exupéry, Kafka, Spengler, Benn, Montherlant et Graham Greene. Ils ont tous en commun l'allure expérimentale, provisoire de leur attitude, et la conscience d'une situation périlleuse, d'une grande menace ; deux traits qui, par-delà les bornes des langages, des peuples et des pays, déterminent le style — car, que ce style existe, et n'ait pas seulement sa vie dans la technique, on n'en saurait douter.

Ajoutons en passant que pour embrasser tout à fait une époque, il faut en connaître les ailes extrêmes, donc, dans le cas présent, et la rencontre passive, et la rencontre active du néant. Cette double saisie explique l'empire que Nietzsche exerce sur les esprits.

Voilà pour l'individu et pour sa santé. En serait-il autrement des peuples et des races? Non, sans doute, car on n'irait guère prétendre que seuls les peuples anciens soient touchés par le nihilisme. Chez eux survit plutôt une sorte de scepticisme qui les immunise contre lui. Enté sur des troncs jeunes et vigoureux, si seulement ils l'accueillent, il n'en devient

que plus robuste. Il s'empare plus violemment du primitif, de l'indifférencié, d'une humanité sans culture, que d'un monde doué d'histoire, de traditions et de facultés critiques. De tels domaines auront plus de mal à admettre l'automatisme. Au contraire, les forces brutes s'élancent dans le greffon. Aussi rencontre-t-on justement dans ces pays une sorte de ferveur, qui se porte, et sur la technique des machines, et sur la théorie nihiliste. Celle-ci remplace la religion. Les doctrines professorales du XIX^e^ siècle deviennent sacro-saintes. De nos jours, il est recommandé au touriste, s'il tient à sa sécurité, de savoir à quel niveau de rationalisme les différents pays sont parvenus, ou persévèrent.

Si l'on a l'occasion d'observer de près un petit noyau nihiliste — qu'on n'aille pas songer seulement à un groupe de dynamiteros, ou à un régiment qui se bat sous la tête de mort, mais par exemple à une réunion de médecins, de techniciens ou d'inspecteurs des Finances, qui discutent les questions de leur spécialité — on sera, certes, frappé par bien des traits, mais non sans doute par des allures spécialement morbides.

Il est certain que la maladie se propage, elle aussi ; ce que montre déjà le pullulement des médecins. Il existe une médecine nihiliste, dont le caractère propre consiste à ne pas vouloir guérir, mais à poursuivre d'autres fins, et cette école fait tache d'huile. Elle a pour corollaire un malade qui veut demeurer dans sa maladie. D'autre part, on pourrait parler d'une santé particulière, comprise dans le cycle des phénomènes nihilistes, d'une fraîcheur pour propagande, qui donne une vive impression d'insouciance physique. On la découvrira dans les couches privilégiées, et dans les phases de la conjoncture qui favorisent le confort.

Nietzsche a raison de voir dans le nihilisme un état normal, et pathologique dans la seule mesure où on le compare à des valeurs désuètes, ou non encore reconnues. Étant normal, il comprend santé et maladie, dans le style qui lui est propre. Ailleurs, Nietzsche emploie l'image d'un vent tiède : il fera que sur la glace, où l'on pouvait encore marcher de son temps, bientôt nul ne pourra passer. L'image est bonne ; le nihilisme, avec sa violence destructrice et riche d'avenir, rappelle le foehn qui souffle de la montagne. Il a sur les systèmes un effet du même genre : les uns en sont paralysés, les autres sont stimulés d'un afflux de bien-être et de spiritualité. On sait qu'il y a des pays où l'on applique aux délits commis par temps de foehn une législation spéciale.

★

Cela nous amène à la troisième distinction — celle qu'il convient de faire entre le nihilisme et le mal. Il n'est pas dit que le mal apparaîtra toujours en lui — là surtout où une sécurité s'est établie. Quand la catastrophe menace, le mal sera frère du chaos. Il se manifeste alors comme un phénomène secondaire : ainsi dans les incendies de théâtre ou les naufrages.

D'autre part, le plan et les programmes d'opérations nihilistes peuvent porter la marque de bonnes intentions et de la philantropie. Ils ne sont souvent qu'un contre-coup, une réponse à un début de désordre ; ils tendent au salut, et ne font que prolonger en l'aggravant l'évolution qui vient de s'esquisser. D'où il résulte que durant de longues périodes, le juste et l'injuste deviennent presque indiscernables, plus encore pour l'homme d'action que pour l'être passif.

Même dans les grands crimes, c'est à peine si le mal se montre comme leur mobile, à moins qu'il n'arrive un méchant pour faire son profit de l'évolution nihiliste. Mais de telles natures sont plutôt agents perturbateurs. On trouve l'indifférence plus docile. Le troublant, c'est moins de voir des hommes au passé chargé devenir dangereux que de voir des passants, tels qu'on en rencontre à tous les coins de rue et derrière tous les guichets, s'intégrer à l'automatisme moral. Signe d'une chute de climat. Que le temps s'éclaircisse, et l'on voit ces mêmes êtres retourner paisiblement à leur séjour habituel. Le nihiliste n'est pas un criminel, au sens traditionnel du mot : il faudrait pour cela qu'il y eût encore un ordre valable. Mais voilà aussi pourquoi la notion du crime n'a pas de sens pour lui ; il passe de la communauté morale à la cohésion automatique. Quand le nihilisme est devenu l'état de choses normal, il ne reste plus de choix à l'individu qu'entre plusieurs sortes d'injustice. Les valeurs de jugement ne peuvent toutefois provenir des lieux où l'on n'est pas encore entraîné par cette évolution. Le flux nouveau montera, tout au contraire, à partir des bas niveaux.

Si l'on pouvait qualifier le nihilisme de spécifiquement mauvais, notre diagnostic serait plus favorable. Il existe contre le mal des remèdes éprouvés. Plus inquiétante est la fusion, et même la confusion totale du bien et du mal, qui échappe souvent à l'œil le plus averti.

★

Ce que notre temps contient de suprême espérance, nous n'en parlerons pas. S'il faut s'en rapporter au mot de Hölderlin, le salut doit croître avec force (1). L'absurde pâlit à son premier rayon.

Nous nous attachons plutôt aux effets du bouleversement qui, à l'insu des foules, s'est déjà produit. Peut-être s'y trouvera-t-il des indices de la conduite à tenir parmi les courants nihilistes. Il convient donc de dépeindre des symptômes, non des causes.

Dans ces symptômes, nous sommes frappés dès l'abord par un signe essentiel, que l'on pourrait appeler la réduction. Le monde nihiliste est de sa nature un monde réduit, et qui continue à se réduire, ce qu'implique nécessairement son évolution vers le zéro. Le sentiment profond qui règne en lui est celui de la réduction, provoquée et subie. Le romantisme n'en peut mais : il ne rappelle qu'un écho de la réalité disparue. L'abondance se tarit ; l'homme se sent exploité, à plus d'un égard, et non uniquement dans son être économique.

La réduction peut-être spatiale, intellectuelle, spirituelle ; elle peut s'étendre au beau, au bon, au vrai, à la vie économique, à la santé et à la politique — mais elle finira toujours par provoquer l'impression d'un effritement. Cela n'exclut pas qu'elle soit liée, pendant de longues phases, à un déploiement de force et à une puissance de choc qui s'augmenteront sans cesse. Nous le remarquons surtout à la simplification de la théorie scientifique. Elle fait saillir les lignes de fuite, aux dépens des proportions. Ce qui aboutit à des chaînes de syllogismes comme on peut en étudier, par exemple, dans le darwinisme. Une autre caractéristique de la pensée nihiliste est sa tendance à ramener le monde, avec ses antagonismes multiples et complexes, à un commun dénominateur. Manipulation qui déconcerte, ne fût-ce que pour un temps. Elle s'enseigne, puisque sa dialectique est le meilleur moyen de désarçonner l'adversaire, s'il est sans réserves. Mais l'assailli reprend pour son compte cette méthode. C'est sur elle que se fonde l'artillerie intellectuelle de la réaction. La méthode peut devenir indispensable dans certaines phases du déroulement nihiliste ; elle reste au fond un indice de réduction.

(1) Mais où est le danger croît aussi le salut... *(Patmos)* (N. d. T.).

★

Nous comprendrons encore au nombre de ces indices l'abolition du merveilleux ; s'enfuient avec lui, et les formes de la vénération, et la surprise comme source de la science. Ce qu'on appelle en ce cas admiration, étonnement, est avant tout l'effet que produit le chiffre dans le monde de l'espace et des nombres. Le démesuré vous frappe alors de toutes parts — corollaire de la science exacte, réduite pour finir à la seule technique de la mesure. Le vertige devant l'abîme cosmique est une manifestation de nihilisme. Il peut toucher au sublime, comme dans l'*Eureka* d'Edgar Poe ; mais il s'y alliera toujours une crainte particulière, et qui se rapporte au néant.

Léon Bloy avait déjà mis l'accélération du mouvement en correspondance étroite avec cette sorte de crainte. Il ramène l'invention de machines toujours plus rapides à la volonté de fuite, à une sorte d'instinct, qui avertit l'homme de menaces devant lesquelles il lui faut peut-être fuir à la hâte d'un continent à l'autre. Ce serait alors la contre-partie, la face sombre de la volonté de puissance : perception du vide qui précède le typhon. En chaque progrès du mouvement se réalise une réduction. Semblable aux riches réserves et aux filons de la nature, la paix est mise en exploitation et toute transmuée en mouvement.

Il faut reconnaître un indice proche de celui-ci dans le goût croissant de la spécialité, les cloisons qu'on élève, et le passage à l'isolement. Les sciences de l'esprit en sont aussi marquées, et le don de *synopsis* y disparaît presque, comme le métier, au meilleur sens du mot, dans le monde du travail. La spécialisation est poussée si avant que chacun se borne à développer un lointain rameau d'idée, à faire un seul geste devant la chaîne sans fin. Il ne manque pas de théories qui cherchent dans cette spécialisation la cause d'un effritement sensible de la personnalité; mais c'est l'inverse qui est vrai, et c'est pourquoi les remèdes que l'on prescrit n'agissent pas assez en profondeur.

Cet isolement dont on s'inquiète dans la science et la vie pratique, mais qui accélère la révolution de l'ensemble, a pour analogue, en morale, la référence aux valeurs moindres. La « dévaluation des suprêmes valeurs » entraîne des substitutions dans l'espace ainsi rendu vacant. De tels essais peuvent avoir lieu dans les églises, non moins qu'en d'autres domaines. Une substitution diminutive s'opère quand, par exemple, Dieu est conçu comme « le Bien », ou des idées poussées jusqu'au vide.

Comme sous un ciel de mythes qui s'abaisserait, on voit naître d'innombrables religions de rechange. On peut même dire que, les valeurs une fois détrônées, n'importe quel objet se prête au nimbe, et à prendre sens dans un culte. Les sciences naturelles ne sont pas seules à assumer ce rôle. Les pseudo-sophies et les sectes prospèrent ; c'est une ère d'apôtres sans vocation. Pour finir, les partis politiques, eux aussi, s'attribuent les honneurs divins, et devient moral ce qui sert leurs doctrines et leurs fins changeantes.

★

Bien des domaines seraient encore à citer, où se manifeste l'effritement, comme celui de l'art ou de l'érotisme. Ne s'agit-il pas d'une évolution qui s'attaque à l'ensemble, pour ne laisser enfin que de bien maigres paysages, grisâtres ou calcinés? A mettre les choses au mieux, la cristallisation gagne du terrain. Le trait propre à cette évolution n'est pas sa nouveauté. C'est, plutôt, la manière dont elle embrasse le monde entier. Pour la première fois, nous observons le nihilisme en tant que style.

Souvent déjà, dans l'histoire humaine, celle des individus ou d'unités plus ou moins vastes, la chute des hiérarchies immortelles a pu se voir, avec ses conséquences. En ces temps-là, on avait toujours de puissantes réserves à sa disposition, soit dans le monde des éléments, soit dans celui des formes. Il y avait encore abondance de sol vierge, et des civilisations entières demeuraient intactes. Aujourd'hui, l'effritement, qui d'ailleurs n'est pas que cela, mais en même temps accélération, simplification, surcroît d'intensité et ruée vers des buts inconnus, gagne notre univers.

Lorsqu'on examine le côté négatif de la réduction, il semble que le plus significatif de ses symptômes pourrait être que l'on ramène le nombre au chiffre, ou aussi les symboles aux squelettes des rapports. Ce qui donne l'impression d'un désert rempli de moulins à prières, qui tournoie sous le ciel étoilé. Sans cesse, l'aspect mesurable de toutes les relations prend plus d'importance. On consacre encore les espèces, bien qu'on ne croie plus à la transsubstantiation. Puis on interprète la transsubstantiation, on la rend plus rationnelle.

Un des types primitifs est le dandy ; il dispose encore des lignes extérieures d'une culture dont le noyau commence à s'effriter. La prostitution l'accompagne, sexualité dépouillée de symboles. Elle se laisse alors, et vendre, et jauger. La beauté peut s'évaluer en chiffres, se normalise presque partout. La plus générale des réductions est celle à la causalité

pure ; nous trouvons parmi ses sous-espèces l'interprétation économique du monde historique et social. Tous les domaines, à la longue, se laissent ramener à ce dénominateur, et même des résidences aussi étrangères à la causalité que le rêve.

Nous touchons ici au démontage des tabous, qui tout d'abord effraie, déconcerte, peut-être aussi ravit. Puis l'objet ainsi énucléé passe au rang de chose courante. Motoriser un corbillard est d'abord une audace ; cela devient ensuite un fait économique. De nos jours, un livre aussi macabre que celui d'Evelyn Waugh sur les pompes funèbres d'Hollywood se lit par passe-temps. Le risque n'apparaît jamais qu'au début. Depuis, une sorte de culmination s'est produite, telle que la participation aux métamorphoses nihilistes, sous leur forme grossière, a perdu son charme. D'où vient ce manque d'enthousiasme qui menace, entre autres, de couper l'herbe sous le pied aux partis extrêmes, et qui distingue si fortement les années d'après 1945 de celles qui ont suivi l'an 1918? La raison en est sans doute qu'entre temps, non seulement dans nos idéologies, mais aussi dans le noyau humain sur lequel elles se fondent, nous avons dépassé le zéro. Ce qui entraîne une nouvelle orientation de l'esprit, et la conscience de phéuomènes nouveaux.

★

Il ne faut guère s'attendre à une épiphanie soudaine ou éblouissante de ces phénomènes. La traversée de la ligne, le passage du zéro *divise* le spectacle ; ils en signalent le milieu, non la fin. La sécurité reste bien lointaine. En revanche, l'espoir sera possible. Le baromètre remonte, malgré les périls extérieurs, et cela vaut mieux que s'il tombait, tandis que persisteraient les apparences de la sécurité.

Il ne faut pas non plus supposer que ces phénomènes se feront tout de suite connaître sous leur aspect théologique, à prendre ce mot dans son acception précise. Il est plus vraisemblable qu'ils se rendront manifestes dans ces régions auxquelles la foi s'attache de nos jours, c'est-à-dire, justement, dans celles des chiffres. Et nous voyons en effet qu'à la frontière où se rencontrent mathématiques et sciences naturelles, d'immenses changements sont en cours. Les indices astronomiques, physiques et biologiques se transforment à un degré ui dépasse de beaucoup le simple changement de théorèmes.

Certes, nous n'avons pas quitté pour autant le style des ateliers, bien qu'une importante distinction commence à ressortir. Le paysage des ateliers, tels que nous le connaissons, a pour trait essentiel une érosion radicale des formes ancienuse,

au profit du dynamisme supérieur du travail. Le monde des machines, des transports et de la guerre, avec ses destructions, relève tout entier de ce style. Dans des images terrifiantes, telles que l'incendie des villes, l'érosion atteint sa plus grande intensité. La souffrance est immense, et pourtant, au sein de l'anéantissement historique, c'est la figure du temps qui se réalise. Son ombre tombe sur la terre bouleversée, tombe sur le terrain des sacrifices. Viennent alors les plans nouveaux.

L'œil est encore pensif devant ce changement de décors : il faudrait voir en quoi ils sont autres que ceux du monde progressiste et de la conscience copernicienne. Il lui semble que le plafond, non moins que les coulisses, tend à se rapprocher de manière très concrète, et à venir se placer dans une optique nouvelle. On peut déjà prévoir qu'il apparaîtra aussi sur cette scène des figures inconnues.

En outre, nul ne se dissimulera que dans le monde des faits, le nihilisme touche à ses buts derniers. Mais, quand nous sommes entrés dans sa zone, la tête était déjà exposée ; le corps, lui, demeurait en sécurité. Maintenant, c'est le contraire qui se produit. La tête a franchi la ligne. Cependant, le dynamisme de la bassesse continue à monter, et pousse à l'explosion. Nous sommes témoins d'une sinistre thésaurisation de projectiles, destinés à anéantir sans discernement de grandes parties de l'espèce humaine. Ce n'est pas un hasard si les mêmes forces qui agissent ici tiennent en quarantaine le soldat conscient des règles du combat, et qui connaît encore la différence entre guerriers et ennemis désarmés.

Non que nous veuillons condamner cette évolution pour absurdité totale. Il est vain de fermer les yeux sur elle. C'est un aspect de cette guerre civile universelle dans laquelle nous sommes engagés. L'énormité des forces et des moyens permet de conclure qu'à présent, nous jouons le tout pour le tout. Ajoutons-y la communauté de style. Tout cela préfigure l'état mondial. Il ne s'agit plus de questions qui touchent les États nationaux, ni de délimiter de vastes zones d'influence. L'enjeu, c'est la planète entière.

Premier rayon d'espoir. Pour la première fois, un but solide, positif, se montre dans la mer sans limites du progrès et de ses métamorphoses. Et la volonté de l'atteindre n'est pas entièrement le signe d'une politique de puissance — elle est conforme à des avis qu'on entend exprimer à tous les coins de rue et dans chaque compartiment de chemin de fer.

En même temps, l'idée devrait se répandre qu'une troisième guerre mondiale, sans être invraisemblable, n'est pas fatale. Il n'est pas impossible que l'on parvienne à

l'unité du monde par la voie des traités. Ce qui supposerait assurément la constitution d'une troisième puissance, rôle dans lequel, pour l'instant, on ne peut s'imaginer que l'Europe unie. Ou l'accélération du mouvement pourrait atteindre un degré tel que l'un des concurrents perdrait la partie en pleine paix. Alors se produirait l'imprévisible. Tout cela nous porte à juger que pour un esprit qui garde assez de force, il n'y a de raisons, ni d'optimisme, ni de désespoir.

ERNST JÜNGER.

(A suivre.)

ÉVANGILES APOCRYPHES

Il y a une aura de mystère autour de ces textes, un relent d'ésotérisme suspect et assez bon marché. Qui n'a jamais lu, d'un bout à l'autre, l'Évangile — le vrai — est persuadé d'avance qu'il trouvera dans les Apocryphes de quoi satisfaire une curiosité que ni Matthieu, ni Luc, ni Marc, ni Jean ne sauraient apaiser. Tous les fabricants de syncrétismes modernes, à ingrédients orientaux, font volontiers usage de ces documents, d'autant plus complaisants que le commun ne les connaît guère. Ainsi a-t-on pu lire sous la plume d'un très sérieux Anglais (1) qu'il s'agissait de doctrines venues du Paradis terrestre, — rien de moins ! — par la Perse ou la Bactriane, recueillies par les Juifs lors de leur exil « sur les bords des fleuves, à Babylone » et dont le Christ et les Apôtres n'auraient été que les imparfaits héritiers.

La simple lecture suffit à mettre à une place plus modeste ces ensembles, d'ailleurs de valeur extrêmement inégale. Ce qu'il faut d'abord dire, c'est que les « Évangiles apocryphes » n'apportent rien d'essentiel à la Révélation, qu'ils ne livrent nullement la « clef de la connaissance », qu'ils ne peuvent à aucun degré être comparés aux évangiles canoniques quant à la richesse spirituelle, la rectitude morale et même la beauté formelle. S'ils bénéficient d'une sorte de prestige légendaire, c'est, dans une large mesure, parce qu'ils ont été depuis fort longtemps ignorés.

Est-ce dire qu'ils soient entièrement à dédaigner? Si le biographe du Christ a le droit, ou peu s'en faut, de les mépriser radicalement, tant est légère la pincée de documents qu'ils

(1) E. de Bunsen, ***The hidden wisdom of Christ and the key of knowledge : or history of the Apocrypha***, **Londres 1876.**

apportent en complément du Nouveau Testament, l'historien de l'Église et celui même de la civilisation occidentale, ne sauraient les négliger. Dans la coutume comme dans la liturgie, dans les lettres comme dans les arts, ils ont marqué leur trace, et beaucoup, qui n'ont jamais lu une ligne des Apocryphes, seront sans doute bien étonnés d'apprendre que tels usages, telles traditions, qui leur paraissent le plus vénérables, n'ont d'autres bases écrites que ces textes douteux.

Devant la poétique crèche de nos Noëls, qui songe à se demander pourquoi le lieu où s'installent les santons de Provence est une grotte, alors que saint Luc parle seulement d'une étable? Pourquoi l'âne et le bœuf font obligatoirement partie de la scène, sur qui les quatre évangélistes sont muets? Les couronnes royales dont s'orne le front des Mages, qui pense que saint Matthieu n'en dit pas mot, non plus que des noms traditionnels dont on les désigne, Gaspard, Melchior et Balthazar? Plus étonnant encore, le calendrier liturgique, pour peu qu'on y prenne garde, est parsemé de mystères analogues. D'où sait-on que les parents de Marie s'appelaient Anne et Joachim? Que la présentation de la petite Vierge s'entoura du cérémonial que devait si bien évoquer Carpaccio et dont la fête du 21 novembre garde la mémoire? Et même jusqu'à ce que la récente proclamation du Dogme l'inscrivît parmi les vérités de foi, qui donc eût pu dire, parmi les catholiques, sur quels textes s'appuyait cette fête du 15 août qu'ils célèbrent avec amour depuis des siècles, celle de l'Assomption de la Mère de Dieu?

C'est à de telles questions, — il en est beaucoup d'autres, — que les Apocryphes répondent, à leur façon, qui est souvent étrange et déconcertante. Mais c'est assez pour qu'on ne les laisse point dans le confus oubli où, depuis la fin du moyen âge, ils sommeillent (1). Gourmands surgis parmi les rosiers de l'Église, leur proliférante vigueur témoigne aussi de la puissance de la sève chrétienne, de son inépuisable jaillissement.

(1) Une édition complète des *Évangiles apocryphes* va, pour la première fois en français, paraître à la librairie Arthème Fayard, par les soins de F. Amiot, p. S. S. professeur au Séminaire de Saint-Sulpice et Daniel-Rops.

I

Le Nouveau Testament, avec ses divisions classiques, Évangiles, Actes des Apôtres, Épîtres, Apocalypse, est loin de comprendre tous les écrits chrétiens composés dans les premiers siècles de notre ère, et dont Jésus et les origines de son Église sont les sujets. A côté des documents ecclésiastiques, canons, constitutions et autres, que les spécialistes nomment « livres pseudépigraphes », deux catégories ont, depuis quelques années, retenu l'attention des érudits.

L'une est constituée par une poussière de bribes de faits et de mots attribués à Jésus, qui n'ont point pris place dans l'Écriture sainte, mais se trouvent isolément chez tels ou tels Pères, ou dans des manuscrits particuliers, ou encore dans ces débris de papyrus qui servaient à faire le carton dont, en Égypte, on enveloppait les momies et qu'on met à jour, nombreux ; on les appelle *Agrapha* ou *Logia*. Des aphorismes « non écrits », on en découvre bon nombre dans la primitive littérature chrétienne ; saint Paul lui-même ne cite-t-il pas cet admirable mot du Christ que les Évangélistes ignorent, « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir » (*Actes*, XX, 35) ? Beaucoup de ces mots, qu'on ramasse au long d'une lettre du pape saint Clément ou du martyr saint Justin, ou dans un traité de quelque penseur alexandrin, Origène ou Didyme l'Aveugle, sont beaux, profonds et frappants ; ils sonnent vrai ; ils sont exactement du ton unique, inimitable, qui est celui du Christ. « Qui est près de moi est près du feu ; qui est loin de moi est loin du Royaume ; » cet axiome n'est-il pas digne de l'enseignement du Maître? Sans rien savoir quant à leur origine, sans avancer non plus qu'ils ajoutent beaucoup au message transmis par l'Évangile, de telles formules n'ont rien pour inquiéter.

On en trouve parfois d'autres dans des manuscrits du Haut moyen âge, venues là on ne sait comment, issues peut-être d'une lointaine tradition, aussi bien que de l'imagination d'un copiste ; les autres manuscrits contemporains les

ignorent. Le plus extraordinaire figure dans le *Codex Bezae*, manuscrit découvert par un des premiers chefs de la Réforme protestante, Théodore de Bèze, dans le couvent Saint-Irénée de Lyon, et envoyé par lui à l'Université de Cambridge avec cette note prudente : « A cacher plutôt qu'à publier. » Cet *agraphon* se place tout de suite après le verset de saint Luc, VI, 4 et, à propos du repos légal, donne cette indication profonde : « En ce jour-là, voyant quelqu'un travailler pendant le Sabbat, Jésus lui dit : — Homme, si tu sais ce que tu fais, bien heureux es-tu ; si tu ne le sais pas, tu es maudit, trangresseur de la Loi ! »

Bien plus abondante, mais aussi plus suspecte, est la moisson de *Logia* (on réserve désormais le nom pour cette catégorie) découverts dans les papyrus égyptiens : ceux d'Oxyrhynque, le papyrus Chester Beatty, l'Egerton et bien d'autres, sont devenus célèbres parmi les érudits. Il en est qui sont strictement des copies du Nouveau Testament, — tel le Chester Beatty, — et qui ont permis de prouver qu'aux environs de 140 le texte évangélique était déjà identique au nôtre. Mais il en est aussi qui contiennent des écrits ignorés, de valeur très inégale, peut-être de tendances suspectes, car l'hérésie germa vite dans la trop intellectuelle Égypte. Tels de ces « dires » sont admirables. « Soulève la pierre et tu me trouveras ; fends le bois et je suis là, » n'est-ce pas un mot digne des lèvres divines? Et celui-ci, qui résume tout l'essentiel du message : « Là où sont deux, ils ne sont pas sans Dieu ; là où est un seul, je suis avec lui. » Tous ne sont donc pas à rejeter, et aussi bien des Pères comme Justin et Clément d'Alexandrie citent-ils tels ou tels. Mais dans la masse déjà découverte et qui ira encore grossissant, bien d'autres éléments peuvent se trouver où quelques bons grains se mêleront à des masses de semences suspectes, de légendes ou de doctrines aberrantes venues de l'autre catégorie de textes que nous considérons.

Car, à côté des *Agrapha* et *Logia*, et infiniment plus abondants qu'eux, se trouvent toutes sortes de textes qui se présentent sous des formes analogues à ceux du Nouveau Testament, des Évangiles, des Actes, des Épîtres, des Apocalypses, et qui prétendent à rivaliser avec ceux de l'Écriture.

Leur origine se comprend aisément. Dans les premières communautés chrétiennes, dans ces minimes groupements de corroyeurs et de cardeurs de laine, où s'était enracinée la première semaille évangélique, la curiosité passionnée qui entourait le Christ, sa vie et son message, ne pouvait manquer de faire travailler les esprits. Des textes naissaient, héritiers de traditions orales, rattachés de façon plus ou moins authentique aux grands noms de la sublime histoire. Puisqu'il y avait des évangiles selon Matthieu, Luc, Marc et Jean, pourquoi n'y en aurait-il pas selon Pierre, Jacques, Philippe ou Thomas? Transmis de groupes en groupes, se copiant l'un l'autre, s'enrichissant de nouveaux détails au passage et de maintes gloses, ils formèrent, certainement très tôt, un ensemble complexe, une sorte de folklore sacré, auquel chacun puisa et ajouta longtemps. L'impression première qui s'en dégage est celle d'un extraordinaire fouillis, d'où toute classification est assez vaine, d'où émergent certains morceaux mieux venus, tel le fameux *Protévangile de Jacques* auquel Clément d'Alexandrie, au IIIe siècle, fait plusieurs fois allusion.

A quel moment ces textes prirent-ils naissance? Voltaire et, à sa suite, l'École de Tubingen, les affirmaient plus anciens que les Évangiles canoniques. L'érudition actuelle n'a pas confirmé cette opinion. En fait, ils leur sont tous postérieurs : ils les utilisent, les copient, les complètent ou les commentent. Il n'est pas exclu que certains, sous leur forme orale, aient une origine extrêmement ancienne, qu'ils plongent leurs racines dans l'époque même où vivaient les témoins du Christ ; mais sous leur forme écrite, les plus archaïques ne datent guère que du IIe siècle, et il s'en échelonnera beaucoup d'autres au long des années, au IIIe, au IVe, au Ve siècle, et jusqu'aux environs du Xe.

C'est à ces ensembles qu'il convient de réserver le terme d'Apocryphes. Il semble que le mot même ait été utilisé d'abord, — dans un sens évidemment favorable, — par les sectes gnostiques pour leurs écritures secrètes, réservées aux initiés. L'idée était tout à fait étrangère au christianisme à qui tout ésotérisme est suspect. Dans l'enseignement du Christ, tout est clair, rien n'est caché ni secret, et c'est à

tous les hommes, sans exception, que le message du salut s'adresse. La Gnose ayant été rejetée par l'Église comme hérétique, il est probable que le mot prit, de lui-même, une acception péjorative ; il l'a gardée, et la plupart du temps le terme d'*Apocryphe* est entendu dans le sens de « texte condamné par l'Église », et, par le fait même, à rejeter, alors qu'en fait son sens exact est seulement celui de « textes non recueillis dans la liste des Éccritures », ou, comme disait déjà Rufin au IVe siècle, « textes que les Pères n'acceptaient pas pour les lectures publiques. » Mais qu'ils ne soient pas tous peccamineux la preuve en est qu'on y trouve des œuvres qui n'avaient rien de secret, doctrinalement irréprochables et que l'Église a entourés de ferveur. Par exemple, l'*Épître dite de Barnabé*, l'admirable *Première épître du pape saint Clément de Rome* ou encore cet extraordinaire livre de spéculation mystique dont raffolèrent les chrétiens du temps des persécutions, le *Pasteur d'Hermas*.

Pourtant, dès les débuts, une discrimination fut faite dans cette masse de traditions orales et de textes que se transmettaient de l'une à l'autre les communautés. Il semble que les chefs de l'Église aient eu, immédiatement, le souci de ne garder que ce qui était sûr, garanti par la plus solide tradition. Sur la rigueur des méthodes qui préside au choix, Tertullien (qui écrivait vers 200) raconte une anecdote significative. Quelque trente ans plus tôt avait paru dans la province d'Asie, un livre, dit *Actes de Paul*, où l'on voyait l'Apôtre convertir une jeune païenne, Thékla, et celle-ci se mettre aussitôt à prêcher, fort admirablement ; que ce récit, ayant paru suspect, on avait recherché son auteur, un prêtre, plus empli de bonnes intentions que de prudence, et qu'aussitôt on l'avait dégradé. Il suffit d'ailleurs de comparer les apocryphes aux textes de l'Écriture pour voir de quel côté sont la prudence, la mesure, la sagesse, et avec quel tact les textes officiels de l'Église fixent des limites au surnaturel et au merveilleux.

Ce choix ne se fit pas de façon rigide, *ex cathedra*. La décision naquit de la vie même, avec des tâtonnements, discussions, réflexions. Tels textes, comme le *Pasteur d'Hermas*, furent assez longtemps considérés comme valables dans

diverses églises avant d'être écartés par la majorité ; par contre *l'Apocalypse* fut longue à être acceptée par les communautés d'Orient ; par exemple, au IIIe siècle, saint Denys d'Alexandrie l'écartait et plus tard encore, saint Cyrille de Jérusalem, en 348, ne l'inscrivait pas dans la liste des Écritures. Ce souci de vérité est beau ; il témoigne singulièrement en faveur des textes que l'Église a gardés, parce qu'elle leur reconnaissait deux caractères éminents, l'*apostolicité*, c'est-à-dire la garantie de la filiation apostolique, et la *catholicité*, l'acceptation générale.

Au débridement d'imagination dont faisait preuve la littérature apocryphe, l'Église opposa donc toute sa sagesse et sa prudence. Les papes, les Pères de l'Église mirent en garde les fidèles contre le danger qu'il y avait à accepter trop aisément des récits aussi admirables que fabuleux. Saint Justin, saint Irénée donnaient tous leurs soins à bien séparer les Apocryphes des vrais textes inspirés ; Tertullien insistait sur cette discrimination ; Origène déclarait que l'usage des Apocryphes n'a jamais été public ; saint Athanase, saint Cyrille de Jérusalem, Eusèbe, saint Jean Chrysostome se montreront aussi catégoriques.

Ainsi, se fixa, par l'usage même, ce qu'on appelle le *Canon des Écritures* : le « canon », c'est-à-dire la règle droite, la mesure, tout ensemble catalogue et règle de foi, ce qui, du même coup, rejetait à un rang inférieur les textes qui n'y figuraient pas. Ce canon se fixa progressivement, par étapes ; on en trouve des éléments dans saint Polycarpe (mort en 155), dans l'épître de saint Clément de Rome (première décade du Ier siècle), dans les travaux de l'hérétique Marcion (vers 144) lequel obligea, du coup, l'Église à mieux définir ses textes. La plus ancienne étude relative à la liste des Écritures est un document très précieux, le *Canon de Muratori*, ainsi appelé du nom d'un bibliothécaire à l'Ambrosienne qui le publia en 1740 ; c'est un catalogue, une table des saintes Écritures qui date certainement des environs de 200 ; on y constate que la liste en est exactement celle d'aujourd'hui (à l'exception des épîtres de saint Jacques et de saint Pierre) et que le *Pasteur d'Hermas* en est catégoriquement écarté. Désormais les catalogues semblables se multiplièrent ; au IVe siècle,

maints conciles tenus en Afrique, en Phrygie, en Égypte, à Rome, en établirent. Le Concile de Carthage de 397 proclamait la liste définitive, telle qu'au XVI^e siècle le Concile de Trente devait la reprendre. Et plus tard, au VI^e siècle, on attribuera au pape saint Gélase, qui gouverna l'Église de 491 à 496 un *Décret* célèbre sur l'emploi des Saintes Écritures qui contient un véritable catalogue de l'Index rejetant les Apocryphes. Entre Apocryphes et Canoniques, il n'y avait donc plus aucune chance de confusion.

II

Pourquoi donc les Apocryphes se trouvèrent-ils rejetés? Certains le furent pour des raisons doctrinales très précises. Tels de ces « évangiles », de ces « actes », de ces « épîtres » sortaient, très évidemment, d'officines où des hérétiques enrobaient de beaux récits des erreurs flagrantes ; tels autres, où l'intention était moins nette, n'en révélaient pas moins des tendances inquiétantes. Par exemple, l'*Évangile de saint Pierre* bien que placé sous l'autorité du Chef des Apôtres, un des plus anciens parmi les Apocryphes, outre qu'il contenait maintes erreurs historiques (il fait condamner Jésus par Hérode) était suspect de *docétisme*, l'hérésie qui affirmait que le Christ ne s'est pas vraiment incarné mais qu'il a seulement pris l'apparence du corps humain ; Sérapion, évêque d'Antioche vers l'an 200, déconseillait déjà à ses ouailles de le lire. Un autre, l'*Évangile des Égyptiens*, composé en Égypte au milieu du II^e siècle, véhiculait les idées « encratistes » c'est-à-dire une sorte de puritanisme exaspéré, qui refusait à la vie toute valeur, qui condamnait l'institution du mariage. Dans les milieux du judaïsme alexandrin où s'élaborèrent les spéculations de la Gnose, où toutes les fantasmagories des éons et des allégories brodèrent sur la trame évangélique. des textes apparurent où le Christ devint un autre nom du Logos platonicien, une manière d'Éon supérieur ; on trouve ainsi du gnosticisme dans l'Évangile dit de *Thomas*, dans celui de *Philippe*, voire dans celui d'*Ève!* Sans aller si loin

dans le sens de l'hérésie, certain *Évangile selon les Hébreux* introduisait dans les textes sacrés des notions étranges ; par exemple il y était raconté que Jésus avait été transporté sur le mont Thabor par l'opération de Sa Mère, laquelle était le Saint-Esprit ; en araméen, en effet, *rouach*, esprit, est féminin...

Mais la plupart des textes apocryphes n'avaient point d'intentions si perfides. Ils traduisaient tout simplement la curiosité touchante de ces masses des premièrs fidèles qui, sur ce qui leur tenait le plus à cœur, voulaient savoir le plus possible, connaître tous les détails, et très spécialement quant aux passages de la vie du Seigneur sur lesquels les textes officiels étaient muets. Des versets de saint Jean ne donnaient-ils pas un encouragement à ceux qui voulaient, à leur manière, compléter l'Évangile, ceux où il dit : « Jésus a encore fait beaucoup d'autres choses ; si on le rapportait en détail, je ne pense pas que le monde entier puisse contenir les livres qu'il faudrait écrire. » (xx, 30 — xxxi, 25) ? Cela n'autorisait-il pas à se documenter et à ajouter? Tant de questions viennent à l'esprit quand on lit les quatre évangiles ! Qu'a donc fait Jésus entre sa douzième et sa trentième année? Qui sont exactement ces gens qui sont désignés par le terme de « frères » du Christ? Pourquoi les deux larrons ont-ils eu un sort si différent? Le succès qui a accueilli, en des temps plus récents, les « révélations » du Pseudo-Bonaventure, de sainte Brigitte, de Marie d'Agréda, de la sœur Catherine Emmerich, fait assez comprendre comment, dans les vides de la Sainte Écriture, la puissance fabulatrice des foules devait se donner libre cours.

Pendant des années et des années, dans ces premières communautés ferventes on s'attacha à glaner de petits détails, venus d'on ne sait trop quelles traditions orales, ou bien souvent sans doute tout bonnement imaginés sur tous les sujets qui passionnaient les esprits. Les voyageurs se les transmettaient d'une ville à l'autre, de l'une à l'autre église. De prétendus souvenirs locaux, transportés à des milliers de lieues, prenaient l'apparence de vérités établies. Comment une communauté du centre de l'Asie Mineure n'eût-elle pas été impressionnée quand quelque négociant arrivé des bords du Nil,

racontait, avec force détails, que dans son pays on montrait encore la maison où Joseph et Marie avaient abrité l'enfant durant la Fuite, et les statues d'idoles qui s'étaient écroulées à l'instant où il avait paru devant elles, et l'arbre du désert qui l'avait miraculeusement nourri?... Le souci de vérité historique n'a jamais été très vif dans la conscience des masses; on peut penser qu'alors l'indifférence envers les méthodes de critique était absolue.

A ces tendres intentions de connaître tout ce qui concernait le divin modèle, une autre, moins puérile, s'ajouta vraisemblablement : celle de faire coïncider le plus possible les textes de la Nouvelle Écriture avec les données de l'Ancienne. Il ne faut pas oublier que, dans les premiers milieux chrétiens, issus du judaïsme, la connaissance de la Bible était extrêmement répandue; l'enfant, dès son jeune âge, apprenait à lire dans le texte sacré, et tout le cycle de ses études était fondé sur l'Écriture sacrée; des hommes du peuple étaient parfaitement au fait de la Loi et des Prophètes. Et même plus tard, dans les églises formées d'anciens païens il ne semble pas que l'Ancien Testament ait été négligé. Or, il était bien tentant d'adapter telles ou telles indications bibliques aux données de la foi nouvelle, afin de trouver que celles-ci confirmaient celles-là. Quand, par exemple, on lisait dans la version grecque des Septante ce verset du prophète Isaïe : « Il habitera la grotte creusée dans le rocher » (XXX, IIII, 16) (1), la grotte de la Nativité ne prenait-elle pas une force probatoire? Si l'Annonciation était bien souvent située par les Apocryphes à une fontaine, n'était-ce point pour faire pendant à la scène ravissante où le serviteur d'Abraham, envoyé quérir une fiancée pour son fils Isaac, rencontre Rebecca à une fontaine? Le séjour de Marie enfant au Temple n'a-t-il pas pour origine le verset de l'*Ecclésiastique* que la liturgie applique encore de nos jours à la Sainte Vierge : « J'ai servi en présence du Seigneur, dans son sanctuaire? » L'Apocryphe dit du *Pseudo-Matthieu* ou *Livre de la Naissance de la Bienheureuse Marie et de l'Enfance du Sauveur*, fait même très clairement comprendre comment

(1) Le texte hébreu et le latin de la Vulgate disent : « Sur les hauteurs. »

l'âne et le bœuf de la crèche eurent très vraisemblablement cette origine... biblique ; si les deux bonnes bêtes étaient là et « adorèrent » l'enfant, c'est, dit-il, pour accomplir la prophétie d'Isaïe « le bœuf a connu son Maître et l'âne la crèche de son Maître » (I, 3) et celle d'Habacuc : « Tu te manifesteras au milieu de deux animaux » (IV, 2), à quoi l'érudition moderne a fait observer que seul le texte grec des Septante donne cette interprétation d'Habacuc mais que l'hébreu et le latin de la Vulgate indiquent : « Tu te manifesteras au milieu des années, » c'est-à-dire au cours des temps. Ce qui fait que l'âne et le bœuf doivent peut-être leur existence à un contresens...

Quelles qu'aient été les intentions de ceux qui les élaborèrent, les Apocryphes ont, malheureusement, à peu près tous les mêmes défauts : l'indifférence à la vérité historique n'est encore rien ; la puérilité, la naïve emphase vont parfois de pair avec une grossièreté assez affligeante. Même dans les textes qui brodent les détails de l'enfance du Christ, s'il y en a de jolis, — celui-ci, par exemple, du petit Jésus modelant avec de l'argile des oiseaux qui aussitôt s'envolaient, vivants, de ses petites mains divines, — il en est d'autres peu aimables : on le voit par exemple, changer en béliers des enfants qui le taquinent, dessécher la main du maître d'école qui voulait le frapper, ou faire tomber raide mort un petit camarade qui lui avait déplu. En matière de grossièreté, rien n'égale l'épisode fameux, rapporté par le *Pseudo-Matthieu*, de la sage-femme qui, étant venue assister Marie lors de ses couches, et ayant voulu constater trop expérimentalement le miracle de la naissance virginale, eut aussitôt la main desséchée...

Il est équitable de dire que tout n'est pas mauvais, ni puéril, ni grossier, dans ces textes. Il se trouve même des éléments d'une beauté certaine. Il est impossible de ne pas sourire de tendresse en lisant les pages où le *Pseudo-Matthieu* ou le *Protévangile* rapportent la vie quotidienne de Marie enfant, petite bonne femme de trois ans, déjà illuminée par la grâce. L'épisode des bâtons des prétendants et de la désignation miraculeuse de saint Joseph comme fiancé de Marie, n'est-ce pas exquis? Au moment de la Nativité, quand l'Apocryphe

nous montre la Nature entière figée, frappée de stupeur, comme si le cours du temps se trouvait soudain suspendu par un événement aussi prodigieux, un souffle de grandeur authentique ne passe-t-il pas à travers ces pages? Et nous aurons à dire quelle puissance saisissante de vérité se dégage de la page où l'*Évangile de Nicodème*, peut-être le plus beau de tous les Apocryphes, rapporte cet épisode prodigieux de la vie du Christ sur lequel les textes canoniques sont muets, la Descente aux enfers...

Mais ces éléments dignes d'admiration sont bien peu nombreux au regard de toute la masse de médiocrité qui les submerge. Saint Jérôme parlait déjà des « songes morbides des Apocryphes ». Renan les qualifiait de « vulgaires et puériles amplifications » des textes canoniques, et il ajoute : « C'est faire injure à la littérature chrétienne que mettre sur le même pied ces plates compositions et les chefs-d'œuvre de Marc, de Luc, de Matthieu... Quant au détail, il est impossible de rien concevoir de plus mesquin, de plus chétif. C'est le verbiage fatigant d'une vieille commère, le ton bassement familier d'une littérature de nourrice et de bonne d'enfants. » Même s'il demande à être nuancé, ce jugement demeure, en gros, pertinent. A comparer les textes du Canon à ceux que l'Église a rejetés, on ne peut qu'admirer ces hommes des premières générations chrétiennes qui ont si bien su discriminer le bon grain de l'ivraie ; de la littérature religieuse de ses origines, il est hors de doute que l'Église a conservé uniquement, et de loin, le meilleur.

III

Quel intérêt y a-t-il donc à lire ces magmas confus, à les rééditer? De toute évidence, le plus grand intérêt des Apocryphes est de nous donner un reflet du christianisme populaire des origines, de nous faire pénétrer dans l'âme même, naïve et fervente, de ces communautés de pauvres gens qui reçurent avec tant d'amour la Bonne Nouvelle. Jusque dans leurs erreurs, leurs imprécisions, leurs amplifications puériles,

ils font sentir ce que dut être la fermentation dans ces milieux où la révélation évangélique venait combler une confuse et souvent douloureuse attente, où l'aspiration vers la justice sociale se confondait avec l'exigence du salut spirituel. En ce sens, ils constituent le complément de ces chroniques des premiers temps que sont les grandes épîtres pauliniennes et les Actes des Apôtres ; aux données essentielles, ils ajoutent les faits divers, les échos, les petites histoires. Il advient même qu'ils donnent des précisions sur les us et coutumes en matière religieuse, par exemple qu'ils montrent l'usage des sacrements de Baptême et d'Eucharistie dans ces premières communautés ; c'est ainsi que dans *les Actes dits de Jean* on constate que la messe était déjà célébrée pour les morts dès ces temps lointains.

D'un point de vue plus étroit, les Apocryphes apportent quelques détails historiques qui peuvent n'être point négligeables. Certains tout à fait faux, évidemment, telle l'affirmation que nous avons vue dans l'*Évangile de Pierre* que Jésus fut jugé par Hérode. Mais pas tous cependant. Il est plus que probable que des éléments authentiques de tradition ont pu servir de soubassements à tels ou tels passages de ces textes, et que certaines précisions apocryphes viennent en droite ligne des souvenirs de gens qui avaient connu Jésus, sa famille, son milieu, son pays. Ainsi, le détail de la grotte, s'il a pu avoir l'origine biblique que nous avons indiquée, a pu aussi bien sortir de traditions tout à fait valables ; les grottes-étables sont encore nombreuses en Palestine ; et saint Justin le Martyr, qui était lui-même Palestinien, en parle comme d'une chose allant de soi. De même le détail de la fontaine de l'Annonciation, dont, à Nazareth, on garde encore le souvenir. Mais on sait combien il est malaisé, quand il s'agit de ce genre d'identification traditionnelle, de séparer la vérité de la fable née de l'imagination populaire.

Ces détails historiques sont particulièrement nombreux et intéressants pour ce qui regarde l'enfance et le mariage de la Vierge, ainsi que la Nativité. Pour le reste, il n'y a guère à retenir d'important que quelques précisions sur divers apôtres, par exemple sur saint André et sa mort, sur la venue à Rome de saint Pierre et de saint Paul et leur martyre,

auxquels font allusion les *Actes de Pierre.* De Marie, ce sont les Apocryphes qui nous apprennent tout ce que les Canoniques ne disent pas ; le nom de son père et celui de sa mère, son enfance pure et sage, ses précoces vertus, sa parenté avec « Marie de Cléophas » dont l'Évangile dit qu'elle était « sœur de la mère » de Jésus. Et, autant historique que dogmatique, sa fin surnaturelle, son Assomption. Il n'y a pas de raison majeure pour rejeter comme fausses ces précisions, que l'Église a d'ailleurs en partie acceptées et consacrées par l'usage.

Certaines mêmes correspondent à des affirmations dogmatiques, qui sont aujourd'hui de foi. C'est ainsi que la Virginité perpétuelle de Marie a été proclamée par plusieurs de ces textes en termes catégoriques, qui antécèdent sur tous les théologiens modernes ; l'épisode scabreux de la sage-femme n'a même, dans l'esprit du brave narrateur de l'*Évangile de la Nativité,* pas d'autre dessein que de démontrer péremptoirement ce fait miraculeux, l'une des héroïnes de l'incident s'écrie : « Vierge elle a conçu, Vierge elle a enfanté, Vierge elle demeure, » ce qui est très exactement la formule de la Virginité perpétuelle enseignée par l'Église : *ante partum, in partu, post partum.*

Le fait même de l'Assomption de la Vierge est, dans les Apocryphes, entouré d'un grand nombre de détails légendaires ; par exemple, on y rapporte qu'elle fut avertie de sa mort prochaine par une seconde Annonciation, où un ange vint lui remettre la palme céleste, ou encore que tous les Apôtres, mystérieusement prévenus de l'événement, furent tous transportés par miracle autour de sa couche, afin d'assister à ses derniers moments. Le dogme n'a pas retenu ces charmantes et naïves précisions, que les artistes du moyen âge ont aimé à évoquer ; mais le fait même du transport surnaturel au ciel de la Mère de Jésus est bien devenu une vérité de foi catholique, alors qu'aucune trace ne s'en trouve dans les Écritures : seuls les Apocryphes que l'on nomme *Transitus Mariæ* en parlent et spécialement le plus intéressant d'entre eux, celui qu'on attribuait à Méliton, qui fut évêque de Sardes au IIe siècle.

L'exemple le plus impressionnant d'une vérité dogmatique

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE PÉRIODIQUES R.F.

affirmée dans des Apocryphes, concerne le très mystérieux épisode de la biographie du Christ qu'est la Descente aux enfers. On sait qu'entre la mise au tombeau et la Résurrection, il y a dans la trame du récit évangélique, une sorte de silence prostré, de parenthèse angoissée. Que fit le Seigneur durant ces heures où le corps sacré demeurait dans la paix du Sépulcre? Deux brèves allusions de saint Pierre dans sa première épître répondent seules à cette interrogation : « Rendu à la vie quant à l'esprit, il est allé prêcher aux âmes prisonnières, à celles qui jadis ont été rebelles » (III, 19) et : « L'Évangile aussi fut annoncé aux morts » (IV, 6). C'est sur ces deux courts versets que dogmatiquement se fonde la formule du *Symbole des Apôtres*: *descendit ad inferos*. Des Apocryphes donnent là-dessus confirmation et précisions. Les *Odes de Salomon*, texte chrétien du premier quart du IIe siècle, connaissent l'événement. Dans l'*Évangile de Pierre* on lit : « Les témoins de la Résurrection entendirent dans le ciel une voix qui disait : « As-tu annoncé à ceux qui dorment l'obédience? Et, de la Croix s'éleva cette réponse : — Oui ! » Mais c'est dans l'*Évangile de Nicodème* que se lit le plus extraordinaire commentaire de l'épisode ; là, en deux pages dramatiques, soulevées par une sorte de lyrisme dantesque, la scène grandiose est évoquée en détails. Deux morts, sortis de leur tombeau à l'heure même où Jésus rendit l'âme, sont censés être les narrateurs. « Lorsque nous reposions avec nos pères dans les ténèbres de la mort, nous avons été soudain enveloppés d'une lumière dorée comme celle du soleil. » Et aussitôt les anciens morts s'agitèrent, depuis Adam, les Patriarches, et les Prophètes, jusqu'aux derniers venus. « Cependant l'enfer s'inquiétait : le prince du Tartare craignait de voir paraître celui qui, déjà, avait balancé sa puissance, en ressuscitant Lazare... » Là-dessus éclate, semblable à celle du tonnerre, pareille aux bruits de l'ouragan, la voix ineffable, celle d'on ne sait quel céleste héraut criant, avec les mots du psaume XXIV : « Portes, élevez vos sommets ! Ouvrez-vous grandes, Portes de l'Éternité, et le Roi de gloire entrera ! » Tout le passage est aussi impressionnant : l'apparition du Christ qui écrase la mort, la résurrection d'Adam à la clarté du jour, la réunion de tous les saints de l'Ancienne

Alliance, l'ascension de tous ces élus au ciel, guidés par l'archange saint Michel. Tous les détails sont évidemment légendaires, mais il est hors de doute qu'ils correspondent au climat même où un croyant peut situer l'étonnant événement.

Des éléments dogmatiques tout à fait valables se trouvèrent donc dans les Apocryphes ; est-ce à dire que l'Église les y ait puisés? Évidemment non ; sinon ils auraient été inclus dans le Canon. Deux erreurs doivent, sur ce point, simultanément être évitées : celle qui consiste à rejeter d'un bloc tous les Apocryphes et de considérer comme fausse une donnée parce qu'elle s'y trouve rapportée ; celle, contraire, qui prétend y trouver les sources des institutions et des dogmes de l'Église. C'est la seconde surtout que commettent les tenants de la critique « libre », pour qui des dogmes comme l'Assomption de la Vierge ou son Immaculée Conception n'auraient pas d'autres origines. L'Église catholique raisonne autrement ; des traditions populaires ont pu garder le souvenir plus ou moins déformé de certaines vérités historiques et doctrinales qui n'avaient pas trouvé place dans l'Écriture sainte, mais qu'elle avait gardées dans son sein. Les Apocryphes ont charrié certains éléments, plus ou moins purs, de ces vérités, mais ce n'est pas leur texte qui les fonde. C'est en fonction de la tradition authentique de l'Église qu'il faut les juger, telle qu'elle s'est lentement et sagement fixée, selon la loi de l'approfondissement et du développement des dogmes qui est si importante dans l'histoire de l'Église ; ce n'est point à l'échelle de ces Apocryphes qu'il convient de mesurer cette Tradition.

IV

Au cours des âges, les Apocryphes ont continué à mener une existence étrange, souterraine, qui s'est prolongée jusqu'à nos jours. Nous en avons vu la trace nombreuse dans des coutumes qui sont toujours en usage parmi les chrétiens d'aujourd'hui ; autour de la crèche de nos noëls on dénombrerait aisément une douzaine de détails qui en proviennent. Mais la liturgie elle-même en a recueilli, de toute évidence,

des éléments. Ne célèbre-t-elle pas le 16 août la fête de saint Joachim, « père de la Bienheureuse Vierge Marie » et le 26 juillet celle de « sainte Anne », sa mère, deux noms qu'on chercherait en vain tout au long des quatre évangiles canoniques? Même en laissant de côté le cas de la fête de l'Assomption, dont les origines ne semblent pas être liées aux divers Apocryphes mais procéder de traditions aussi anciennes, sinon plus, qu'eux, la fête de la Présentation de Marie au Temple du 21 novembre n'a d'autre base textuelle que dans les Apocryphes; si la liturgie l'a retenue, c'est, de toute évidence, pour des raisons spirituelles, symboliques, qu'explique à merveille le « contakion » de la messe grecque du jour : « C'est aujourd'hui la préface des complaisances de Dieu et l'annonce de la future Rédemption du genre humain. A l'instant où la Vierge est présentée à Dieu dans son Temple, le Christ s'annonce. Disons donc à voix haute : « Salut, instrument de la divine Rédemption ! » D'autres exemples, moins importants, peuvent aussi être cités de faits liturgiques qui ont semblable source. Ainsi la fête de saint André, le 30 novembre, apôtre et frère de saint Pierre que les Orientaux nomment « le premier appelé » s'accompagne-t-elle de la lecture, au bréviaire, du récit de son martyre où on le voit empêchant la foule de le délivrer, se précipitant littéralement sur la Croix et mettant deux jours à mourir, deux jours où il ne cesse d'annoncer la doctrine du Christ : rien de tout cela ne figure dans le *Nouveau Testament* et c'est directement des Apocryphes que le texte du bréviaire provient. Le déroulement, de même, des épisodes du Chemin de Croix, si cher à la piété chrétienne, et d'ailleurs si chargé d'intentions symboliques profondes, emprunte incontestablement beaucoup à la tradition apocryphe. L'épisode célèbre du voile de Véronique, que tant d'artistes ont aimé à évoquer, ne paraît pas avoir d'autre origine que l'une de ces traditions populaires dont les Apocryphes ont recueilli la trace.

Ainsi, nés, en quelque sorte, en dehors de la légitimité chrétienne, tenus officiellement par l'Église, sinon tous pour fondamentalement mauvais, en tout cas, pour dignes de méfiance, les Apocryphes n'ont pas disparu lorsque la fixation du Canon eût éclairé les fidèles sur leur exacte valeur. Leur

rôle ne fut pas insignifiant ; le simple fait que de grands penseurs comme saint Irénée, Tertullien, saint Jean Chryssostome aient pris la plume pour les attaquer, démontre assez leur importance. D'ailleurs tous les Pères ne les combattaient pas constamment, et il est fréquent que certains d'entre eux se réfèrent à des renseignements fournis par les Apocryphes sans faire aucune réserve. Origène, par exemple, dans son *Commentaire à l'Évangile* selon saint Mathieu, étudiant le délicat problème des « frères » de Jésus, en indiquant l'hypothèse qu'ils auraient pu être des demi-frères, issus d'un premier mariage de saint Joseph, cite l'*Évangile de Pierre* et le *Livre de Jacques*, (notre *Protévangile*) comme des documents qu'on ne doit pas négliger. De même, saint Grégoire de Nysse, un des maîtres de l'école de Cappadoce, se réfère aux Apocryphes à propos de la présentation de Marie au Temple et de la naissance de Jésus dans une grotte. On multiplierait aisément de tels cas.

Il est donc certain que, bien que tenus exactement pour ce qu'ils valent, les Apocryphes n'en poursuivirent pas moins leur carrière. « Éprouvez tout et retenez ce qui est bon ! » conseillait Origène. Couverts par le grand nom de saint Jérôme, (le bouillant érudit qui avait si vivement mis en garde contre ces fables et auquel on fit endosser la paternité de tant !) ces textes continuèrent à se colporter. L'Église grecque en retînt un grand nombre d'éléments, n'écartant que ce qui paraissait nettement contraire aux mœurs ou aux dogmes. Les innombrables sectes qui pullulèrent dans l'Orient lors des grandes crises hérétiques du IIIe au VIIIe siècle, en charrièrent beaucoup de bribes ; on en trouve les traces nombreuses dans l'Église copte, dans l'Éthiopienne, aussi bien que chez les Ariens et les Nestoriens ; on en a repéré jusqu'au Thibet, où des Manichéens les auraient apportés à une époque inconnue.

L'Occident reçut aussi ces traditions, peut-être dès les débuts du christianisme, mêlées aux vérités de foi, peut-être encore davantage au moyen âge quand les relations méditerranéennes prirent un grand développement. A demi contestées, à demi acceptées, les données qui fournissaient les Apocryphes, alimentèrent un trésor populaire auquel on ne se refusa pas

de puiser. Les chefs de l'Église eux-mêmes, tout en étant fixés sur leur valeur, n'interdisaient point à leurs fidèles d'y prendre intérêt. Ainsi, au XIe siècle, l'évêque Fulbert de Chartres les rejetait-il mais, visiblement, à regret. Le bon public chrétien, lui, en raffolait. A cette époque, où l'intensité de la foi amenuisait jusqu'à l'annihiler presque la différence entre le surnaturel authentique et le merveilleux, ces textes, où les miracles prolifèrent, où l'étonnant et l'admirable ruissellent de partout, connaissaient un succès général. Deux surtout des Apocryphes eurent alors une vogue extrême : l'*Évangile de la Nativité de Marie et de l'Enfance du Sauveur* et *l'Évangile de Nicodème* (qu'on appela souvent alors *Actes de Pilate*). Du premier, Fulbert de Chartres lui-même parlait avec sympathie et respect ; le second était cité sans cesse et dut être de bonne heure traduit en latin, car Grégoire de Tours le cite, qui ne savait pas le grec.

On sait qu'entre le XIIe et le XIVe siècle s'élaborèrent de vastes compilations où toutes sortes de vies de saints, d'épisodes légendaires et péripéties très édifiantes s'entassaient au long des chapitres : *la Légende dorée* de Jacques de Voragine et le *Miroir historique* de Vincent de Beauvais sont les plus célèbres, mais il y en eut bien d'autres qui, en leur temps, furent très répandues, comme l'*Histoire scolastique* de Comestor et la *Vie de Jésus* de Ludolphe le Chartreux. Dans tous ces ensembles, les Apocryphes tinrent une place considérable : Jacques de Voragine et Vincent de Beauvais ont transcrit à peu près totalement, l'un et l'autre, l'*Évangile de Nicodème* et si, à *la Légende dorée*, il y eut de nombreuses autres sources (dont certaines n'ont jamais pu être exactement repérées, par exemple pour deux éléments de la légende des rois mages), il est hors de doute qu'une très large part des informations du bon archevêque de Gênes vient tout droit des Apocryphes. Croyaient-ils vraiment à tous ces jolis contes, les narrateurs eux-mêmes? Vincent de Beauvais ne leur accorde pas d'autorité, mais dit qu'il est légitime de les lire et de croire tout ce qui, en eux, « n'est pas contraire aux dogmes et à la tradition de l'Église ; » prudente formule qui laissait encore un vaste champ au rêve et à l'aimable amplification...

Combattus plus vivement à partir du Concile de Trente,

lorsque l'Église catholique, en face des attaques des Réformés, fut amenée à faire un effort sérieux pour mieux assurer ses bases, les Apocryphes ont, depuis lors, beaucoup perdu de terrain. Le public chrétien les ignore au point de ne pas pouvoir, la plupart du temps, distinguer ce qu'il leur doit encore. Est-ce à dire que la littérature n'ait pas conservé une sorte de fidélité obscure à ces vieux textes? Si l'*Évangile de Nicodème* n'avait pas existé, Dante eût-il eu l'idée de ce voyage à travers l'Au-delà qui sert de scénario à la *Divine Comédie?* Dans l'époque moderne, le Milton du *Paradis perdu*, le William Blake des *Proverbes du Ciel et de l'Enfer*, et Klopstock, et même pas mal de pages dans Victor Hugo, doivent certainement plus qu'on ne croit à ces ensembles trop négligés. Même en les appréciant avec sévérité, on ne peut refuser aux Apocryphes d'avoir joué un rôle non négligeable dans le développement de la sensibilité chrétienne, et s'ils apparaissent encore de-ci de-là dans le folklore, les contes de bonne femme et pour enfants, la curiosité naïve et tendre pour les détails de l'Évangile dont ils témoignent, leur confiance en Dieu et sa personne, leur vénération des saints, sont-elles à condamner?

Au surplus, pour marquer encore la trace des Apocryphes dans la vie historique du christianisme, il existe un ensemble impressionnant de documents : ce sont ceux que fournit l'Art. « Laisser de côté les Apocryphes, dit l'abbé Migne, le célèbre auteur de la *Patrologie*, c'est renoncer à découvrir les origines de l'art chrétien. Ils ont été la source où, dès l'extinction du paganisme, les artistes ont puisé toute une vaste symbolique que le moyen âge amplifiera. » Les exemples de ces inspirations apocryphes dans les œuvres d'art chrétiennes sont innombrables, et, dans les admirables travaux consacrés par Émile Mâle à l'*Art religieux en France*, notamment dans son XIII[e] siècle, des pages aussi solides que pittoresques étudient cette influence. Les plus anciens essais d'ornementation des églises par la fresque, les mosaïques, les sculptures révèlent que les artistes étaient familiers du *Protévangile* ou du *Nicodème*, et de tant d'autres. Cette source ne cessa d'alimenter l'esthétique chrétienne pour prendre, au moyen âge, l'allure d'un torrent, lorsque la *Légende dorée*

et les *Miroirs* de Vincent de Beauvais eurent répandu dans tout le public fidèle ces récits étranges et passionnants.

Ce sont surtout les épisodes de la Nativité et de l'enfance du Christ et ceux de la vie de la Vierge Marie qui empruntèrent énormément aux Apocryphes, au point qu'il est presque toujours impossible de comprendre leur iconographie médiévale si l'on ignore les marges du Canon. Si à la mosaïque du grand arc de Sainte-Marie-Majeure à Rome ou dans tel vitrail du Mans, on voit des statues d'idoles s'écrouler devant l'Enfant Jésus, si à la clôture du chœur de Notre-Dame de Paris on découvre un arbre à côté du trio de la fuite en Égypte, ou si l'étoile des Mages, dans le même ensemble, est portée par un ange, c'est à l'Évangile de l'*Enfance* qu'on doit ces détails : celui de l'arbre — un palmier? un pêcher? — qui pencha ses branches vers l'Enfantelet affamé pour qu'il prît un fruit, était particulièrement notoire. Telle scène, maintes fois répétée, où l'on voit les prétendants à la main de la Sainte Vierge tenir des bâtons, ne se comprend qu'en fonction d'un passage de l'*Évangile de la Nativité de Marie*, où il est dit que, du bâton remis à l'excellent Joseph, sortit miraculeusement un lys, ou une colombe selon d'autres. On multiplierait de tels exemples.

La tradition apocryphe, si elle tient une place énorme dans tout l'art médiéval, ne disparaît pas avec lui. Les Maîtres de la Renaissance ne l'ignorent pas. Au Musée de Dijon la belle *Nativité* du Maître de Mérode met en scène la fameuse sage-femme au geste incongru. Raphaël et Benozzo Gozzoli ont représenté, eux aussi, la scène des bâtons des prétendants ; et la fameuse *Rencontre à la Porte Dorée* d'Anne et de Joachim, épisode bien connu des Apocryphes, qui figure dans maintes miniatures et sculptures médiévales, a inspiré aussi des auteurs plus récents, tel le Maître de la *Passion* de Lyversberg qu'on admire à Munich. Orcagna et Titien, Fra Angelico et Michel-Ange, et tant d'autres, ont utilisé les détails fournis par les Apocryphes avec la même tranquillité. C'est seulement à partir du XVII^e^ siècle que, la méfiance croissant envers les textes exclus du Canon, les peintres n'osèrent plus s'y référer, sauf, bien entendu, aux éléments que la liturgie avait retenus, comme la Présentation de Marie

au Temple. Et, de nos jours, — ce qui est sans doute regrettable, — l'art sacré ignore résolument tous ces savoureux détails, toute cette fantasmagorie naïve et touchante dont nos pères étaient si friands.

De toutes manières donc, cette page si curieuse de la littérature chrétienne semble tournée. Peut-être la curiosité envers toutes les choses de la Sainte Écriture n'est-elle plus assez vive? peut-être la foi des masses a-t-elle perdu son caractère d'ardeur un peu puérile? A moins que le goût pour le merveilleux se soit transposé sur d'autres plans. Il n'est plus question de croire, — sauf les exceptions liturgiques que nous avons dites, — à ce que rapportent les Apocryphes ; mais on peut lire ces vieux textes avec une curiosité tendre, semblable à celle que nous accordons encore aux récits qui ont charmé notre jeunesse. Ne sont-ils pas les livres de l'enfance du christianisme, le trésor des contes où puisèrent les premiers croyants?

DANIEL-ROPS.

VENISE

Nous arrivons à Mestre en pleine nuit. Mais il y a des lampes à arc. Elles illuminent une très grande raffinerie de pétrole. C'est la fable moderne. Je ne suis pas intransigeant. Quand on avait besoin des dieux pour vivre, on dressait des temples sur tous les promontoires ; aux siècles de plaisir, on construisait de petits palais dans tous les bosquets. Aujourd'hui, on fait des barrages et des silos métalliques pour engranger du matériel. C'est la nécessité qui fait le pittoresque et même la beauté ; elle n'est jamais gratuite. Ces grands corps de tôle peints d'aluminium chantent deux ou trois octaves plus haut que tout ce que la tradition nous a habitués à écouter. De là, un sentiment d'irréalité fort précieux. La forme qu'un mathématicien a calculée pour résister à une pression maxima est aussi pure que toutes celles que nous admirons *d'instinct*. Au bord de cette lagune sombre, ces réservoirs, ces tubulures, et même l'atroce odeur qui s'en dégage sont les éléments d'une tragédie que, dans quelques siècles, on appellera *antique*. Nous avons déjà eu le pied de Philoctète qui sentait mauvais ; et, pour se faire une idée juste du supplice de Prométhée, il faudrait imaginer un spectacle d'autopsie derrière un mur de cimetière par un torride après-midi d'août. J'ai parlé de Don Quichotte tout à l'heure à propos d'un bugle campagnard : voilà quelqu'un qui ne s'y tromperait pas et qui mettrait tout de suite cette raffinerie de pétrole dans son catalogue poétique.

Je préfère ce spectacle à l'Angélus de Millet. Et aussi celui des énormes autobus *irradiants de mille feux* qui grondent autour de nous, nous croisent, nous dépassent, nous frôlent à toute vitesse en balançant leur cargaison, pendant que nous filons sur la jetée. Je ne crains qu'une chose : la gondole et tout ce qui s'ensuit.

On arrive sur une place où l'on laisse les autos : c'est Autorimessa. Il y a là un bon millier de voitures alignées et un immense garage aux murs de verre, tout phosphorescent, dans lequel, par des rampes en colimaçon, on voit de l'extérieur les voitures monter jusqu'au quatrième étage.

Tout cela est fort exceptionnel ; ce qui l'est plus encore, c'est le silence.

La place est petite (j'apprendrai un peu plus tard que c'est une île). Trois mécaniciens en salopette bleue rangent notre auto. On fait cette opération à la main et très habilement, de façon à coller littéralement les voitures les unes contre les autres. Autorimessa n'est éclairé que par de petites lampes électriques en veilleuse. Toute la lumière vient d'une grande terrasse de café (sans aucun client à cette heure — il est 9 heures) et de la phosphorescence de l'immense garage en verre. On distingue dans la pénombre quelques vieilles maisons basses semblables à celles qu'on voit dans les dessins de Pietro Longhi.

Le silence est total. Mécaniciens, garçons de café, deux capucins et un groupe de huit personnes déguisées en touristes allemands à plumes bougent lentement, comme dans un ralenti de cinéma et parlent à voix basse. D'instinct, nous autres quatre commençons aussi à faire des gestes d'une extrême lenteur. Cela semble un jeu et c'est très reposant. On entend clapoter de l'eau.

Nous avons faim. Étant donné le temps qu'il nous faut désormais, rien que pour tirer un mouchoir de la poche, il nous paraît impossible de pouvoir trouver un restaurant dans ces lieux aquatiques, et d'ailleurs déserts et obscurs. Je m'imagine les canaux dont la littérature et la peinture m'ont parlé, comme un filet de pêcheurs qui s'est abattu sur nous et nous tient prisonniers. Je jette un coup d'œil inquiet vers les touristes allemands et les capucins qui ont été pris comme nous, mais j'ai l'horrible sensation qu'ils ne sont pas *vrais*.

Antoine part en reconnaissance du côté des maisons de Pietro Longhi. Il revient tout de suite accompagné d'un nain. C'est un nain qui possède tout ; en tout cas, des restaurants, il en a à revendre. Il nous dépeint tous les restaurants qu'il peut mettre à notre disposition : il en a des ronds, des longs et des carrés. « Il m'a déjà proposé sa mère, sa sœur, son frère et un cardinal » me dit Antoine, désabusé comme je ne l'ai jamais vu.

Ce sont les dames qui décident de faire confiance au nain (comme dans les romans de chevalerie). Il exulte et il les salue et il leur adresse un discours où j'ai malgré tout le temps de reconnaître trois ou quatre mots très obscènes. Suivons le nain. Nouvelle surprise : dès qu'on s'éloigne du parc à voitures on marche dans de l'herbe. Il faut ensuite descendre un talus, comme en pleine campagne.

Je n'ai pas encore prononcé un mot. Je suis donc, pour le

nain, celui qui reste à séduire. Antoine l'a racolé (ou il a racolé Antoine) ; les dames l'ont adopté ; il m'entreprend. Nous passons à côté d'une maison vaguement éclairée à l'intérieur. Il me dit qu'il faut bien se garder d'entrer là ; que c'est un endroit très dégoûtant tout à fait chancre et *anzicuore* (anticœur. C'est une tumeur du poitrail des chevaux, mais le mot est joli à cette heure) et il m'appelle monseigneur. Il se colle près de moi et il attire mon attention, ce qui nous retient un pas en arrière. « Monseigneur (en français) guarda ! » Il fait avec son pouce et son index une figure ésotérique. « Fica, très petite (en français) fica. » Il est, dit-il, le roi de la très petite *fica*. On a toujours besoin d'une très petite *fica*. *Inverzele*, dit-il (c'est-à-dire persillée, à quoi je reconnais qu'il est Padouan. Les bouchers disent qu'une viande est persillée quand elle est rouge veinée de blanc. C'est un signe de sa bonne qualité). Il a fourni de très petites figures à tous les grands hommes : Churchill, dit-il, et Guynemer. Guynemer? Oui. Il imite avec ses petits bras les ailes d'un oiseau. On est toujours poussé à prendre les nains pour des enfants, mais celui-là (sa tête arrive à ma ceinture) est un vieux nain ; il pouvait très bien être en exercice du temps de Guynemer. Je lui dis qu'avec des recommandations semblables, il est sûr de son affaire. Il me répond de ne pas m'inquiéter, que les dames de leur côté ne s'ennuiront pas, qu'il n'y a qu'à se fier à lui. Suit une sorte de catalogue des plaisirs qu'il débite à toute vitesse.

Mais il nous a ainsi amenés à un pont qui enjambe un petit canal, et de l'autre côté du canal j'aperçois un bistrot qui a l'air sympathique. Naturellement, cet endroit-là est immédiatement proclamé chancre et anticœur, nous manifestons cependant l'intention d'y aller quand même. Ce n'est certes pas un endroit à recommander au touriste, mais on nous installe une table en plein air, en bordure du canal, en vue du petit pont sur lequel passent de lentes ombres. Le nain est parti. Nous l'avons perdu. Il s'est éclipsé dès que le patron du bistrot s'est avancé. On nous sert un monceau de crevettes frites. Il y a au moins trente ans que je désire manger de nouveau des crevettes frites. Ma mère les préparait de cette façon dans ma jeunesse et depuis, on m'a toujours donné de ces affreuses crevettes bouillies. Retrouver sa jeunesse dans un bistrot classe ce bistrot dans les régions du paradis. D'ailleurs, le vin est exquis ; on renouvelle le tas de crevettes avec empressement et sourires ; il fait frais, une ville de scaphandriers nous entoure et, par chance, le canal au bord duquel nous sommes sent surtout l'iode.

Nous sommes dans un quartier presque désert. On voit

des avenues d'eau et des ruelles de pierre s'en aller sous de petites lampes. Notre caboulot est serré entre deux maisons à balcons de fer nobles. Un peu plus loin, dans une boutique encore ouverte, il est dit sur une pancarte *qu'on répare les jalousies*. Les instruments de ces réparations sont installés dans la lumière d'un quinquet : ce sont des enclumes, des marteaux de forgeron, un étau, des limes et une sorte de batterie de cuisine où sont pendues des chaînes, des pince-monseigneur, des clefs et des lames luisantes. Le *réparateur* prend le frais. C'est un homme au visage de Turc, chauve comme un galérien. Il est assis à califourchon sur une chaise qui craque au moindre de ses mouvements. Cependant, il n'en fait guère ; juste ce qu'il lui en faut pour s'amuser d'une pie apprivoisée posée sur son épaule et qui lui becquète les bras. Sur le pont passent des ombres et, sur les eaux lointaines, doivent passer des bateaux qu'on entend haleter et dont le sillage vient remuer jusqu'à l'eau de notre canal.

A part ce halètement, les petits cris de la pie, les reniflements du Turc, c'est le silence. Les clients du bistrot sont muets et prudents comme des prisonniers qui s'évadent. On entend le bruit du vin qu'on verse dans les verres, celui des cuillers et des fourchettes frottant et piquant les assiettes et l'huile qui frit à la poêle avec son grésillement redoublé quand on y verse les crevettes.

J'ai déjà joui du silence des déserts et de celui de l'océan. Ils sont disproportionnés. Le premier moment de bonheur passé, dès que la curiosité redevient libre, on commence à avoir peur. C'est évidemment une autre source de plaisir, mais qui exige un travail dont on est vite ou, à la longue, harassé. J'ai souvent, mais, sans parler de moi, j'ai connu des hommes qui avaient à un degré éminent ce si rare courage qu'on pourrait appeler le courage de la volupté, et qui soupiraient d'aise en retrouvant après le silence d'un sommet, le grincement d'un tramway dans la courbe de ses rails.

Le silence de Venise peut être utilisé sans fatigue pour la jouissance (et pas banale) de toute une vie. Il a cependant la qualité des grands silences. Depuis que j'ai débarqué (et c'est le mot) à Autorimessa, j'éprouve ce pourquoi depuis toujours et partout tant d'hommes de qualité ont fui le monde, et qui peut être défini de la façon suivante : un sens qui sert rarement au plaisir sert *enfin* au plaisir. Il y a certes la musique, mais c'est l'artifice, pour si belle qu'elle soit. Nous allons à elle comme à un *extrait*. Elle ne peut être écoutée qu'à faible dose : une heure ou deux, au maximum ; au-delà, disons par exemple dix heures, la plus belle serait un supplice ; on ne la *goûterait* plus, on serait ivre mort comme après trop

d'absinthes. Faisons le compte, par contre, des joies de notre œil. Il n'y a pas besoin du Parthénon, ni de Vézelay; rien que dans les femmes qu'on rencontre : une bouche, un nez, des cheveux, parfois tout un visage, un buste, une démarche, les couleurs, et je parle pour ceux qui n'ont presque rien à regarder. Les fleurs, les arbres, les paysages, les animaux, les chevaux; l'émotion visuelle n'est jamais à son comble. L'œil est blasé. On ne peut comparer aucune émotion visuelle à l'émotion, par exemple, que procure une belle voix. L'oreille est plus sensible parce que le bruit ne lui fournit presque jamais l'occasion de jouir. Quand elle y arrive, elle le fait avec des forces neuves, intactes, et qui ont appétit de tout. C'est pour le savoir d'instinct que les sourds sont généralement tristes. Ils ont perdu un paradis à peine goûté; et un paradis d'Allah.

Comme un aveugle serait heureux à Venise!

Après le dîner, nous allons à l'embarcadère qui grince de l'autre côté du pont et nous attendons le vaporetto. Je demande quatre places pour San-Zacharia, comme m'a conseillé de le faire une jeune fille qui a entamé la conversation avec moi à propos de nos baluchons. Pour caser toutes nos affaires dans le petite 4 CV, nous n'avons pas emporté de valises, mais fourré nos impedimenta dans les coins libres. Je n'ai qu'un sac de plage où sont mes carnets et mes livres. Maintenant, pour déménager, il a fallu nouer mon linge et celui d'Élise dans un foulard et bourrer les poches du manteau que je porte sur mon bras. Antoine est dans le même attirail. Nous sommes aussi fort gais. Cela suffit ici pour faire la conversation *ex abrupto* avec tout le monde. Celle qui m'a parlé m'a prévenu avec une très jolie voix que j'allais perdre une serviette de toilette. C'est à San-Zaccharia, dit-elle, que nous trouverons certainement un hôtel.

Nous sommes prévenus de l'arrivée du vaporetto par le halètement que j'ai entendu tout à l'heure. Le ponton où nous attendons tangue sous nos pieds à son approche comme si nous étions en pleine mer. On embarque plus facilement qu'on ne monte en autobus ailleurs, mais, tout de suite après c'est le bateau, pour si petit qu'il soit, avec tout l'appareil mélancolique habituel. Oui : pour s'engager sur dix mètres d'une eau qui a à peine un mètre cinquante de profondeur, on est *joué dans les hasards*. On sent qu'on est sur une matière qui ne porte que par artifice; ce n'est plus le pavé qui n'engloutit rien, sauf intervention du diable (et c'est très rare). Si l'on ne comprend pas ce que je dis, il faut observer les petits amoureux de Venise quand ils se séparent après le

rendez-vous du soir. Je veux parler de l'ouvrier plombier, du manœuvre maçon ou du petit télégraphiste. C'est Paul et Virginie. C'est la mort dans l'âme. L'un est dans le bateau, l'autre est resté sur l'estacade. On peut vraiment parler de *consternation peinte sur le visage*. On ne sent jamais cette *fin de tout* à Paris ou à Londres, nulle part sur terre ferme où l'on sait qu'à défaut de moyens mécaniques, on aurait toujours, en dernier ressort, la ressource de courir pour rejoindre celle qu'on aime. Ici, il y a, tout le long du jour, cent petites séparations *définitives* de cette sorte. C'est une source de mélancolie pour tout le monde. Comme on craint le ridicule, on l'attribue à l'air des lagunes.

Vers 1900, il y avait, sur la place Saint-Michel, à Marseille, une barque qui évoluait sur un bassin de cinquante à soixante mètres de circonférence autour d'une île de rocaille. C'était intitulé « le Tour du Monde ». Mon père me menait faire ce tour-là. Il restait bien entendu sur le rivage. Je faisais ainsi mes *exercices de déchirement*. C'est fort utile, et mon père le savait. Il mettait pour la circonstance sa chemise blanche et se faisait faire soigneusement son petit nœud de cravate noire. Il était ainsi très beau. Naturellement bon, je le soupçonne d'avoir été ces jours-là et par calcul, particulièrement bon. Dès que les rocailles de l'île me le cachaient, c'était *la fin de tout*, comme à Venise. Cela ne durait qu'une minute, la prochaine courbe du bassin me le rendait. Mais perdre est une sensation définitive ; elle n'a que faire du temps. Quand on a perdu quelqu'un, on a beau le retrouver, on sait désormais qu'on peut le perdre. En débarquant, mon père me serrait la main, comme à un homme, et nous quittions la place Saint-Michel en affectant une très grande indifférence.

Ce n'est pas pour rien que, même les peuples montagnards se représentent la mort comme une barque. Dans Venise, soit qu'on circule sur l'eau, soit que ce qu'on désire se trouve de l'autre côté d'un canal, c'est chaque jour un millier de petites morts. On y prend vite goût. De là, le reste du monde aboli, ce qui est si délectable, et l'habitude de la nonchalance en tout. *Time is not money* dans les Champs-Élysées. *Finita la Commedia;* à quoi bon courir?

On accuse à tort le mauvais air des lagunes, mais, si l'âme se refuse ainsi aux vives impressions du plaisir ou de la joie, se plaît dans la rêverie, dans une méditation vague, et trouve du charme à s'occuper d'idées attendrissantes, c'est qu'ici elle a l'impression d'avoir terminé ses avatars.

Il faut voir la place Saint-Marc, tard dans la nuit, quand l'orchestre du Florian a plié bagage. On peut, sans inconvénient, rester le dernier à la terrasse du café et jusqu'à trois,

quatre heures du matin ; le garçon sait de quoi il s'agit ; lui-même en profite. Pour peu que vous ayez l'air vénitien, c'est-à-dire celui d'une éponge au fond de la mer (et cela s'acquiert vite) il viendra s'asseoir près de vous. On ne peut parler à aucun homme comme on peut parler à celui-là. Il n'y a plus de syntaxe, car il ne s'agit pas de dissimuler, mais de se confesser mutuellement pour aller de pair dans une utilisation parfaite de la faculté de jouir du monde. J'ai remarqué que, dans ces conversations, il n'y a pas de verbes. On appelle *Constantinople* le vent qui gronde dans la logette du campanile et cela suffit, C'est généralement vers ces heures-là qu'une eau abondante sourd des fondations de l'église. On la voit sortir du vestibule. Elle fait un lac qui parfois a plus d'un mètre de profondeur et peut s'arrondir jusqu'à obliger à faire sur lui des ponts de planches de plus de vingt mètres de long. On m'a dit qu'elle était douce et ne venait pas de la mer, mais de cette partie de l'église appelée *Luogo segreto*, ou encore *Tribùnale*. On la voit s'avancer. On a l'impression d'être dans un monde qui a *touché* et commence à faire eau de toute part ; que le pont est envahi, que le naufrage n'est pas loin. J'ai calqué mon attitude sur celle du garçon de café. (Plus que partout ailleurs, il faut bien se garder ici de faire rire de soi). L'impression de naufrage universel, quand cette eau noire s'avance sur la place Saint-Marc déserte à 3 heures du matin, est très forte. Il faut visiblement, à ce moment-là, mettre les pieds sur les barreaux de la chaise qu'on a en face de soi. Cette eau que d'aucuns disent être le signe d'un grand vent d'est en Adriatique est appelée *Tribunale* par mon garçon de café. Elle vient, d'après lui, de l'autel que le doge Ordelafo Faliero et le prince Pietro Zani ont enjolivé, et qu'Andrea Dandolo a finalement chargé d'or massif, de rubis, de diamants, d'émeraudes et de perles. *Ma non si scuopre se non nelle maggiori solennita*, dit-il. Il m'explique ensuite que cet autel *fait son travail tout seul*, sans l'aide de prêtres. Cette eau noire qui s'avance sur la place Saint-Marc et la noie peu à peu, serait une indication à ne pas négliger. Tout cela, y compris les noms propres, m'a été dit d'une voix égale qui ne hausse jamais le ton, et en très peu de mots. C'est moi qui ai mis des verbes et fait des phrases.

Il est de Modène. Il habite Venise depuis vingt ans ; il travaille au Florian depuis sept ans. Il a tenu pour son compte un petit bistrot Rio Santa Sofia, derrière la Ca d'Oro. Il a encore sa mère dans ce quartier de la Misericordia. Chaque soir, l'air de lagune remonte jusqu'au canal Grande, le long de cette darse qu'on appelle la sacoche de la Misericordia.

Les rideaux de raphia voltigent devant les portes. Les Jésuites sont obligés de faire parfiler de fils d'acier les tentures qui pendent au porche de Sant'Apostoli. Il aimait s'asseoir sur les pavés de marbre de la rue et prendre le frais. Il avait sept clients qui le faisaient vivre toute l'année. L'air ne coûte rien, le poisson guère plus. Il me demande si j'aime les seiches farcies. Il avait comme bonne amie une jardinière. Elle poussait sa barque des quatre saisons sur le Canal. Il lui suffisait de se mettre au parapet ; elle lui faisait passer une courgette, une pomme d'amour, une poignée de mâche. Il était en coquetterie avec une femme qui tenait l'épicerie coin Rio Terra, derrière il Tempio Israelitico. Elle était *casca*, c'est-à-dire qu'elle avait des pieds et des jambes d'éléphant. C'est une maladie qui vient de la côte dalmate. Elle ne pouvait pas bouger. *On la prenait comme elle était.* Elle lui donnait les fonds de sacs de riz. Il faut hacher la salade et le cerfeuil avec une pointe d'ail et beaucoup de persil. Le persil est très bon à l'homme ; il donne une belle démarche. On coupe menu aussi les tentacules des petites seiches. Il ne les faut pas plus grosses qu'un œuf de pintade. On fait un coulis avec la pomme d'amour, de l'huile et le foie cru de trois ou quatre gros rougets. Dans les maisons où l'on est habitué à manger de la seiche farcie, on a toujours une petite jarre de *garbinella*. C'est un mot qui signifie *tour d'adresse*. C'est une purée de fenouil de Padoue. On écrase dans de l'eau-de-vie les grosses tiges de ce fenouil qui pousse au bord des marais. Cette pâte, fine comme de l'argile à poterie, macère dans l'alcool pendant des mois. On en prend gros comme un poing d'homme. On la délaie dans du vin blanc. On fait crever du riz et on le laisse s'imbiber de ce vin blanc. La seiche est le seul fruit de mer qui demande assaisonnement de noix muscade. Cela vient de ce qu'elle se nourrit des petites boues qui flottent entre deux eaux, comme du lait. Il faut beaucoup de temps pour farcir des seiches mais, bien entendu, on a le temps. Ensuite, on les fait cuire à la poêle dans de l'huile qui ne doit pas grésiller. Cela ne s'appelle pas *frire;* cela s'appelle *sborare*. C'est un mot qui signifie quelque chose de dégoûtant. Mais, celui qui est près d'une poêle où l'on fait *sborare* des seiches ne se soucie plus du sens du mot. C'est dans le quartier de Misericordia que les rues sont pavées de marbre. La vie est bonne le long des quatre grands canaux parallèles où viennent dormir les barques funéraires du cimetière San-Michele. Les cloches de Sant-Alviso et de la Madona de l'Orto sonnent les glas sur trois tons. Les morts s'en vont dans des barques rouges, le long de ruelles tendues de pourpre, conduits par des bateliers

noirs qui chantent la complainte de Saint-Jérémie. Dans toute cette paroisse, sur les murs qui baignent, pousse un petit mollusque qui a le goût du citron.

Il a oublié Modène. Il est Vénitien de cœur. Rien n'est plus beau, dit-il, que d'aller à son aise, un soir d'automne, du théâtre Malibran à San-Marco. La pluie à Venise est un délice. Seuls les étrangers croient au soleil. La pluie réveille l'odeur des maisons. Il connaît des placards qui sont pleins de pourpoints, de manteaux, de toques et d'épées. Il pourrait me montrer, si nous avions le temps demain, lui et moi (mais, nous n'avons pas le temps) de grandes pièces dont les fenêtres ne se sont plus ouvertes, et où des lits à colonnes mangés de chirons et de mites sont devenus fragiles comme des châteaux de sable. Il ne faut pas s'en approcher. Ils ne sont plus que maladie des pieds jusqu'au baldaquin. C'était le temps où tout le monde allait chez les Croates et les Turcs. Ils ont ramené une odeur de cuir. Il n'a jamais compris pourquoi, à ce moment-là, les marins portaient des bottes. La petite sandale padouane, qui est semblable à un escarpin, est bien plus commode. On en taille dans de la peau de chèvre qui, à Venise, devient souple comme du beurre. C'est ce qu'il porte lui-même, car le pied est l'outil du garçon de café. Au début, il était souvent obligé, en plein jour, de s'appuyer contre une colonne. Ce n'était plus le petit bistrot du Rio Santa-Sofia. Il n'avait pas pu le garder à cause de son âme qui, à un certain moment a vu grand. Qui pourrait lui jeter la pierre? Il tenait bon pendant les coups de feu. Il appréhendait les apéritifs où il y a de la musique. On l'écoute et on a le marasme. Il signor Medio, qui écrit des livres, m'a dit que dans l'Arioste, les guerriers fatigués s'appuient au tronc des arbres et tiennent leurs boucliers comme je tenais mon plateau. J'ai repris courage et j'ai pensé aux sandales de Padoue. L'air de Venise n'est pas salé ; il contient de l'algue ; c'est ce qui lui donne le pouvoir d'assouplir. Maintenant, je suis coté. C'est moi qui sers les Anglais. Il y en a souvent cinq tables. Il faut leur montrer qu'on sait travailler, sinon ils se mettent à parler dans leur langue. Mais, je ne m'arrêterai pas là. On ne peut pas voir Venise. Quand nous avons la pluie des îles grecques, la ville prend son odeur. Dans des chambres, il y cent ans, on entreposait encore du poivre et de la cannelle. Les palais, avec un grand volume de pièces et d'escaliers, étaient habités par deux ou trois personnes. Les hommes allaient en Albanie et revenaient avec des pantalons turcs. Les femmes mettaient des clous de girofle dans les coffres à linge. Leur faire la cour, c'était manger du bœuf en daube. Il existait des jeunes filles blanches qui ne

sortaient jamais. Contrairement aux recluses mahométanes, les prisonnières de Venise n'engraissaient pas. Il y a mille souvenirs de demoiselles titrées restées sveltes après trente ans de réclusion complète dans d'immenses palais. Elles se parfumaient au musc et mangeaient du sucre candi. Du Palazzo Pisani qui est en face de l'Académia, jusqu'à la Merceria, en passant par le théâtre de la Fenice, on peut aller à couvert d'une maison à l'autre par des portes secrètes. On brûlait du papier d'Arménie tout le long de ces couloirs. C'étaient les rues d'une ville sombre où il y avait la vie et des chandelles de suif très pur, en candélabres. Retour de Crête et d'Asie Mineure, les jeunes gens y pénétraient par escalades, les poches pleines d'olives confites, de mandarines et de chapelets de Jérusalem. Aux grandes occasions, avec des cordes et des palans bien graissés, on hissait des sages-femmes dans ces galeries de taupes. La pluie de novembre qui vient de Céphalonie fait sortir l'odeur des murailles. Rien ne donne plus de l'idée qu'une odeur. Je me suis laissé dire par le garçon du Florian et par beaucoup d'autres qu'on vit avec rien à Venise dès qu'on a pu louer un *casin* et prendre les habitudes des gens du lieu. Pour figurer, ce qui compte tellement dans le sud, il suffit d'avoir chaque jour du linge propre. La gondole, en argot populaire, s'appelle *zanzarin* et un *zanzarin* est en réalité un homme qui fait le beau avec sa chevelure. Le dernier des ramasseurs de mégots et l'ouvrier le plus affairé de l'arsenal ont le temps, l'un et l'autre de s'asseoir sur une de ces marches qui descendent dans la lagune et de regarder passer les barques. Ils ont l'esprit de remarquer qu'à chaque coup de perche, la gondole remue l'eau derrière elle comme un *zanzarin* secoue ses cheveux quand il veut faire de l'effet devant les dames. C'est pourquoi les cinémas ne font pas fortune. Il en est de même pour tout ce qui coûte tant d'argent d'ailleurs. Il y a évidemment des restaurants pour touristes et on y mange du bœuf bourguignon mais, pour les crevettes, le petit caboulot nous a demandé deux cents francs, et l'on peut avoir pour le même prix des soles dont les filets ont trois centimètres d'épaisseur. On prépare aussi les pâtes suivant toutes les formules italiennes et suivant toutes les formules vénitiennes. En outre, c'est un endroit où l'Orient, et celui des Turcs et des Mongols, entre profondément en Europe. On peut y voir les pâtisseries les plus bizarres. On se sert de la paume de la main gauche comme assiette. On n'a pas l'ennui d'avoir entre les jambes le pied d'un petit guéridon ridicule, ni celui d'être servi et jugé par une patissière chlorotique à qui le feuilleté ou la chantilly soulève manifestement le cœur. On mange dans

la rue en se promenant. Qui n'a pas vu un Vénitien d'origine mordre dans un *schiappetto* (c'est un brouillamini de pâte frite, de rahat-loukoum et de crème montée) en se baladant Corso Larga ne saura jamais se débarrasser de l'appareil puéril et honnête de la vie. C'est aller droit à l'essentiel, sans penser au qu'en dira-t-on. On comprend que ces gens-là devaient être coriaces, même sur le chapitre de la messe. Il n'y a pas une volupté, cataloguée ou non, à laquelle ils n'aient le courage simple de s'abandonner en pleine rue et en plein jour si besoin est. De là, une sorte de terreur délicieuse et permanente qui est le contraire formel de l'ennui.

La position de cette ville entourée d'eau et pavée d'eau fait que c'est le seul endroit du monde où l'on peut porter indéfiniment du noir et où le noir reste pur. Pantalon, chemise et sandales du noir le plus pur : voilà un admirable costume. Rien n'est plus gai. On fait aussi une sorte de chapeau noir en paille vernie, à fond plat et à larges bords, égayé d'une toute petite tresse de ruban vert qui pend par derrière, en cadenette. C'est dans cet attirail qu'on va pourtout. Comme il n'y a jamais de poussière, rien n'est plus économique que ce noir. Les femmes ont des jupes de couleur et s'entourent souvent le buste d'un jaune vif. Un homme noir qui cherche fortune est très beau. Il est difficile de laver le linge à Venise. L'eau de la lagune ne sert pas. L'été, quand, dans les ruelles, l'ombre est nettement tranchée du soleil, on voit des femmes coloriées courir dans la lumière comme si elles mimaient seules la fuite syncopée de Klérista. C'est seulement quand on s'approche qu'on voit dans l'ombre cinq ou six hommes noirs qui viennent de faire leurs offres de service. Ils se confondent avec l'ombre.

Les mœurs à Venise sont celles d'un pays du sud ou, au surplus, tout est provisoire, même le définitif. Le campanile de la place Saint-Marc, si colossal, s'est déjà écroulé une fois, le 14 juillet 1902. Il avait jusqu'à son sommet deux murs, l'un dans l'autre, et entre les murs courait une rampe de terre, si doucement enroulée en colimaçon qu'un cheval pouvait monter au trot jusqu'à la logetta, à soixante-quinze mètres de hauteur. Il y a, dans le comportement des Vénitiens, bien des façons de faire qui sont semblables à cette rampe de l'ancien campanile. On n'a jamais fait monter aucun cheval jusqu'à la loggetta, mais tout était prévu pour pouvoir le faire, *et même au trot*. On part de ce principe qu'on peut avoir brusquement besoin des sensations les plus extravagantes. Il faut donc s'y préparer et s'y préparer par des exercices pratiques, comme les soldats et les ingénieurs.

C'est pourquoi, il y a si peu de véritables péchés ici. Les églises sont des endroits frais où il est tout naturel qu'on soit très à l'aise. On voit le sacristain aller de couple en couple : c'est qu'il va chercher ses *bonnes mains*. Il y a parfois des habitués qui attendent et consentent volontiers pour la tranquillité de tous à prendre en attendant les attitudes de la dévotion la plus noble. Il faut dire cependant que certains autels où sont exposées des reliques dans des ornementations torsadées, ornées de coquillages, distillent une horreur sinistre. Ces membres épars et dont quelques-uns sont attaqués de moisissures, ne peuvent que pousser à la consommation. Des débris de mâchoires, des pieds, des doigts, et même un cœur dans son bocal comme une grenouille, font de la terre un paradis dont il faut se hâter de jouir avant d'être chassé, mais exigent aussi la soumission à certaines feintes. Chercher fortune — ce qui se fait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, même en dormant — se dit *andare a Nuolo* (forme dialectique du verbe *olire :* sentir bon) dans quoi il y a une sorte de jeu de mots obscène, où il est à la fois question d'huile et d'odeur. Cette façon de s'exprimer qui a l'air d'être sans illusion et dissimule une anxiété fébrile prouve qu'il n'y a pas de véritable sensualité. Il n'est pas rare de voir des hommes implorer et pleurer, ce qui partout ailleurs serait une maladresse insigne. Mais tout le monde sait qu'il s'agit simplement d'une *curiosité* semblable à celle du petit garçon qui tempe son doigt, et au besoin tout son poing, dans vingt pots de confiture, et n'en consomme véritablement aucun. Il y a une chose dont tout le monde est très fier et se réclame, même les femmes : c'est la virilité. Tous les jurons, toutes les insultes en font mention. Ils la manient comme Zeus maniait sa foudre. C'est elle qui assure leur prééminence, qui les guide où ils veulent être, qui les venge. Ils sont très décontenancés et, pourrait-on dire, au bord des pleurs, quand on ne tremble pas devant elle. C'est à quoi ils ne comprendront jamais rien. Il faut dire que leur ostentation fait merveille chez le sexe faible. Il est tellement surpris quand on ne l'attaque pas de cette façon à laquelle il a l'habitude de résister cinq minutes, qu'il ne résiste pas à l'indifférence. J'ai rencontré dans une banque où je faisais un change de monnaie une fort belle Vénitienne que j'ai été obligé de regarder. Elle me caressait littéralement du plumeau avec ses longs cils depuis un bon moment. Il n'y avait pas de quoi en tirer gloire. C'est simplement qu'elle m'avait vu absorbé dans une addition, et en sa présence, ce qu'elle ne comprenait pas. Beaucoup de jeunes filles sont anémiques à Venise. Elles vont boire du sang de bœuf chaud à l'abattoir. On les rencontre le matin,

et toujours très coquettes. Elles ont un verre dans leur sac à main ou une timbale en argent marquée à leurs initiales. Il est de bon ton d'offrir une timbale de cette sorte à la jeune fille de la maison, si on la trouve pâle. Elles attendent près du bœuf qu'on assomme, mais sans faire la queue comme on prendrait vite l'usage en Angleterre. Un garçon boucher pique l'artère et la fontaine se met à couler, parfois assez raide. Il faut être très habile pour remplir le verre sans se tacher. Les novices qui n'y arriveraient pas sont accompagnées par leurs mères. Il faut boire immédiatement, d'un trait, et se mettre ensuite un grain de gros sel sur la langue. Cette médication fait, paraît-il, merveille. Le verre de sang coûte actuellement vingt-cinq lires, plus ce qu'on met dans un tronc que le garçon boucher agite sous le nez des dames avant de planter son couteau. Le bœuf qui a été ainsi saigné fournit, paraît-il, de moins bonne viande. Les bouchers s'efforcent de la vendre au même prix que l'autre, mais les femmes prétendent la reconnaître et l'appellent *castrone*. Comme il s'agit déjà d'un bœuf, cette plaisanterie est intraduisible, dit-on.

Il y a encore de la générosité à Venise. Il est impossible de savoir qui est riche et qui ne l'est pas. Le trésor des églises est actuellement en compte très suivi avec les pêcheurs et les ouvriers de l'arsenal. Or, les tempêtes sur la lagune ne sont pas effrayantes. C'est donc par pure gloriole qu'on donne, et beaucoup. Il n'y a pas de mendiants ; tout le monde mendie et, pour vous avoir présenté à un souffleur de verre, un marquis inscrit au *Livre d'or* touche sa commission et, s'il faut, la réclame. Cela se passe en 1951 et le *Livre d'or* a été fermé en 1370. J'ai vu une femme du peuple qui apportait au sacristain de San-Giorgio degli Schiavoni une pièce de brocart. Ceux qui m'accompagnaient m'ont montré dans la journée la boutique où elle l'avait achetée. Il n'y avait aucun doute, nous nous sommes fait montrer l'étoffe. Elle venait d'un très beau manteau de cérémonie du xv^e^ siècle qu'on débitait avec des ciseaux. C'était pour orner la statue de saint Georges qui, on ne sait pourquoi, est très aimé dans le peuple, et rien n'était trop beau pour lui. Le marchand nous a dit qu'il tirait ainsi trois fois plus d'argent que de la vente du manteau entier à un riche collectionneur. Il n'est pas rare de voir offrir à des saints, quand ils ne sont pas en fête, des fruits et des flacons de vin en guise de fleurs. Les bedeaux et les prêtres laissent ces offrandes au moins un jour au pied des statues. On ne fait pas de politique — ouvertement tout au moins — et celle qu'on fait en dessous est si compliquée qu'elle n'est plus de la politique. C'est qu'il n'y a pas d'ou-

vriers dans la ville, mais des artisans et que, s'ils sont habiles dans leur métier, ils se jugent les égaux le Rothschild, et plus heureux. C'est de là que vient naturellement la générosité générale. Rien ne compte que l'art pour l'art. On le fait payer, bien entendu, mais on préférera toujours un beau geste *qui classe* à de l'argent. Il n'est, comme on voit, pas question de morale, mais c'est souvent qu'à Venise le bien sort du mal. En tout cas, la vie en société est ici basée sur le fait que l'orgueil, et le plus forcené, passe avant tout, et cela soulage effectivement plus de misère qu'une tonne de lois démocratiques. Parmi ces orgueilleux, la vie est aisée, soit qu'on soit de nature à leur emboîter le pas, soit qu'on ait l'esprit porté vers l'humour. Car ils ont la générosité très subtile, et qui met toutes choses en place, de ne pas se prendre au sérieux. Ils se feront tuer ou tueront pour affirmer la prééminence de leur sexe, de leur position, de leur passion ou de l'art auxquels, en réalité, ils ne croient pas. Cette absence de croyance est l'air le plus frais qu'un homme et une femme de 1951 puissent respirer. C'est d'une allégresse à faire des folies. Aussi, on en fait. C'est le dernier canton de la vieille Europe où l'on en fasse. Il y a évidemment ici, comme partout, une cavalerie de Cromwell, mais elle est obligée de suivre les violons ; le spectacle est cocasse. C'est le grand soir au grand jour.

Puisque nous sommes sur le chapitre des mœurs et des passions, parlons de petits détails qui en témoignent. Ainsi, j'ai remarqué sur les tricots que portent les ouvriers de l'arsenal, les marins, et, en général les hommes du peuple, une petite poche, ou, plus exactement, un petit étui de la grosseur de l'index et placé fort bas. Il s'ajoute également aux deux goussets classiques du gilet chez le bourgeois et je l'ai vu sur un blouson de polo, à la vitrine d'une boutique de luxe. C'est à l'usage d'un petit Saint-Antoine de Padoue en plomb que l'on a constamment sur soi. Il faut que le saint, qui a trois centimètres de long, soit porté verticalement, *à la hauteur du foie.* Les journaux spécialisés dans la publication de canevas, de tricot, mais seulement ceux édités en Vénétie, tiennent tous compte de cet usage. Les femmes de toute condition ont un Saint-Antoine dans leur sac. Il n'est pas destiné à faire retrouver les objets perdus. Il préside aux choix qu'on est constamment en train de faire dans la vie. On voit dans la rue des femmes qui appliquent brusquement leur sac sur l'emplacement de leur foie. Elles n'ont pas de coliques ni de points de côté. C'est qu'elles sont en train de dire à saint Antoine de Padoue : « A toi de décider, mon mignon. » Elles ne sont plus responsables du péché qui va

suivre. Il est entériné par un petit pilote de plomb qui, au surplus, est un saint reconnu. C'est peut-être moins joli, (et encore !) mais, pour la conquête du bonheur, c'est bien plus fort que Pascal ; et *on fait attention à Dieu.*

J'ai entendu parler politique et par des hommes qui étaient couchés au soleil, car nous avons eu quelques jours de froid assez vif. J'ai cru comprendre que leurs opinions étaient bonnes, si l'on entend par bonne opinion celle qui a confiance dans l'homme et le suppose indéfiniment capable de qualités morales à toute épreuve. A les voir, on les aurait dit au banquet de Trimalcion. Les hommes d'ici, quand ils ont dépassé la quarantaine et que, par la force des choses, ils ont *les vues basses*, sont souvent fort beaux. Ils ont le gras féminin de Néron. Comme malgré le vent dalmate ils n'avaient pas boutonné leurs chemises, ils montraient des seins opulents couverts de poils noirs. J'ai fait celui qui lit un livre pendant plus d'une heure à côté d'eux, ravi d'avoir rencontré des Robespierre sympathiques. Parfaitement corrompus, ils restaient corruptibles (comme tout le monde). Ils n'ont pas dit une seule sottise. Étant donné le sujet, il fallait une intelligence des choses extraordinaire.

J'ai vu passer une gondole de cérémonie que des employés municipaux menaient sans doute au radoub. Elle était rouge, alors que les gondoles ordinaires sont toutes noires (en souvenir d'un vœu qu'on fit pour une peste). Je m'étais demandé jusqu'ici pourquoi, par exemple Canaletto ne réussit pas à donner un air de fête au voyage du doge sur le Bucentaure, un matin de mai. C'est qu'il accumule l'or et le rouge et que notamment le rouge sonne ici comme *un coup de semonce* après lequel on est très inquiet. Ce noir au contraire est fort apaisant dans la lumière de Venise. J'ai déjà dit qu'il était très pur en raison de l'absence de toute poussière. Il est au surplus la seule couleur *qui apporte quelque chose de nouveau* dans la clarté intense. Les autres à la longue, ennuieraient en répétant ce que le soleil a déjà dit ; et qui est assez dur à digérer.

« Ce qui prouve que je crois en Dieu, c'est que je compte sur la Providence. » Voilà une pensée très vénitienne. Dans cette ville où il y a trois mètres d'eau sur tous les seuils, on laisse les enfants parfaitement libres de faire tout ce qu'ils veulent. On en voit des bandes qui vont on ne sait à quelles affaires d'un air fort grave. Je me suis laissé dire qu'il ne s'en noie pas beaucoup. Au surplus, on considère qu'ils ont toutes les passions des grandes personnes et qu'ils sont inscrits chez le destin. On ne croit pas, comme ailleurs, qu'il faut vingt ans pour faire un homme ; on dit qu'il est fait

instantanément. Je n'ai vu nulle part de mères extasiées; elles regardent leurs enfants comme elles regardent leur mari et les hommes en général (et les femmes) d'un œil qui n'a plus rien à apprendre. De là, une totale absence d'hypocrisie dans toutes les passions ; on n'y est jamais dans la dépendance d'un sot ou d'une sotte. Cela donne beaucoup d'allégresse à l'air des rues.

Il ne faut pas prendre plusieurs rendez-vous par jour. Les déplacements se font à pied et dans un labyrinthe, ou en glissant lentement au fil de l'eau. Le gondolier n'est pas un chauffeur de taxi ; souvent, il est obligé de vous débarquer à cent cinquante mètres de l'endroit où vous allez et, dès que vous avez mis pied à terre, il ne s'occupe plus de vous. Non pas qu'il y mette la moindre mauvaise volonté, mais il ne sait pas. Le plus grave, c'est que personne ne sait. S'il s'agit d'aller à un endroit précis, si vous ne connaissez pas votre chemin et surtout si vous le demandez, cent cinquante mètres à faire vous prendront une bonne heure. Dès qu'on arrive en retard quelque part, on est puni. Les gens qui vous attendent ont sur le visage un tel air de contentement et de paix qu'on a la fâcheuse impression d'arriver non plus en retard, mais trop tard, et qu'on a manqué le plus beau. Si la personne vous tient à cœur, la sensation n'est pas drôle. Le contentement et la paix viennent de ce que les plus passionnés ont dormi en vous attendant. On ne tarde pas à s'en rendre compte ; ce qui, même avec la susceptibilité la plus accommodante, n'arrange pas les choses. C'est un malentendu courant et qui donne à certains après-midi de Venise une lumière cruelle. Or, si l'on arrive à l'heure, c'est au contraire un des rares endroits du monde où il est permis de jouir d'un sentiment. Par exemple, l'amitié (dès qu'elle a quelques années de bouteille) est un sacrement ; et indissoluble. On pourrait écrire cent tragédies intitulées « les Amis vénitiens ». C'est ce qui gêne le plus la politique moderne. J'ai vu un militant très embêté. Il faisait d'ailleurs tout céder lui-même à la nécessité d'être à l'heure à l'endroit où il avait ses sentiments.

Il n'y a pas d'autos. Il faut se le redire sans cesse, notamment quand on voit des gens calmes. Le propriétaire de la plus belle voiture du dernier modèle est méconnaissable après huit jours de ruelles et de canaux, surtout s'il n'est pas retourné à Autorimessa. (Et le garage de verre donne une telle impression de sécurité et de confort qu'on y oublie sans remords la voiture la mieux aimée.) Des gens torturés de tics deviennent beaux. Quinze jours de promenades coupées de repos en

gondoles donnent à la démarche une nonchalance royale. Il faut tout faire lentement et l'on n'entend plus que des bruits soyeux. Dans la conversation, il n'y a plus de reparties vives. Cela permet de voir clair et de n'être dupe qu'une fois sur deux de son esprit. On ne *plafonne* jamais ; ainsi les paresseux ne sont pas sans ressources et défendent leur bonheur avec une énergie qui surprend.

Nous avons assisté sur la place Saint-Marc à un concert donné par la musique municipale de Venise. C'était la cacophonie la plus décidée du monde. Les musiciens sont arrivés les uns après les autres, en boutonnant leurs tuniques. Quand un petit monsieur qui était le chef a jugé qu'il avait tous ses éléments, il a, sans autre forme de procès, levé sa baguette et les instruments se sont mis à pousser des cris. Il était impossible de mettre un nom sur ce bruit. La place était noire de monde et j'ai pensé qu'il allait y avoir une révolution. Pas du tout : les gens ont continué leur promenade comme si tout était pour le mieux. A la terrasse du *Florian* où nous étions assis, en compagnie d'une très nombreuse assemblée, j'étais près d'un pilier qui dissimulait un dilettante. Il était dans le ravissement. Je n'ai jamais vu visage plus heureux. Les manifestations de son bonheur atteignaient même une sorte d'impudeur obscène. J'en suis venu à me demander si je n'étais pas fou moi-même, et il a fallu pour me rassurer que j'aille regarder sur le programme le nom du morceau qu'on jouait. C'en était un fort célèbre, que je connais naturellement et que même je fredonne. Les beuglements faux des trombones et l'horrible piaillerie sans mesure de tout le reste n'étaient donc pas le fait d'un chef-d'œuvre moderne qui aurait eu ses fervents. Il m'a fallu assez de temps avant de comprendre que toute l'assistance était *en représentation* et qu'on *jouait* la volupté. Je suis persuadé que mon dilettante aime Mozart. Dans les entractes, il balançait sa chaise de façon à placer son visage dans l'ombre. C'était pour se reposer de feindre. Quand il se remettait en lumière, il ne dominait pas tout de suite une bouche très sensible. Ici, ce n'est pas « pour le tsar et pour la patrie » qu'il y a des héros : c'est pour la galerie.

Dans la Merceria, l'autre matin, j'ai été étonné des regards admiratifs qui se portaient sur moi. Il y avait même des déclarations d'amour fort claires. Je me suis demandé ce qui m'arrivait. J'ai mis aussi très longtemps à comprendre. C'était finalement ce qui, partout ailleurs, aurait fait rire. Il y avait, deux pas devant moi, un immense gendarme rehaussé d'un bonnet à poil et d'un plumet rouge qui marchait noblement en balançant un manteau pourpre. Machinalement, je lui

avais emboîté le pas et il semblait être mon majordome chargé d'écarter la foule. On y croyait, et un vieux monsieur très coquet m'a salué. J'ai fait durer la plaisanterie jusqu'à la Banca d'Italia où j'ai feint d'avoir à entrer. J'ai raconté l'histoire et l'on m'a félicité pour cette malice. Il aurait été impoli de détromper trop brusquement des gens qui, m'a-t-on dit, *s'étaient donnés.*

Il faut faire usage à chaque instant de la civilisation la plus raffinée, c'est-à-dire du mensonge. Le seul fait de marcher à pas comptés derrière un gendarme d'apparat pouvait m'ouvrir une carrière extraordinaire. L'embêtant, c'est qu'on interprète même le silence et l'absence de gendarme.

J'ai eu besoin d'un barbier. J'en ai choisi un dans une petite rue. Comme je paie le garçon avec un billet de mille lires et qu'il doit me rendre la monnaie, le patron lui dit à haute voix, en dialecte : « Donne-lui le mauvais billet. » C'est un billet de cinq cents lires que, bien entendu, je refuse. « Il l'a vu », dit le garçon qui devient immédiatement très gentil et me brosse vigoureusement du haut en bas jusqu'à se mettre presque à genoux. Il y a ainsi tout le long du jour cent malices cousues de fil blanc. C'est le bistrot qui fait payer sa consommation plus cher dedans que sur la terrasse parce que dedans, dit-il, il fait plus frais. L'hiver il fait payer plus cher sur la terrasse parce qu'elle est au soleil. Je me suis amusé à marchander des photographies obscènes. Il y en avait à cinquante et à cent lires. J'ai demandé pourquoi : c'étaient les mêmes. On a voulu me faire remarquer sur celles à cent lires un détail mieux venu. Il y en avait à mille lires aussi laides que les précédentes. C'était, paraît-il, parce que les acteurs y avaient *mis de l'âme.* Je l'écris tel que. Le personnage qui me parlait ainsi *de l'âme* était une vieille dame qui avait trente bons kilos de seins et faisait la coquette. Il paraît que ces tours de Babel ont ici des amateurs plus nombreux qu'on ne croit. Dans les lieux où elle est très répandue, la beauté ennuie. J'ai vu beaucoup de très belles femmes. On m'a dit que quatre-vingt-dix pour cent étaient bêtes. Je ne le croyais pas, étant donné le talent qu'il leur faut déployer à chaque minute du jour pour se défendre. On m'a affirmé qu'elles n'avaient aucun talent. C'est pourquoi on voit tant d'hommes mécontents et toujours en quête. On m'a raconté cent histoires où, finalement, tout se passait en conversations tant l'occasion en était rare. Ce sont des gens gorgés d'imagination à qui il faut à toute force un exutoire. C'est bien plus impérieux que le reste qu'ils peuvent avoir à n'importe quel coin de rue. Voilà d'où vient cette virilité triomphante qu'affichent les hommes. Il faut con-

stamment penser qu'à la moindre contrariété ils sont fort capables d'éclater en sanglots. J'ai l'air de faire une critique ; je ne cherche qu'à voir juste. Tout est une affaire de latitude et de clarté de l'atmosphère. C'est un pays où il n'y a pas de fantômes. La réalité est vite vue. Après on s'ennuie, et que ne ferait-on pas pour se distraire?

Or, j'ai déjà vu ailleurs la lumière de Venise : en plein nord de l'Écosse, sur la côte atlantique, vers Mallaig. Là aussi l'absence d'arbres et la réverbération de grandes étendues d'eau donnaient au jour cette blancheur dans laquelle toutes les couleurs se confondent. Là aussi le noir des espaces couverts de bruyères était succulent. Mais l'Écossais du Sutherland se distrait d'une autre façon. La réalité ne lui donnant pas des éléments de distraction, il importe des fragments d'irréalité. Les fantômes se promènent en plein jour sur le moor de Rannoch, à Fort-William, à Glencoe, à Nairn, à Cawdor. Il n'y est pas question de séduire, mais d'être hanté. Cela procède des mêmes besoins. Cent fois déjà, sur le Fondamenta nuove, à San-Pietro di Castello, à San-Spirito de Padre Francescani, ou simplement Riva degli Schiavoni, je me suis cru les yeux ouverts sur la route des îles, entre Lochinver et Lairg. C'est la même lumière, le même mélange de blanc et de noir, le même soleil qui ici se dévore et là-bas se dilue. Pour être capable de créer des fantômes, il ne manque au Vénitien que le dénuement.

Nous sommes allés au Lido comme tout le monde. C'est une plage semblable à toutes les plages. Par chance, il faisait gros temps. Cela nous a évité le pédalo et le pemmican en train de sécher sur le sable. L'Adriatique bondissait. Les petits caboulots de planche où l'on vend du café, de la limonade et des sandwiches étaient déserts. Le vent furieux faisait trembler leurs minces cloisons ; l'écume, et de gros paquets d'eau verte rongeaient leurs seuils. Quelques grands oiseaux semblables à ceux qui hantent les montagnes tentaient vainement de rejoindre l'Albanie. Habitué aux horizons torrides de la Méditerranée, j'ai été étonné de sentir que les lointains de l'Adriatique étaient froids. C'est ce qui m'a fait penser à l'Écosse ; et aussi le roulement des hautes lames, si différent des gestes que la tempête méditerranéenne fait sur les rochers. Nous n'étions là qu'Élise et moi ; encore était-elle souvent obligée de s'abriter derrière des palissades pour laisser passer le plus lourd d'une rafale. Entièrement seuls sur ce Lungomare fumant d'écume, on comprenait la nécessité du mensonge ou du départ. A la réflexion, j'ai trouvé très juste le concert de la musique municipale, et je n'étais

pas loin de savoir reproduire sur mes propres traits la béatitude de commande du dilettante de l'autre soir au *Florian*. Les constructions et les arbres sur l'île du Lido sont récents. Il ne devait y avoir à l'origine qu'une petite marine presque rase du côté de la lagune. A Venise, des rivages du canal Saint-Marc par-dessus les murs du Lido, à peine plus hauts que les sables, on devait apercevoir les tempêtes de l'Adriatique et cette montée d'eau en tumulte qui conduisait à Constantinople. Si la République est restée si longtemps Sérénissime c'est qu'elle ne jouait pas, comme Florence, le jeu de la réalité. Pour cent Vénitiens qui partaient en Asie, il en restait vingt mille qui étaient obligés de mentir sans arrêt. Sans ces consolations, le peuple aurait donné dans tous les excès du désespoir dans cette ville à demi noyée autour de laquelle rien n'émerge.

Venise est donc un lieu où l'on déguste la réalité palpable. Il y a trop de barques pour qu'on puisse y créer des personnages vainqueurs de la mort. Les eaux plates, la blancheur de la lumière, le silence et la lenteur avec laquelle tout le monde y est obligé de se mouvoir certifient l'existence d'un au-delà qui n'admet pas les permissions de minuit. On se rabat sur ce qui existe. Du constant usage qu'on en fait s'aiguise une habileté à en jouir dans ses moindres détails.

Les boutiques de Venise sont approvisionnées en objets les plus curieux. On peut s'y procurer des fixe-moustaches, de petites arches d'acier qui soutiennent la voûte plantaire et suppriment les pieds plats, des suspensoirs, des scapulaires en flanelle, des allumettes parfumées, un produit pour faire craquer les souliers, un autre qui donne du flou aux cravates, des plastrons pour bomber le torse sans fatigue, des chaussettes arachnéennes en nylon pour bronzer le pied dans les sandales et d'invraisemblables dents noires en taffetas. Je connais une très jolie femme qui use souvent de ce dernier article et se fait brèche-dent pour avoir quelquefois la paix dans la rue. On m'a dit que certains très beaux hommes faisaient de même. Dans une petite rue autour de San-Giorgio degli Schiavoni on vend une sorte de portefeuille qui partout ailleurs serait considéré comme une attrape, et ici est pris très au sérieux : c'est un portefeuille artificiellement gonflé et dont les bords sont frangés d'un dépassement de faux billets. Cela s'appelle un *colosseo* (c'est un mot qui ne signifie rien). On m'a fait remarquer la légèreté de ce *colosseo* qu'on peut porter sur soi sans inconvénient même par les plus grandes chaleurs dans une poche de chemise ou de pantalon. Tout le monde est au fait comme on voit ; personne ne s'y laisse *entièrement* prendre ; ces *colosseo* font cependant paraît-il

merveille dans un grand nombre de cas. Comme je prétendais que leur usage devait attirer quelques inconvénients, on m'a fait remarquer la légèreté de l'air et cette lumière de sable qui prédispose à l'indulgence par la satisfaction des sens.

Rien n'est plus propice qu'un soir d'arrière-saison, quand les appétits de l'été sont rassasiés, qu'un vent de Hongrie bouleverse la lagune, pour une flânerie au bord de ces eaux peu profondes que la houle entrouvre jusqu'aux limons. Venise est sans aucun doute le seul endroit du monde où l'on puisse indéfiniment renouveler ses désirs. Si l'on ne s'en tient qu'à la grossièreté des faits historiques, cet emplacement de ville fut choisi par des gens qui voulaient se défendre facilement ; je crois plutôt qu'ils voulaient être constamment attaqués. Ici, la mer a cette odeur forte qui se dégage de toutes les victoires et les fait désirer. Je me suis inquiété de statistique. Au risque de décevoir les romantiques, je suis obligé de dire qu'il n'y a pas de suicides à Venise. Ceux qui y viennent dans cette intention doivent le faire le soir de leur arrivée ; le lendemain c'est trop tard. Quant aux Vénitiens de naissance, il ne peut être question pour eux que de cent mille façons de vivre. J'admire ceux qui tablent sur la matérialité historique ; elle est faite d'une impalpable matière, sans rapport avec celle qui se propose à l'examen. Ce sont des amateurs de tentations qui se sont fixés ici pour y céder sans cesse. De là, leur République sérénissime, leurs lois.

Un après-midi, je me suis trompé d'heure ; je suis arrivé à l'Academia que les portes en étaient encore fermées. En attendant l'ouverture, nous sommes allés nous promener, Élise et moi du côté de San-Trovaso. Nous avons longé un canal très lumineux jusqu'à une vaste place déserte. Devant une église en ruine, rongée de lauriers qui poussaient à travers la pierre de ses murailles, des rouleaux à blé étaient abandonnés dans une herbe épaisse au pied d'un vieux mûrier. Par une ouverture entre deux rangées de maisons aux volets clos, nous avons vu passer sans bruit dans le canal della Giudecca une barge à voile, solitaire, qui balançait lentement une cargaison de blocs de marbre.

On a souvent cette impression de choses vues en rêve. Si l'on a peur de ne pas y arriver cependant tout seul (ce que tout être sensible fera fort bien après un ou deux jours d'abandon) il n'y a qu'à prendre pour cicerone un de ces enfants tristes mais paisibles qui jouent à contempler leurs orteils sur les quais de la Dogana di Mare. Il vous mènera,

bien entendu tout de suite au Grand canal, place Saint-Marc ou Riva degli Schiavoni. Il suffira alors de lui acheter dans n'importe quelle boutique un de ces sifflets de noyaux d'abricots percés qu'on fait tourner au bout d'une ficelle et qui imite si parfaitement le cri mélancolique des mouettes. Il comprendra immédiatement de quoi il s'agit. Pour peu qu'on soit doué et qu'on le lui fasse comprendre par quelques mots, il vous mènera aux endroits désirés.

Soyons d'accord avec les bigots de tous ordres : Venise est un lieu de perdition. On y est en effet perdu pour tout le monde sauf pour soi-même. Il faut toujours revenir aux statistiques. Les partis politiques extrêmes y sont fort peu représentés. Ils comptent évidemment un certain nombre de membres, mais c'est simplement que Venise est en Italie et que l'Italie est prudente. Comme il faut jouer sur tous les tableaux, chacun met plus ou moins une mise sur les partis extrêmes. *On ne sait jamais :* voilà la formule qui explique bien des choses. Un Robespierre ne trouverait pas ici un menuisier susceptible de lui faire un tréteau assez solide pour pouvoir finalement supporter une guillotine. Le menuisier a autre chose à faire. Il en est de même pour la religion. Les cloches sonnent et elles ont même un fort joli son. Le clergé s'active congrument autour des chaires, des châsses et des autels, mais on voit certains de ses membres qui ne portent jamais d'ornements sacrés et ont sur le visage les marques de la finesse la plus sympathique. Ce sont les comptables.

Quant au péché, on trouve partout des masques, ou plus exactement des demi-masques, des loups. Ce très bel objet de taffetas, de moire ou de soie dissimule le front, les yeux, le nez et laisse la bouche à découvert. Dans ce demi-visage noir, impassible, le regard vient directement de l'âge d'or. J'ai essayé quelques-uns de ces masques sur moi-même pour voir quel état d'esprit cela donnait. Cela en donne un dont je me refuse de parler. Mais, en me regardant dans une glace, j'ai constaté que le loup me faisait proie moins facile à posséder et que même mon rire aux éclats était changé en sourire ambigu. Quel jeu magnifique ce serait dans la vie courante ! L'admirable c'est qu'ici on pourrait porter en temps normal un masque dans la rue sans scandale. On ne ferait que pitié.

On m'a raconté l'histoire suivante. En 1846 arrive à Venise un jeune homme qui se dit au passeport être de la famille Lanza de Turin. Dans cette Vénétie tenue fortement par l'Autriche, il est de très bon ton de porter un nom qui se trouve souvent au bas d'articles de journaux contre Mazzini. Le jeune homme est fort élégant et fait *tout ce que font les*

riches. C'est un brun avec de jolies *côtelettes* très soignées et un regard sans aucune fierté. Manifestement, il est venu pour s'occuper des femmes et les plus jolies d'entre elles éclatent de rire quand elles apprennent que la police a dépêché un argousin à cheval chez les Lanza pour être au courant du fin mot. Le fin mot, disent-elles, nous le savons. Il n'y a d'ailleurs qu'à regarder le visage du suspect pour voir le nez des Lanza. Nous voyons parfaitement le nez, dit la police, qui a également quelques jolies femmes dans la manche, mais nous voulons savoir si nous pourrons dépenser quelques florins à bon escient avec ce jeune homme quand il se sera mis à sec. Ce qui ne tardera pas s'il donne encore deux ou trois fêtes comme l'autre soir, qui étaient d'un ton au-dessus des fêtes que peuvent se payer même les Lanza. Nous avons besoin de savoir discrètement ce qui se passe en Piémont et il viendra bien un moment où ce jeune homme aura plaisir à parler moyennant finance. Nous voulons savoir si nous avons intérêt à l'écouter. Enfin, comme on voit, la police parlait beaucoup et, quand elle parle beaucoup, c'est qu'elle a peut-être une *vraie* idée derrière la tête.

C'était l'époque des conjurations mazziniennes. En Ligurie, en Lombardie et en Piémont il y avait plus de sociétés secrètes que d'épiceries : *la jeune Italie, les bons cousins, les Federati, les Sanfédistes, l'Hétaïre*. Elles n'avaient encore tué aucun roi, mais elles avaient le tort de proclamer hautement chaque nuit qu'elles allaient le faire un de ces quatre matins. Or, les nuits d'Italie sont fort claires. Il suffisait d'avoir un numéro de *l'Indicateur génois* dans sa poche pour être condamné à mort. Toutes les fins de semaine, Charles-Albert prêtait son bourreau à Milan. A Venise, l'Autriche, mieux organisée, avait tous les jours trois exécuteurs des Hautes-Œuvres en exercice.

Le soir d'après le départ de l'argousin, une bonne fortune plus sensible à la reconnaissance que les autres dit au jeune homme : « Giacommo, je ne veux pas te perdre. » Il y a ainsi des moments où il est très difficile de dissimuler la vérité. Si cette jeune femme qui s'appelait Ermelinda, et était inscrite sur les rôles du théâtre de la Fenice avait encore quelques doutes, ils furent dissipés par la promptitude de son partenaire à comprendre le demi-mot. Mais elle fut bouleversée du fait qu'il conservait son regard tendre. Elle avait l'habitude de comparaître chaque jour de fort bonne heure dans le cabinet secret d'un préfet qui détestait l'aube, les femmes et n'avait que le souci de maintenir l'ordre. « Celui qu'on a envoyé, dit-elle, s'appelle Barbieri et il est allé voir ton roi avec un *biglietto privilegiato*. Mais il y a quelque chose que tout le

monde ignore, surtout les chefs, et que je sais : Barbieri fait l'amour depuis deux semaines avec une jeune personne du Fondato dei Turchi. Elle est brune, poursuivit-elle après un petit silence et j'avoue humblement qu'elle me vaut cent fois. Je vais cependant te dire son nom, qui est Rosa Pesaro ; et elle a une chambre derrière le Palazzo Grimani dans la seule maison qui porte une lanterne en fer. Je sais que Barbieri est très jaloux ; il en est à ses premiers feux, comme je te l'ai dit et, après quatre jours d'absence, il viendra à cette lanterne avant d'aller à la préfecture. — Je ne crains rien ,lui répondit Giacommo, mais si je craignais quelque chose, il me serait facile de ne pas approcher cette Rosa Pesaro de moins de cent pas. Je déteste l'odeur du poisson et il n'est pas possible qu'elle te vaille, même une fois. Je vois très bien la maison avec la lanterne ; on ne peut y venir qu'en barque et par le canal des Foscari. Ces gens comme Barbieri s'imagineront toujours qu'il est très habile d'arriver de Mestre en pleine nuit. — Tu n'as pas confiance en moi, dit Ermelinda, les yeux baignés de larmes, mais si vraiment ce que tu es en train de faire te fait plaisir (il lui caressait les cheveux qu'elle avait fort beaux) promets-moi de ne pas te fier à l'habileté dont tu parles. On donne une prime assez forte à chaque exécution, et qui peut aller jusqu'à un florin. Cela donne beaucoup d'esprit aux Barbieri.

Naturellement, l'argousin ne revint pas. On en envoya un second. Au troisième, Ermelinda dit : « J'ai peur. » — Nous n'y sommes pour rien, répondit Giacommo. Cinquante personnes dont toi peuvent témoigner sans crainte de tous mes gestes sur les saintes hosties. Et même, ajouta-t-il, des gens qui ne m'aiment guère ou, plus exactement, qui ne m'aiment pas du tout et sont cependant capables de reculer devant un péché mortel. — C'est pourquoi, dit Ermelinda, j'ai doublement peur. Du préfet d'abord à qui la colère d'être berné finira par donner de l'audace ; et de toi ensuite qui es sans doute le diable. « Giacommo était très beau quand il se mettait à rire. — Que vous êtes bêtes avec votre Italie ! dit Ermelinda. Vous ne savez pas que les pelotons d'exécution visent au visage avec des balles mâchées s'il n'y a pas une mère, une épouse ou une femme comme moi pour leur donner un pourboire préalable. Or, je suis pauvre. »

Cette dernière phrase *qu'on n'invente pas* était irrésistible. Le chef de la police autrichienne avait de la bouteille ; il simula la colère qu'on attendait de lui. Il mit soigneusement sur pied la combinaison après laquelle il lui serait permis de tirer l'échelle sans perdre la face. Jusqu'à plus ample informé il s'agissait d'un Lanza, et les Lanza étaient

les soutiens du trône et de l'autel. Il ne s'agissait pas d'une affaire qu'on pouvait terminer *ex abrupto* avec la potence et les *cavaletti* (c'étaient des bancs sur lesquels on couchait le patient pour être battu de verges). Barbieri et les deux autres policiers à cheval furent déclarés *détachés au royaume de Sardaigne*. Ce que toute la meilleure société trouva être un charmant euphémisme. Enfin, le propre secrétaire général de la préfecture partit ostensiblement pour Turin avec armes et bagages.

— Ne t'inquiète pas, mon pigeon, dit Ermelinda, folle de joie ; les femmes sont moins égoïstes que les hommes. Mon bonheur n'est pas limité à ces heures que je passe avec toi dans cette petite chambre. Je m'occupe constamment à conserver cette tête chérie pleine de mystère qui, en ce moment précis, je le vois, pense à l'Italie ou, peut-être même — ce qui serait encore plus grave — à une autre femme. Mais tu as raison : je t'appartiens, fais-moi sentir mes chaînes. Pour toi, j'ai écouté aux portes. Et voilà ce que je te propose. Fais mettre un joli dais rouge à ta gondole et demain, allons passer la journée à Torcello. J'ai très envie de voir les mosaïques de la cathédrale et je te montrerai quelque chose qui te fera plaisir. Fais préparer ici un bon repas avec du champagne, nous le mangerons en rentrant. Nous aurons bon appétit.

— Je ne suis mystérieux que parce que je n'ai rien à dire, répondit Giacommo, et c'est que j'ai dit tout de suite à tout le monde et à toi-même la vérité. Gare à moi quand vous allez vous apercevoir de ce qui est clair comme le jour, c'est-à-dire que je suis tout simplement un vrai Lanza, comme je n'ai pas cessé de te l'affirmer. Sais-tu ce que je crois? Je perdrai tout de suite le peu de lustre que ce prétendu conjuré a pris à tes yeux et tu me renverras à mes chères études. C'est donc bien mon avis d'en profiter pendant qu'il en est temps. La gondole tendue de rouge sera devant ta porte demain matin à 10 heures. Est-ce assez tôt?

— C'est assez tôt pour partir, dit Ermelinda tendrement, mais viens à 7 heures. La gondole attendra. Le rouge n'est pas là pour rien : je veux faire enrager quelqu'un. Cependant, ce ne seront pas nos plus belles heures ; elles sont réservées pour le soir. Pense au champagne. »

Torcello est à un kilomètre au nord de Burano, un petit village qui, dans une solitude profonde, conserve encore de nos jours les vestiges de la première civilisation de la lagune. Au mur d'entrée de sa cathédrale, une vaste mosaïque byzantine représente le Jugement dernier.

— Viens avec moi, dit Ermelinda, dès qu'ils eurent dé-

barqué, et fais-toi plus petit qu'un rat. Nous allons rire. Je n'ai pas le cœur d'attendre plus longtemps. » Elle le conduisit par des ruelles désertes jusqu'à une petite maison au bord de l'eau. Dissimulés derrière une petite haie d'osier, ils virent le secrétaire général de la préfecture en manches de chemise qui pêchait fort tranquillement à la ligne. Les gendarmes déséquipés et les domestiques sans livrée faisaient la sieste dans l'herbe, sous un saule.

— Rentrons à Burano, puis à Venise, dit Ermelinda. Je voulais te faire voir que nos dangers sont finis. Tu n'auras pas besoin cette fois de mettre de l'opium dans ma tisane. Le plus drôle, c'est qu'ils sont ici par ordre. Quand ils rentreront, tu seras un Lanza comme il est marqué dans ton passeport, et le préfet pourra te sourire si jamais tu le rencontres. Ne dis pas un mot et regarde comme le soleil est joli. Quand le troisième policier, le grand qui avait ces longues moustaches blondes a été *détaché au royaume de Sardaigne*, je t'ai vu compter les gouttes sur ma tasse. Le soin extrême que tu prenais avec ta petite cuiller pour ne pas forcer la dose m'est allé droit au cœur. J'en ai déduit que tu tenais peut-être un peu à moi.

Quelque temps après, un jour que Giacommo revenant de jouer aux boules sur la Piazza d'Armi traversait les ruelles de Secco Marina, il remarqua une belle femme brune qui aurait pu être l'image du peuple sur une monnaie. Elle avait l'air d'attendre quelqu'un. C'était Rosa Pesaro. Jeune et d'un tempérament très sanguin, elle regrettait Barbieri qui avait été robuste à souhait. Comme Giacommo passait à sa hauteur, elle se jeta sur lui en criant des accusations immondes, notamment qu'il *tuait pour vivre*. Dans ces quartiers où habitait une grosse population, vivre signifiait manger. Il y eut bientôt dans la rue une dizaine de ces hommes de l'arsenal habitués à des travaux pénibles, et peut-être douze de ces femmes qui valent plusieurs hommes quand elles se déchaînent. Giacommo, griffé au visage, ruisselait de sang ; la Pesaro lui avait adroitement déchiré son linge et surtout, énervé par cette attaque absurde, il essayait lui-même de donner des coups. Il faisait très mauvais effet. Enfin, il eut la sottise de crier à ces êtres qui se fient aux apparences, des mots et des phrases qu'ils ne pouvaient pas comprendre, où il était question de liberté, et même plus spécialement de *leur* liberté. Il fut finalement assommé et déchiqueté à coups de chaises en fer qu'on était allé prendre à la terrasse d'un petit café.

Je m'intéresse plus particulièrement, comme on voit, aux histoires qui dépeignent le mouvement des passions de 1830

à 1850, et surtout des passions politiques. C'est que le personnage que j'ai appelé Angelo dans le *Hussard sur le toit* n'a pas fait que traverser le choléra en 1831. Il a eu, de ce côté-ci des Alpes (sinon en Vénétie qui est restée autrichienne après 1848 ; tout au moins en Lombardie et Piémont) des aventures que je veux écrire.

Celle-ci, de Giacommo, m'a été racontée par une femme très tendre et dont il ne s'agissait pas de suspecter la pureté, mais sous le titre d'*Histoire d'Ermelinda.* Comme je faisais remarquer ingénument qu'à mon avis c'était plutôt l'histoire de Giacommo, on m'a répondu, avec le léger mépris que pouvaient permettre trois cents ans de bonne éducation héréditaire, qu'on était étonné de me voir passer ainsi à côté de l'essentiel. On avait voulu, paraît-il, me faire admirer l'habileté consommée avec laquelle Ermelinda avait mené toute l'affaire, sans perdre un seul instant la confiance de sa proie, et en se donnant le plaisir le plus humain avec un être qui, malgré ses idées, était aimable.

Le Vénitien de vieille souche est un personnage triste. Il aime les étoffes fines, les bijoux splendides, les parfums rares. C'est sur lui qu'on peut voir le costume qu'Apollon et Jupiter porteraient en 1952. Il est gourmand, mais avec cette mesure qui donne un prix infini au péché. Il a beaucoup de goût et très bon. Homme ou femme, ses attaches sont fines. Il sait marcher. Il ne marche que le soir, sur la place Saint-Marc, mais il le fait comme un être de sa qualité danserait : avec soin. Il parle peu et le nom de la Providence est constamment sur ses lèvres, même chez les femmes à qui l'on fait la cour. C'est qu'il *voit le malheur*, et il le voit à l'avance. Tout est pour lui motif d'inquiétude car il interprète tout. Vous jouissez d'une petite brise fraîche : il en tremble en prévoyant qu'elle va terriblement fraîchir. Il fait beau : il fait *trop* beau. Le beau temps dure : ce beau temps ne pourra pas durer. On imagine ce que des tempéraments semblables peuvent faire avec une passion quand ils n'ont pas pu éviter d'en être empoigné. Ce qui arrive. Je ne parle pas seulement de l'amour, mais l'ambition, par exemple, ou la passion de collectionner les intailles. Il y a également l'avarice qui donne des résultats extraordinaires ; et l'orgueil. On est pour tout dans un pathétique (et sombre) qui éberlue. Il y a des fois où l'on n'en mène pas large. On croyait manger et s'essuyer la bouche ; pas du tout : on a tout de suite mille Cassandre à ses trousses. Beaucoup d'anecdotes à ce sujet que je ne raconterai pas (ou peut-être) car les aventures sont récentes et on saurait de qui je veux parler. On met le pied dans un

vestibule pour venir prendre une tasse de thé et c'est *Hélas! Ah! Terre et ciel, Apollon, Apollon!* qu'on entend gémir. Neuf fois sur dix, d'ailleurs, leurs craintes sont justifiées. Ils devinent juste. C'est fort gênant pour qui n'est pas Vénitien. D'autant que, cela à part, ce sont des êtres exquis, désirables à tous les sens du mot. Mais, on hésite à engager la partie quand le malheur étale ainsi son jeu de cartes maîtresses. Il y faudrait Don Juan (qui, à bien voir, est plus d'ici que d'Espagne). Je brûle d'envie de raconter ce dont je peux témoigner. Cela se résume en ceci : il ne suffit pas d'être vainqueur, il faut pouvoir jouir de la victoire. Les scrupules religieux ou moraux n'ont point de part à ce drame de l'angoisse. C'est ce qui en fait la férocité. Il ne s'agit pas d'un choix entre le bien ou le mal mais entre le mal ou rien. On vous offre des biens immenses mais, au prix d'un malheur sans exemple ; et il n'y a pas d'autre marché possible. Le malheur n'est pas châtiment, mais fils du crime : il est monnaie courante et le plus simplement du monde. Dès que j'ai connu cet état d'esprit, j'ai intrigué pour être reçu partout. Il y a dans ce milieu beaucoup de religieuses entre vingt-cinq et trente ans, et fort belles. On les rencontre dans les salons. Elles y font ce que tout le monde y fait, et avec l'air triste de tout le monde. J'en ai vu qui dansaient entre elles, non pas d'innocentes polkas mais les danses les plus modernes dont je ne sais pas le nom, des sortes de déambulations lentes et extasiées. C'était sinistre. J'en étais à attendre le grondement du tonnerre qui n'allait pas manquer d'ébranler le palais. Elles en étaient là, elles aussi, et le jeune homme charmant qui jouait du piano avec un étonnant brio. Cette angoisse contre laquelle, on le voit, tout est bon, finalement, puisqu'elle est sans aucun remède, est héréditaire et s'est transmise avec le sang. Pour en connaître l'origine, il faut remonter jusqu'aux Vénitiens qui confiaient toute leur fortune à la mer et passaient ensuite leur temps à arpenter les quais en interprétant le moindre souffle de vent. Cela est très bien expliqué dans la première scène du *Marchand de Venise.*

Tout ce qui n'est pas noble (où l'on peut se faire de vrais amis) est au contraire d'une intelligence merveilleuse pour aller au bonheur. Ils mélangent les passions de telle sorte qu'ils arrivent à jouir et violemment de ce qui nous ennuie. Les sept péchés capitaux sont pour eux comme les parfums dans un sorbet qui peut être à la fois au café et à la vanille. Il y a trop de réclame, et universelle, sur le bonheur commun, pour qu'ils n'en soient pas partisans, comme tout le monde, mais ils vont à la doctrine comme à tout, c'est-à-dire avec

l'intention formelle d'en tirer *tout de suite* motif à jouir par un biais ou par un autre. Ils y arrivent fort bien. Ils ont compris qu'ils avaient là de quoi épicer les conversations dites sérieuses et se donner du galon. Il faut les mettre sur ce sujet et les laisser dire : on apprend beaucoup. Il faut surtout, après qu'ils ont dit, continuer la vie avec eux et les voir vivre, ne serait-ce qu'une semaine. C'est une grande leçon de philosophie. Je ne prétends pas par là qu'ils soient inoffensifs ; chercher le bonheur (surtout quand on est doué comme ils le sont pour cette recherche) n'est pas une entreprise de philanthropie. Mais ils ne sont pas plus dangereux que les hommes de tous les temps. Il n'y a pas à Venise de danger moderne. Ils ne mentent que pour leur profit personnel ; ils ne commettront jamais de crime d'idée ; simplement des crimes d'intérêt particulier, nets, simples et sans bavures. Ils ont la malice de se moquer de l'intérêt commun. Cela vient également de leur ville ou, plus exactement, la ville qu'on voit ; c'est eux qui l'ont faite ce qu'elle est. Je connais à Venise une dizaine de petites industries privées. Il ne faut pas croire que la vie ici est faite essentiellement de bals costumés, de promenades en gondoles, de festivals de cinéma et de rigolades à la Sodome et Gomorrhe. A part les petites industries dont je viens de parler, il y a des artisans en qualité, depuis menuisiers, cordonniers et tailleurs, jusqu'à des « pompiers en perles » c'est-à-dire des fabricants d'ornements mortuaires (et certains de ces ornements sont aussi beaux que des idoles mexicaines) des cordiers, etc... C'est même une des rares villes où il y encore des forgerons et des maréchaux ferrants. Je me demande ce qu'ils peuvent bien ferrer, mais le fait est que forgerons et ferrants ont des forges qui donnent sur la rue, ou plutôt sur la ruelle, en bordure d'un canaletto retentissant du bruit de l'enclume. Tout ce monde vit et a des fêtes quotidiennes dont les journaux ne parlent pas. Ce sont des parties de pêche, des repas de famille, des siestes, des intrigues, des rendez-vous, des pipes fumées au frais. Tout ça va son train ; comme à la grande époque où il n'y avait pas de touristes, où l'on allait à Venise comme on va à Romorantin. Le touriste a fait de cette ville un décor à usage de touriste. Ruskin s'en est mêlé, et Wagner, et d'Annunzio, et le Duce, et maintenant Laurel et Hardy, mais, si on ne sait pas qu'elle est surtout une ville à usage de Vénitiens, on ne la voit guère. J'ai visité les musées, comme tout le monde, et je me suis baladé en gondole sur le grand canal. J'en ai eu vite assez. On croise des Allemands, des Anglais, des Français, des Chinois, des Turcs (pas d'Espagnols toutefois). Ils ont des têtes montées sur pivot ; ils

regardent de tous les côtés, comme si le temps pressait (et, en effet il les presse). Moi, pour que je sois heureux, il faut que je me voie entouré de types sur le visage desquels on lit clairement que demain il fera jour. Je fais tout très lentement. J'aime ça. Si on se bouscule pour quoi que ce soit, je m'en vais, quitte à ne pas attraper ce que les autres attrapent. Si on me dit, les yeux exorbités, il faut *absolument* visiter ça, il y a de grandes chances pour que j'aille faire la sieste avec un roman policier. Je me balade évidemment avec un guide à la main ; je ne vais pas avoir le sot orgueil de vouloir me faire prendre pour un gars d'ici ; j'ai bien assez d'autres défauts. Je porte donc très ostensiblement le bréviaire du touriste puéril et honnête. C'est d'ailleurs commode pour y fourrer les tickets de tramways (ici, de vaporetti). Et puis il y a les cartes, et surtout des cartes qui m'égarent. C'est ce que je cherche. Voilà pourquoi je n'ai pas parlé du palais Rezzonico, du pont du Rialto, du palais Vendramin et de la Ca d'Oro. Je les ai vus, bien entendu, mais entre autres. Par contre, je suis entré, avec une timidité éblouie, dans des dizaines de maisons extraordinaires qui ressemblaient à la maison que j'ai habitée à Manosque avec mon père et ma mère pendant toute ma jeunesse. Nous avons monté, Élise et moi (moi le premier, bien entendu) des escaliers qui conduisaient aux appartements sordides et magnifiques dont nous avons rêvé à seize ans. Sur des paliers encombrés de seaux hygiéniques et de corbeilles de légumes j'ai fait la causette avec des ménagères aux prises avec des budgets restreints. Elles font, comme tout le monde, un bouilli de mouton le jeudi, un bouilli de bœuf le dimanche ; le lundi, on mange les restes en miroton. Leurs petits garçons vont, comme j'allais, chercher un hecto de fromage râpé chez l'épicier ; la seule différence est que mon hecto coûtait deux sous. Dans certaines rues, derrière le Palazzo Trévisan, vers la Piazza Manin ou San-Giovanni Chrisostome, on ne peut passer qu'en barque : les maisons sont carrément plantées dans l'eau qui, au seuil des portes, a deux ou trois mètres de profondeur. Pour si pauvre qu'on soit, on est obligé d'avoir son bateau particulier, un petit port personnel dans le couloir. On a beau être menuisier, cordonnier ou tailleur, il faut en surplus être nautonier et aller à la clientèle comme Caron. Cela change beaucoup de choses. Même si elle est obligée de lésiner sur l'épaule de mouton, la ménagère s'en va tout doucement faire son marché à la godille ; elle est assise, disons dans son « esquif » ; elle ne se traîne pas sur un trottoir, avec un filet à provisions pendu au bout du bras. Le cours des pensées tient à peu de chose. C'est pourquoi

on leur voit des regards fiers, des visages calmes, un peu hautains. Elles savent crier d'un beau cri rauque pour prévenir de leur arrivée en tournant les coins du canal. Certaines, même d'un bel âge, se payent le luxe de faire aller leur barque à la perche. Elles sont debout sur le plat-bord et elles ont grande allure. Cette gymnastique leur donne des corps souples et longs, et la malice de les revêtir de jupons et de jupes très larges qui se tordent autour de leurs cuisses en beaux plis semblables à des canelures dans des colonnes. J'ai remarqué qu'elles savaient assortir la couleur de leur jupe et du corsage au vert goudronné de l'eau sur laquelle elles glissent et au brun rouge des murs qui les entourent. On m'a dit que je voyais trop loin et que c'était purement un hasard. Si l'on entend par là qu'elles ont choisi la couleur sans y penser, c'est bien mon avis, mais il s'agit alors de cet état de grâce dans lequel on vit si aisément quand on est en position de ne jamais s'ennuyer : on fait tout avec bonheur.

JEAN GIONO.

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

ÉPIMÉNIDE A SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

> **« Qui ne voit que j'ay pris une route par laquelle, sans cesse et sans travail, j'iray autant qu'il y aura d'encre et de papier au monde?... Ce sont icy, un peu plus civilement, des excrémens d'un vieil esprit, dur tantost, tantost lâche, et tousjours indigeste. »**
>
> MONTAIGNE.
> *Essais*, III, 9.

Les 575 pages serrées de *Saint Genet, comédien et martyr*, « préface » démesurée de Jean-Paul Sartre aux *Œuvres complètes de Jean Genet* (1), constituent de toute évidence l'une des plus étonnantes entreprises que l'on connaisse de mystification intellectuelle et littéraire.

La première question qui tout naturellement se pose à son propos est de savoir si elle est consciente ou non. M. Sartre s'est-il sciemment appliqué à se moquer du monde? Tout se passe *comme si*. Mais s'il a cru lui-même à ladite entreprise, s'il a pris au sérieux cette monstrueuse tapisserie où l'artifice dialectique ne le cède au syllogisme que pour se muer en ce que quelqu'un appelait le « délire logique », la chose n'en est encore que plus significative. Elle montre dès lors à quelle extravagance peut mener l'exercice arbitraire d'une agilité intellectuelle peu banale, mais nourrie *exclusivement* de sa propre moûture et procédant *uniquement* par pétitions de principes. Qu'on imagine une énorme machine, aux rouages extraordinairement minutieux, mais tournant à vide et ne produisant en fin de compte que l'énergie parfaitement inutile qui assurera son propre fonctionnement, — ou quelque monument grandiose à la Stérilité...

(1) Éd. Galllimard.

★

Tout au long de cet aberrant exposé de près de 600 pages, l'argumentation la plus serrée, la plus rigoureuse en apparence, tend et tend uniquement à fonder en vérité des prémices arbitrairement posées, à démontrer des thèses préalablement tenues pour acquises. Exemple, pris dans les premières pages de *Saint Genet :*

> Simone de Beauvoir a montré que les filles, vers quinze ans, se contraignent souvent à toucher des bêtes répugnantes. Une de celles qu'elle cite dans *le Deuxième sexe* avait mangé par mégarde la moitié d'un ver qui se trouvait sur une feuille de salade ; elle s'obligea à manger l'autre moitié. On sait *(sic)* la raison de ces exercices : par un mélange de précipitation, de curiosité et de défi, ces adolescentes s'essaient à réaliser symboliquement et de leur propre initiative l'acte de défloration dont le pressentiment obscur suffit à leur faire horreur et dont elles savent qu'il leur sera imposé.

De pétitions de principes, ces trois phrases n'en contiennent pas moins de deux ou trois : 1° *les* filles de quinze ans se contraignent à toucher des bêtes répugnantes (et par exemple à manger les vers de la salade), 2° *on sait* la raison de cette inclination (l'interprétation qu'en propose Mme de Beauvoir étant tenue pour indiscutable), 3° *les* adolescentes s'essaient à réaliser « symboliquement » l'acte de défloration dont elles ont l'appréhension. Et voilà pourquoi — c'est le cas de le dire — votre fille est muette. Et voilà pourquoi aussi, entre autres choses, Jean Genet est voleur et pédéraste... Admirons la rigueur de la démonstration.

Autre exemple : Jean Genet, qui est voleur et pédéraste, est aussi antisémite. Voilà — croirait-on — qui devrait gêner un peu son hagiographe, M. Sartre, dans un autre livre, s'étant non moins agilement employé à clouer l'antisémite au pilori, étant même allé jusqu'à démontrer (?) que juifs et nègres *n'existent pas*, sont des mythes créés par les « racistes » pour assouvir leur passion (1)... Mais non. Lisons plutôt :

> Genet est antisémite. Ou plutôt, il joue à l'être... Dans sa répugnance, je vois seulement ceci : victime des pogromes et de persécutions séculaires, l'Israélite fait figure de martyr. Sa douceur, son humanisme, son endurance et son intelligence aiguë commandent notre respect mais ne sauraient lui conférer de prestige aux yeux de Genet. Puisque celui-ci veut que ses amis soient ses bourreaux, il ne saurait se faire sodomiser par une victime. Ce qui répugne à Genet chez l'Israélite, c'est qu'il retrouve en lui sa propre situation.

En cours de route, M. Sartre fait un sort aux raisonnements menés par syllogisme, qu'il appelle *tourniquets* (et dont le plus fameux est l'argument d'Épiménide : « Épiménide dit que les Crétois sont menteurs, or il est Crétois, donc il ment, donc les Crétois ne sont pas menteurs, donc il dit vrai, donc les Crétois

(1) Tout de même que, dans *le Deuxième sexe*, déjà cité, Mme de Beauvoir « démontre » de la même manière que la femme n'existe pas, qu'elle est tout au plus un être humain du sexe féminin...

sont menteurs, donc il ment, etc. ») Mais comment, ayant montré que Jean Genet « construit par centaines » ces agencements, qu'ils deviennent « son mode de penser favori », comment ne s'avise-t-il pas que lui-même ne procède pas autrement? (Et singulièrement dans les pages qui suivent justement sa condamnation des *tourniquets*...) Il est vrai que, possédé par un véritable délire dialectique et verbal, il arrive à nous présenter sa pensée sous une forme à ce point « tourniquante » que bien malin serait qui en démêlerait le fil. Qu'on goûte encore, par exemple, ce joli morceau :

Voulant vivre l'impossibilité de vivre, il faut qu'il (Genet) veuille penser l'impossibilité de penser. Et puisqu'il découvre en lui le mouvement de deux dialectiques, il faut à chaque instant qu'il fasse le point selon l'une et l'autre à la fois. Objet parmi les objets, il se compare à d'autres objets selon des critères objectifs : cette vision du monde est un néo-réalisme; sujet absolu, les objets n'existent que par la conscience qu'il en prend : c'est un idéalisme qui risque fort de tourner au solipsisme. S'il veut survivre, Genet doit affirmer simultanément son néo-réalisme et son solipsisme, poser à la fois la supériorité de l'objet sur le sujet et celle du sujet sur l'objet. Il est tout et il n'est rien ; en même temps zéro et l'infini, le zéro est au fond de l'infini, l'infini se cache dans le zéro. Il a choisi de *vouloir être;* le vouloir le porte à l'activisme, l'être au quiétisme. Son entreprise sera donc un quiétisme activiste ou un activisme quiétiste, ou les deux à la fois. Au plus fort de son vouloir-être il se fait passivité réceptive, etc. etc...

Il y a décidément encore de beaux jours pour les pasticheurs.

*

Voleur et pédéraste, Jean Genet est aussi écrivain — puisque, aussi bien (il est peut-être utile de le rappeler), l'essai de M. Sartre constitue une préface à ses œuvres complètes.

Mais ce n'est pas l'écrivain qui retient l'attention de M. Sartre, lequel, dans les rares pages qu'il consacre à cette œuvre elle-même, n'hésite pas à souligner la part (énorme) de pillage, de plagiat, de « fabrication » pure et simple qui entre dans l'art de Genet (voir à ce propos le chapitre intitulé *Un mécanisme ayant du vers l'exacte rigueur*). Non : pour lui, tout l'intérêt du « cas » Genet réside dans le fait que l'auteur du *Miracle de la Rose* vole et soit pédéraste. Ou, plus exactement encore, que la personnalité de Jean Genet, voleur, pédéraste et (incidemment) écrivain, soit assez complexe, assez confuse, assez fluente pour se plier à toutes les interprétations, et bien entendu à celle qu'en propose la psychanalyse existentielle sartrienne. Fût-ce au prix de certains accommodements subtils, de quelques ingénieuses pirouettes. Ainsi, pour M. Sartre, l'un de ses objectifs est de « faire voir la liberté aux prises avec le destin, d'abord écrasée par ses fatalités puis se retournant sur elles pour les digérer peu à peu, etc... » Mais n'écrivait-il pas, jadis, en conclusion à son *Baudelaire :* « Le choix libre que l'homme fait de soi-même s'identifie absolument avec ce qu'on appelle sa destinée »? Comment concilie-t-il ce « choix libre », cette négation de toute « destinée », avec le « destin » et les « fatalités »

dont il voit en Genet une victime? A vrai dire, j'ai bien peur que la contradiction soit le moindre des soucis de M. Sartre — dont deux des premiers livres *(la Nausée* et *l'Existentialisme est un humanisme)* étaient déjà, assez précisément, une pure contradiction l'un de l'autre...

Ne manquons point non plus de goûter l'épilogue « édifiant » de son présent ouvrage, où il nous montre Jean Genet, revenu du vol et de la pédérastie, pousser au mariage l'un de ses derniers amants, lui faire faire des enfants (à une femme, bien entendu), devenir, pour le couple, une sorte d'ange gardien et, pour ses rejetons, une manière de papa-gâteau, — autrement dit entrer, en même temps que dans la légende, dans ce que le romancier de *la Nausée* appelait (il est orfèvre) l'univers de la mauvaise foi...

*

Je n'ai guère, jusqu'ici, parlé de l'œuvre de Jean Genet elle-même, — l'ayant fait ailleurs, longuement et en m'efforçant à une objectivité que néglige M. Sartre (1). Il est vrai que cette littérature de « défoulement » exhibitionniste ne me transporte guère.

Qu'on imagine un bossu. Personne, bien sûr, ne lui fait grief de sa gibbosité. Personne non plus ne songe à lui enjoindre de la dissimuler ; d'en avoir honte. Mais voilà que notre bossu se met à discourir sur sa disgrâce, à l'afficher de manière provocante, à lui trouver mille raisons, à vanter les vertus particulières qui s'y attachent, voire à proclamer que ceux dont le dos ne s'en adorne point pourraient bien être, eux, des défavorisés du sort... Telle est, à peu près et un peu trop, en 1952, l'attitude des adeptes de Corydon.

Je dis : les adeptes. Mieux vaudrait dire : les victimes. Car au demeurant, tout est là. En un mot comme en cent, l'homosexualité est une maladie. Qui plus est : une maladie acquise. Personne n'est prédestiné à l'homosexualité, ne naît homosexuel — sauf malformation physiologique, qui nous ramène d'ailleurs au cas de l'infirmité. Plusieurs générations de psychologues, de psychiatres, de psychanalystes, de médecins, de sexologues, ont démontré, sans que la discussion soit encore possible, que l'homosexualité est le résultat d'un traumatisme psychique, d'un complexe, d'un refoulement ; est une forme déguisée, camouflée d'impuissance ; qu'on n'est pas plus pédéraste de naissance qu'on n'est, de naissance, facteur des postes ou radical-socialiste. M. Sartre lui-même en convient. Or l'homosexuel qui écrit tend de plus en plus volontiers à assumer cette déformation (peu séduisante) avec ostentation. Qu'on imagine ce que donnerait une attitude simislaire de la part des exhibitionnistes, fétichistes, sado-masochistes et autres infirmes sexuels, dont le cas est en fin de compte trèexactement identique à celui du pédéraste...

(1) « Mythologie de Jean Genet », in *Cahiers de la Pléiade*, printemps 1950.

Non, tout bien pesé, je préfère ne pas revenir sur l'œuvre de Jean Genet.

Il est vrai qu'après l'exubérant hommage que lui rend M. Sartre, j'aurais peur à mon tour de passer pour vouloir poser au pied de ce monument un de ces « excrémens » dont parle Montaigne — adepte lui aussi, à ce qu'on dit, de la Secte, mais qui n' « en » parlait pas...

CLAUDE ELSEN.

UNE VIE RATÉE MAIS UNE MORT RÉUSSIE

Que représente le nom de Pierre Drieu La Rochelle pour ceux qui n'ont pas trente ans? Après son suicide, le 16 mars 1945, un grand silence se fit sur lui et sur ses œuvres. Les jeunes générations ignorent à peu près tout de celui qui fut pourtant un des écrivains les plus lucides de l'entre-deux guerres, un des écrivains les plus sincères qui a peint, avec la passion du désespoir, l'agonie de la bourgeoisie, l'avortement de la révolution et de la renaissance humaine ; agonie et avortement dont nous prenons seulement maintenant une conscience claire.

Rompant enfin le silence, Pierre Andreu vient d'écrire un essai (1) rigoureux, sensible et d'une grande richesse, consacré à la personne et à l'œuvre de celui qui fut son ami. Daniel Halévy qui présenta voici trente ans le premier livre de Drieu, *Mesure de la France*, en a écrit la préface.

Avec beaucoup de courage et une incontestable honnêteté, Pierre Andreu s'est inspiré d'un conseil de Drieu aux apprentis biographes : il a estimé que l'étude de l'œuvre en apprendrait plus à tout le monde que la recherche des témoignages divers et qu'ainsi il montrerait et défendrait mieux « l'homme dans l'auteur ». Il a fort bien réussi même si, comme je le regrette, cette discrétion laisse dans l'ombre certains détails biographiques qui auraient sans doute permis une plus grande compréhension de la personnalité complexe de *l'Homme couvert de femmes*. La grande qualité de cet essai, vibrant et intelligent, c'est de nous montrer qu'à travers la grandeur tragique d'une œuvre et d'une vie étroitement mêlées, Pierre Drieu La Rochelle fut un « témoin » et un « visionnaire ». N'en déplaise à ceux qui ne peuvent oublier que Drieu fut leur adversaire, qui font profession de foi révolutionnaire mais restent sur le seuil de l'action en aboyant avec les loups, Drieu fut bel et bien « témoin et visionnaire » et ce n'est pas « une tentative de réhabilitation » que de le dire et de le démontrer.

Drieu est un « témoin » et de la plus belle race. Dans une première partie assez longue, la seule qui soit réellement biographique, Pierre Andreu, entremêlant le récit de la vie et de l'œuvre dégage

(1) Pierre ANDREU, *Drieu, témoin et visionnaire* (Édit. Grasset).

les grands traits de son modèle, Il nous le montre en proie aux drames du sexe « couvert de femmes », de l'argent, de la politique, de plus en plus orienté vers un désespoir totalement vécu, jusqu'à la mort librement choisie et lucidement voulue.

Dans la seconde partie de son essai, Pierre Andreu s'attache essentiellement à la création littéraire. Il sonde avec bonheur les cœurs et les reins des héros de Drieu, le comportement de Gilles qui est en quelque sorte celui de Drieu lui-même, dans ses relations avec les femmes, ses amis et les êtres qu'il fréquente. Andreu est sans complaisance. Il nous montre que « les héros de Drieu se présentent à nous avec des caractères psychologiques — grands et petits — communs : ils sont solitaires, jaloux, ils sont lents, ils ont l'esprit de l'escalier, ils aiment le luxe... La solitude irrémédiable, écrasante, recherchée puis fuie, adorée puis haïe, est le lot de leur vie... Tous sont diplomates ou frottés de diplomatie (les deux Gilles, Rico), ou mêlés étroitement aux bouleversements politiques du monde... Tous ont fait la guerre ; ils y ont connu comme Gilles *la peur et le courage qui sont les assises du cœur, le double fondement de toutes les passions;* ils en gardent le souvenir d'avoir atteint quelques-uns des sommets de leur vie... » A qui Drieu prenait-il tous ces traits si ce n'est à lui-même? Si ce n'est à la société dans laquelle il évoluait? Drieu a tenté de se délivrer en romançant son aventure personnelle et ses fictions ne sont que les voiles légers de la réalité la plus cynique. Sans doute est-ce la raison pour laquelle Drieu n'a écrit que de faux romans. A travers ceux-ci, on découvre un écrivain assoiffé de pureté, de vérité, mais s'enlisant pourtant (avec la conscience du mal) dans le vaste désordre sexuel de son temps, dans le cynisme le plus vulgaire, traits dominants de ce néo-romantisme de l'entre-deux guerres qui a sonné le glas d'un monde voué à l'anéantissement.

Témoin d'une société qui ne lui inspire qu'horreur et dégoût, Drieu La Rochelle fut aussi et surtout le témoin de son temps sur le plan des idées politiques. En 1928 il déclarait : « Je suis de ceux-là qui dans une génération font la liaison à leurs risques et périls, entre le Cité et l'Esprit. » Pierre Andreu retrace objectivement l'évolution des idées politiques de son ami, depuis *Mesure de la France* et l'attirance vers « l'Action Française » jusqu'au fascisme et la collaboration franco-allemande des années 40, en passant par le pacifisme genevois, tout en soulignant que cette vie et cette œuvre, orientées par le socialisme fasciste européen, furent étroitement liées aux espoirs et aux luttes d'une partie de la jeunesse française entre les deux guerres.

Joignant à la dénonciation prophétique de la décadence européenne sous le joug démocratique et capitaliste, une argumentation dialectique neuve et solide, Drieu La Rochelle découvrit au lendemain du 6 février 1934, ce qui allait être son fascisme : « La grande nécessité aujourd'hui, écrivait-il en juin 1934, pour la plupart des Français c'est de rompre, de rompre avec tel préjugé de droite ou tel préjugé de gauche... Ou le pays crèvera dans la vase de l'indécision, ou les Français se décideront à rompre avec

leurs routines de division, avec leur vieux duel de théâtre. » Quelques mois plus tard, retour d'un voyage en Allemagne, Drieu dira que le fascisme c'est le nom qu'à pris en notre siècle « l'éternelle nécessité humaine ». Il écrit nettement : « Ce qui importe pour le fascisme, c'est la révolution sociale, la marche lente, effarée, détournée, subtile, selon les possibilités européennes au socialisme. » Et dans un de ses derniers articles écrit en 1943 dans l'hebdomadaire « Révolution Nationale » il souligne : « Le fascisme européen correspond à deux grandes nécessités : 1° diriger l'économie ; 2° prendre en charge politiquement, moralement et spirituellement les grandes foules modernes abandonnées par les anciennes autorités. » Le fascisme fut le dernier effort de Drieu d'échapper à la décadence dont l'ombre l'écrasait depuis l'enfance. Dans son adieu à la « Nouvelle Revue Française », en janvier 43, Drieu a lâché cet aveu : « Je suis fasciste parce que j'ai mesuré les progrès de la décadence en Europe. J'ai vu dans le fascisme le seul moyen de contenir et de réduire la décadence. » N'est-ce pas l'expression même de la pensée confuse des jeunes gens qui furent attirés par l'aventure fasciste? Comme le souligne Pierre Andreu : Drieu et les jeunes fascistes de ce temps espérèrent que « sur les ruines des bordels et des bistrots, sur les ruines des taudis, se lèverait un homme nouveau maître de son corps et de son âme. » Cette espérance politique, qui, pour de nombreux fascistes sincères, se doublait d'une espérance spirituelle de la plus belle qualité, fut — on le sait — une espérance déçue et devint rapidement une cause désespérée.

Drieu La Rochelle ne fut pas dupe. Pierre Andreu déclare avec raison : « Drieu a été un grand et malheureux écrivain politique ; il a fait à ses risques et périls la liaison entre la Cité et l'Esprit. Plus il avançait en âge et plus la situation de la Cité s'entourait de dangers et plus les risques de cette liaison s'avéraient pressants. Drieu les a complètement acceptés ; il pensait qu'un écrivain politique ne devait pas être un amateur... Drieu a trouvé un moment dans l'action politique un semblant de paix ; comme tous les écrivains qui adhèrent à un mouvement totalitaire, il l'a payé très cher. » Parce qu'il était lucide, plus qu'aucun d'entre nous, parce qu'il était authentiquement sincère et fidèle à lui-même, Drieu ne pouvait survivre à la défaite, à l'écroulement de son espérance fasciste dont l'honneur était la fidélité à la foi jurée, jusqu'à la mort si cela était nécessaire. Il a été jusqu'au bout de son désespoir, trouvant peut-être une amère jouissance orgueilleuse à ne pas se renier aux heures de la déroute alors qu'il avait en lui la certitude que tout était perdu.

On a reproché et l'on continue à reprocher à Drieu d'avoir été mû par une sorte de mystique naturiste pour laquelle toute force émane du physique, d'avoir été dupe du positivisme et d'avoir nié la nature spirituelle de son désespoir. C'est ignorer l'évolution religieuse de Drieu dont nous parle fort explicitement Pierre Andreu. Naturellement, Drieu était assez loin du catholicisme. Pourtant, si Drieu rejetait l'Église avec ses dogmes et sa discipline, le Dieu de charité et de justice, le Dieu personnel, le Dieu de

Pascal, il était imprégné d'une religion cosmique accessible à tous les hommes et d'une réelle fécondité. « La grande idée de Drieu, écrit Pierre Andreu, (est) qu'il n'y a qu'une religion et que sous toutes les formes qu'elles revêtent, les religions ne sont que l'expression diverse d'une vérité identique dont la pleine connaissance nous a été donnée par le Christ. » Les Bien-Pensants s'écrieront alors : « Mais Drieu s'est suicidé ! » Dans le *Journal d'un délicat*, Drieu écrivait à la fin de 1943 : « Si je glisse vers la solitude, le détachement des choses et des êtres, et sinon vers le ravissement mystique, du moins vers la contemplation intellectuelle, n'est-ce point parce que ce sont autant de prétextes pour fuir la vie et pour courtiser la mort? » Son incurable soif de solitude l'a mené à cette fin tragique. Sa route spirituelle, condamnable, débouchait irrésistiblement sur ce néant mais Drieu, une fois pour toutes, s'était promis de mourir à l'heure de son choix. Il l'a écrit lui-même dans *Récit secret* : « Entre deux peurs, celle d'être tué et celle de mourir, j'ai vaincu celle de mourir. » L'heure ayant sonné, il s'est tué pour couper toutes communications avec le monde, avec autrui, avec lui-même. Il s'est rué dans la mort comme le soldat se rue sur l'ennemi, sans dandysme, sans artifice, seul, face à face avec celle qui allait lui apporter le *moi* autonome et fixe de la présence réelle dans la Vérité. Il n'est pas mort en chrétien, mais il est mort en Homme, comme un homme ayant perdu toute espérance humaine, mais obsédé par la volonté de s'abolir dans le divin afin de se délivrer une fois pour toutes de l'énigme de l'existence fantomale de l'être. Qui pourrait encore en douter après avoir lu *Récit secret* dont la sombre beauté et la gravité donnent une réponse hautaine et sanglante aux interrogations que nous pouvons formuler sur la courbe de son destin tragique?

« Drieu est mort désespéré, en attendant la venue des derniers jours européens », dit Andreu qui ajoute : « Il a écrit, comme il me l'a dit un jour, une des plus *sinistres chansons* de notre temps, une de celles qui devraient nous toucher le plus profondément. Dans une époque où tout est malade, nous tirons plus de profit des échecs de ceux qui sont allés jusqu'au bout de la maladie et du malheur — il y a longtemps que Drieu m'a fait penser à Céline avec une amertume combien plus naturelle — que des victoires sans combat de ceux qui sont restés assis devant leur porte. » Je crois avec Andreu qu' « après bien d'autres, Drieu a apporté le témoignage lugubre que les hommes de son temps qui se sont abandonnés, les yeux fermés, à l'immense flot du monde moderne, se sont livrés en même temps à la mort et au néant. Cette démonstration que Drieu a faite dans le sang, il nous faut la faire et la refaire sans cesse en pensant à ceux que nous aimons; sa vie ratée et sa mort réussie en éclaireront peut-être quelques-uns. »

Par delà sa mort, Drieu rayonne comme le feu qui brille dans la nuit des tempêtes pour indiquer les périls aux marins menacés. Il se dresse pour nous éviter la fascination à laquelle il a succombé, pour nous mettre en garde contre la tentation du désespoir. C'est dans cette perspective qu'il faut lire l'essai de Pierre Andreu (et

l'œuvre de Drieu, bien entendu) et le recommander à tous ceux qui peuvent se laisser attirer par les mythes nouveaux dépouillés de la féconde aventure spirituelle, seule voie de la Vérité capable de nous donner les possibilités d'acquérir une vie réelle.

ANDRÉ BRISSAUD.

LA CANNE DE M. DE MONTHERLANT

Un autre Montherlant? Plaisanterie. Montherlant n'a rien de l'écartelé. Toute son œuvre — ou du moins la partie la plus récente de son œuvre — nous montre au contraire un homme qui a su trouver et la paix et l'équilibre et sa propre unité. Il le dit encore dans ce *Fichier parisien* (1) qu'il vient de publier : *Tout cela est sans problème.* Un Montherlant plus naturel? Faribole. Un homme est toujours naturel quand il parle de ce qui l'intéresse ou le passionne. Il n'est pas moins naturel d'évoquer Philippe II que de ronchonner contre une postière. Il suffit d'être de plain-pied. Montherlant est autant de plain-pied avec ses rois et ses infantes qu'avec la petite fleuriste de l'avenue de Flandre dont, dans ce *Fichier*, il nous donne obligeamment l'adresse. Un Montherlant détendu, voilà tout ce que je me risquerais à dire. Qui détourne un instant son attention vers des sujets moins graves, pareil au joueur de tennis qui, la tension du match passée, sert encore quelques balles pour le plaisir — et à qui souvent la liberté, l'aisance, le bonheur du jeu font alors réussir ses plus étonnants revers.

Non que ce livre soit, dans l'œuvre de Montherlant, moins important que d'autres. D'abord je ne crois pas beaucoup qu'il y ait des sujets importants et d'autres qui ne le sont pas. Selon ses ressources, un écrivain peut découvrir l'infini dans une bille ou ne voir qu'une bille dans l'infini. Mais enfin, le « grand sujet » malgré tout, impose sa discipline, ses rigueurs. Interdit de faire la gambade. La forme aussi a ses contraintes : le roman en a et, davantage encore, la pièce de théâtre. Il faut aller droit son chemin, supprimer tout ce qui détourne ou encombre. Ici, au contraire, Montherlant peut flâner. C'est même son but puisque ce *Fichier parisien,* c'est une série de promenades dans Paris. Il nous emmène successivement dans un petit restaurant du faubourg Saint-Germain, au square des Invalides où *au milieu d'une pelouse, un Gaulois en pierre défend la patrie avec une fourchette à huîtres,* dans les rues d'Auteuil, à une exposition de chats, au Jardin des Plantes, dans les locaux d'une œuvre d'assistance aux enfants, au boulevard Rochechouart (chapitre étonnant, sorte de somme à la fois de l'époque et de l'auteur), et enfin dans deux cimetières parisiens (on a pu lire une de ces promenades ici même sous le titre : *Pantin-Parisien*).

(1) Éd. La Palatine (avec une série de photographies de Joublin).

Forme plus libre, sujet moins impérieux, voilà l'auteur qui se révèle et s'affirme d'autant plus, voilà que s'ébrouent à l'aise tous les dons et toutes les ressources de ce qu'on appelle à la légère le style et qui n'est autre que le tempérament. Le style, c'est l'homme. Plus contenu par rien, voici Henry de Montherlant tout entier, avec ses hauteurs et ses respects, ses agacements et ses tendresses, ses désinvoltures et ses gravités — et sa façon toute particulière de passsr en une seconde de l'un à l'autre : *Fini le conciliabule avec la petite personne, sur les cahotants pavés sacrés, entre les maisonnettes aux escaliers insolites, j'aimais, s'il faisait jour, aller faire quelques pas ou m'asseoir dans le cimetière, pour y laisser déposer mon espérance ou mon bonheur.* On en trouve un meilleur exemple encore dans le chapitre sur le boulevard Rochechouart où nous voyons l'auteur tout ensemble irrité par l'indécence du spectacle et touché par ce que cette indécence implique de goût du bonheur.

Et aussi ses gentillesses. Le terme n'est peut-être pas exactement celui qui convient. Je n'en vois pas d'autre pour désigner ce qui, chez Montherlant, subsiste du collégien chahuteur et qui tire les sonnettes. Dans le *Fichier*, il s'en donne. Voici le trait percutant : *C'est un célibataire, c'est-à-dire un demi fou.* Voici le comique : *Deux zazous bourgeois, avec le parapluie réglementaire, en croisant des Allemands ne s'arrêtent pas de siffler* les Bateliers de la Volga : *intrépidité infernale* ! Voici même le calembour : *La vigne dont le prince est un enfant.* J'ai eu tort d'ailleurs d'hésiter devant le terme de gentillesse. On risque de ne rien comprendre à Montherlant tant qu'on n'a pas pris conscience de ce courant qui — mêlé à d'autres, s'entend — le porte vers la gentillesse. Un des signes en est le grand nombre d'enfants qui figurent dans son œuvre, depuis *Fils de Personne* et *la Ville* jusqu'à ce présent *Fichier* où les enfants surgissent de presque tous les chapitres.

On a beau dire et les apôtres de l'ennui ont beau prêcher, le plaisir, ça reste tout de même une fameuse recette. Quelqu'un qui écrit pour le plaisir ! Stendhal écrivait ainsi. *Je me suis amusé à barbouiller quelques pages...* Et Montherlant : *Je tire mes feuillets et j'écris mes bêtises.* Il y a du plaisir dans des phrases comme celles-là. Et le plaisir est contagieux. Le lecteur l'éprouve à son tour. Je ne dis pas : écrit sans effort. L'effort est affaire de l'écrivain. Qu'il ait ou non peiné sur sa page, cela ne nous regarde pas. Mais le moindre écrivain le sait bien : après des heures passées à piétiner, à gribouiller, à raturer, il arrive un moment où la phrase soudain se déclenche toute seule, où l'alinéa coule de source, où le chapitre s'envole. C'est cela sans doute qu'on appelle l'inspiration. Non un choc, non une dame qui volète autour de la chambre mais un état de grâce succédant à une longue patience. Pour bien des pages du *Fichier parisien*, on a l'impression qu'elles ont été écrites dans cet état de grâce.

FÉLICIEN MARCEAU.

LES ROMANS

SOUS TOUS LES ANGLES

Dès 1925, l'imagination française avait repris sa liberté. Elle ne l'a pas retrouvée aujourd'hui ; elle ne la retrouvera peut-être jamais. La brûlure fut au-delà du derme. A toutes les pages des romans nouveaux, on aperçoit donc des cicatrices, des signes d'embarras ou de contrainte. Même l'humour ne rit plus que par un côté de la bouche. Tandis que la génération précédente tendait surtout à illustrer sa pensée, cette génération-ci voudrait libérer la sienne. De là, sans doute, la vogue de la « littérature personnelle », comme disait Brunetière. Si le message littéraire prend de plus en plus la forme de la confidence directe, si les journaux intimes, les mémoires, les souvenirs se multiplient, c'est qu'une atmosphère de faillite enveloppe le monde, et que chaque écrivain éprouve vaguement le besoin de dégager sa responsabilité, vis-à-vis d'on ne sait quel juge futur dont on sent peser déjà le regard sévère.

Nonobstant quoi la machine à conter des histoires continue à fonctionner. Ce n'est pas du jour au lendemain que le roman, fourre-tout glorieux de 1890-1930, reprendra le rang modeste qu'il avait toujours tenu dans nos lettres. En un temps où tout est possible, et où rien n'est intéressant, on souhaite bien du plaisir aux jeunes romanciers. Les plus prudents parmi eux rejoignent lestement le cours de la « tradition » moraliste ; les plus aventureux s'évadent dans la fantaisie. Quant aux plus consciencieux, ils s'installent avec mélancolie ou avec fièvre au milieu de ces événements encore à demi incompréhensibles sur lesquels la destinée humaine a buté. Comment les contes qu'on en fait, les fables qu'on en tire, ne porteraient-ils pas la marque de toutes les violences et de toutes les confusions? Parfois sans s'en apercevoir — et cela vaut mieux. Tel l'auteur de *Bois-Trudan* (1), qui décrit la contenance de la jeunesse rennaise pendant l'occupation, et qui parvient à traiter ce sujet sans s'y échauffer outre mesure.

C'est qu'à ce thème trop actuel se mêlent tous les éléments d'un « roman de formation ». Les héros de Claude Gobert ne sont pas seulement obsédés par le drame politico-militaire qui se noue et se dénoue sous leurs yeux ; ils ne jouent pas seulement des rôles qu'on peut rapporter sommairement à la résistance, à la collaboration, à l'attentisme, etc. ; surtout ils grandissent, ils deviennent des hommes. Il est curieux de voir combien toutes les descriptions qu'on a faites de l'adolescence et de la jeunesse, considérées

(1) Éd. Plon.

à part, se ressemblent, de *Daphnis et Chloé* jusqu'aux *Deux étendards;* c'est l'un des rares chapitres de la psychologie sur lesquels la littérature ait une opinion ferme. Comme tous leurs devanciers, Yves Lemené et ses camarades subissent deux mésaventures, tentent deux expériences entre toutes : celle de l'action, celle de l'amour. Ce qu'il y a au monde de plus concret et de plus difficile à interpréter ; ce qui apaise le mieux le corps et inquiète le plus l'esprit. Aux questions que l'amour et l'action suscitent de toutes parts, ces ingénus mal déniaisés donnent des réponses assez lourdes, assez vulgaires, mais d'une sincérité accablante. Et telle est bien la pire disgrâce de cet âge : il ne peut plus rien tirer d'autrui et il ne peut presque rien découvrir par lui-même. Pour échapper à sa tumultueuse gaucherie, il faudrait être Radiguet ou Rimbaud.

La grande qualité de Claude Gobert, en dehors de sa naïveté bourrue et têtue, c'est le mouvement. Il est vrai qu'on trouve à présent dans l'arsenal des conteurs américains tout ce qu'il faut pour animer un récit, quel qu'il soit. Celui-ci combine le débraillé volontaire du discours avec une certaine rigueur technique. Les personnages, d'un type connu, sont bien campés ; les épisodes ont du poids ; le décor se déploie largement. On sent partout le souffle d'un esprit franc, robuste, un peu livresque, mais attentif au réel ; plus logique que lucide, plus attentif que sensible. Par là-dessus, un vrai romancier. Sous la réserve que l'autobiographie s'épuise vite. Et que la poésie narrative paraît absente de l'univers mental où le groupe de *Bois-Trudan* se résoud comme une nébuleuse.

Une formule non moins efficace, Gorki revu par Hemingway, fait la solidité remarquable de *la Chute de Barcelone* (1). En 1940, une demi-douzaine d'étudiants parisiens, que le communisme séduit, se retrouvent à Grenoble où, dans les cadres des J. C. et des P. A. — parlons comme eux par initiales — ils inscrivent des choses sur les murs, font sauter des maisons, tuent des soldats isolés. Cela a été cent fois dépeint, mais jamais avec cet air de dévotion, avec cette bigoterie moscovite. Malgré de nombreux précédents dans d'autres genres, on est ahuri par une équipée révolutionnaire qui traîne des postulats énormes, et qu'interrompent des exercices de psittacisme. Par comparaison, comme l'anarchie pèse peu, comme le nihilisme sent frais ! Jacques Francis Rolland, tout autant que ses personnages, dit « le Parti » comme d'autres disent « Notre Mère la sainte Église ». Il est fou d'orthodoxie. En le lisant, on comprend comment les écrivains soviétiques peuvent s'en tirer : ils suivent à la lettre le conseil de Pascal, ils communient. Ou bien, dans le cas le plus défavorable, ils font et refont sans cesse le chapitre des « Esprits forts », dont La Bruyère n'était pas fier. Du moins les disciples de Louis Aragon y mettent-ils, comme leur maître, beaucoup d'intelligence et de soin. Quant au talent, on n'ose se prononcer. Le néo-réalisme, méthodiquement organisé, a mis au point des procédés, un genre,

(1) Éd. Gallimard.

un style, qui produisent des romans parfaits, avec la régularité d'une machine distributrice. Leur seul défaut est qu'ils se ressemblent tous. L'auteur de *la Condition humaine*, celui de *Manhattan-transfer*, celui de *la Mère*, sont des tempéraments incontestables ; le mélange des trois, c'est tout le monde et personne ! Ainsi les *Beaux quartiers* furent au *Paysan de Paris* ce que sont à Fra Angelico les chromos de Saint-Sulpice. Soyons juste : la banalité scrupuleuse de Jacques Francis Rolland n'exclut ni la pénétration ni la force. Mais on est confondu de voir un esprit aussi vif s'accommoder d'un conformisme aussi édifiant.

Jean Bloch-Michel eut une autre idée : il a tenté de désinfecter l'actualité, en en retirant tous les éléments corruptibles. C'est dans un pays indéterminé, à une époque non précisée, qu'a lieu l'invasion qui provoque *la Fuite en Égypte* (1) On nous montre une famille, roulée dans ce déluge humain, qui s'en échappe et qui va vivre à l'écart de la bataille, au fond d'une vallée déserte, jusqu'à ce que luise l'arc-en-ciel de la réconciliation. Bien que peinte de couleurs un peu diluées, cette fresque ne manque pas d'une certaine grandeur décorative, dans laquelle les valeurs d'inquiétude l'emportent sur les valeurs de consolation. Les héros de l'histoire sont comme juxtaposés. Mais quelques tableaux de la guerre et de la fuite ne s'oublieront pas, justement parce qu'ils sont vus de haut, comme à travers un écran de siècles.

Willy de Spens, quant à lui, s'est contenté d'un seul : *la Vierge noire* (2) se situe au plus profond de la guerre d'Espagne, sous Napoléon ; et ce n'est pas la faute de l'auteur si cette furie-là en rappelle d'autres, plus récentes, jusque dans le moindre trait. S'il eut, au départ, quelque arrière-pensée fondée sur cette récurrence, elle a bien vite cédé aux élans d'une vigoureuse imagination dramatique, qui bientôt, et c'est un excellent signe, ne peut plus contenir ce qu'elle crée. Autour du château de Moranil, en vieille Castille, c'est tout de suite un torrent d'événements, une tempête de passions et d'intrigues. Quelques figures s'enlèvent sur ce fond : une jeune fille admirable, des hobereaux, des soldats. Tout cela court, pullule, palpite. Point d'aventure qui ne rebondisse, point de cœur qui n'ait des dessous. Peut-être le narrateur pousse-t-il un peu loin son parti pris d'objectivité frémissante : au-delà de Stendhal on débouche dans Mérimée. Mais des scènes comme celle des pontons, ou comme le supplice du marquis, rejoignent dans la mémoire — à la forme près — les meilleures pages de *Mateo Falcone* ou de la *Vénus d'Ille.*

Supposez maintenant une histoire de la dernière guerre, transposée dans un XVIII^e siècle de fantaisie, sous les feux du Romantisme allemand ; et voilée des gazes qui nous dérobent les *Falaises de marbre*, baignée dans les brumes d'argent que traverse le *Grand Meaulnes*, entrevue sous la bâche du chariot qui emporte *le Capitaine Fracasse*. Vous aurez les deux romans de Rose Gronon, *le*

(1) Éd. Gallimard.
(2) Éd. André Bonne.

Livre d'Arndt et *le Livre de Claudius* (1), où il y a de tout : des réminiscences candides, une distraction émerveillée, une poésie parfois légère, parfois déchirante, une sensibilité absurde, adorable, qui rend un son désuet, tout en exhalant un parfum de modernité raffinée. Œuvre étrange — un peu longue, un peu floue. Aucun roman paru depuis dix ans n'a peut-être plus de *charmes*.

WALTER ORLANDO

POINTS DE VUE DE SIRIUS

Quoi qu'on ait dit du roman à l'époque où il supplantait d'autres formes d'art plus strictes, il apparaît aujourd'hui comme un genre littéraire dont les exigences ne sont pas minces. Bien qu'attaché à son libre parler, tout bon romancier ne peut avoir été et ne peut être encore, s'il impose son style aux choses ou sa manière de penser au lecteur, qu'un passionné de l'unité, un réformateur de la vie. Le roman, même réaliste est moins un miroir d'événements qu'un effort de mise en ordre et de spiritualisation de la réalité. Et cette tâche ne peut s'exécuter que dans le calme, par des écrivains dont la foi en leur pouvoir légiférant n'est pas ébranlée.

Or, depuis quelques années, les catastrophes ne nous laissent guère de repos et l'histoire, rebelle à nos désirs ou malignement acharnée à contredire nos prévisions, a miné notre confiance en nous. L'impuissance à laquelle nous nous sentons réduits nous incite à abandonner la partie ou à nous montrer injustifiablement péremptoires, si bien qu'au roman longuement élaboré tend à se substituer un récit plus abstrait, et partant plus digne, semblerait-il, de l'intelligence humaine, mais, à y regarder de près, moins maître de l'existence qu'effarouché par elle et réfugié dans le jeu et la gratuité par une sorte de prudence camouflée. Incapable de déplacer les montagnes, le conteur danse sur les collines.

C'est du moins ce que m'a paru faire Paul Gegauff dans *le Toit des autres* (2). Nul souci chez lui de remédier à l'anarchie de la société ou de dénoncer ses tares. Nulle précipitation non plus à hâter sa désagrégation. Les iconoclastes ne sont jamais que les néophytes d'une nouvelle religion. Et Gegauff serait bien embarrassé de savoir par quoi remplacer la décadence bourgeoise. A l'imitation de son personnage, le baron Talitiszt, il s'installe avec cynisme dans ce qu'il nous reste de confort et y trouve de multiples sujets de distraction. Ni conservateur, puisqu'il est nihiliste, ni destructeur, puisqu'il a l'humilité de considérer ce nihilisme comme un sentiment personnel, il s'adapte aussi bien à ce qui se défait qu'à ce qui reste encore debout. Utilisé par lui, le récit ressemble à un fil d'Ariane qui nous dirigerait dans un labyrinthe à demi ruiné, en profitant de toutes les brèches, mais en évitant

(1) Éd. Nouvelle Bibliothèque, La Chaux-de-Fonds.
(2) Éd. de Minuit.

soigneusement les murs intacts. Je note en passant ce même caractère d'irrespect mêlé de révérence dans le style, rapide et elliptique, mais parsemé d'inversions et d'hémistiches, comme si Gegauff n'avait pas jugé bon de chasser de sa mémoire des réminiscences poétiques qui transparaissent sous sa phrase comme des restes de monuments sous le sable.

Je ne dirais pas d'ailleurs que ce genre manque de charme. Il est pour le moins dépourvu de toute prétention et nous dédommage de nous être quelquefois noyés, en compagnie de l'auteur, dans certains livres dont l'abondance de détails nous empêchait de respirer et de nous sentir juges de l'univers.

Je décernerais ce compliment plus volontiers encore à Jean Cau pour *le Tour d'un monde* (1). Sans doute pour cette raison que, si Gegauff se moque implicitement des moralistes, Cau s'en prend aux métaphysiciens qui, plus que quiconque, méritent que l'on abandonne de temps en temps le ton sérieux pour s'occuper de leurs problèmes avec désinvolture. Face à tant de types d'hommes que les philosophes ont gratifiés de propriétés contestables et de dignités encombrantes, il nous décrit un Pascal (c'est ainsi qu'il appelle son héros) dont la raison d'être n'est fondée sur aucun à priori et dont le seul drame consiste dans le fait qu'il est totalement incapable de penser, malgré sa bonne volonté et les encouragements qu'on lui prodigue de toutes parts. On songe à un personnage qui aurait subi les sarcasmes d'un Michaux en même temps qu'il grandissait, en toute innocence, sous l'œil affectueux de Supervielle.

Ce genre de conte philosophique a l'immense avantage d'arracher l'homme aux spécialistes, père, mère, éducateurs et médecins, qui se penchent sur lui. Comme un voisin farceur tombé au milieu d'une famille apeurée, Jean Cau prend l'enfant à bout de bras, le lance en l'air, le rattrape. Ses plaisanteries sont faciles, ses rires peut-être déplacés. Cependant il dissipe l'inquiétude. « Cet enfant n'est pas malade, laisse-t-il entendre. Il ne raisonne pas, le niveau de sa conversation est notoirement bas et ses velléités d'indépendance sont comiques, mais que voulez-vous de plus? » On lui est reconnaissant de nous restituer une image de l'homme qui, pour ridicule qu'elle soit, est fraîche, viable et, dans certaines limites raisonnables, optimiste. Il rend ce service à l'humanité de soustraire l'individu à la fureur pédagogique des Mentors, de le nettoyer de tout ce qu'on a dit de lui pour le remettre sur ses pieds, ingénu et dérisoire, prêt à de nouvelles aventures.

★

Il semblerait, à première vue, que le récit allégorique ne procède pas du même plaisir à se jouer de la réalité et à s'en rendre maître. Tant de mondes imaginaires, dont notre littérature est pleine, ne témoignent-ils pas de l'angoisse commune dans laquelle la plupart de nos écrivains vivent et de leur désir de la vaincre? Mais

(1) Éd. Gallimard.

il est à remarquer que le symbolisme dont ils usent ne circonscrit pas le sujet de leur œuvre, mais le suggère par l'évocation d'autre chose. Soucieux de créer une fable dont l'ensemble constitue une immense métaphore, ils se soustraient aussi bien à la tâche de copier qu'à celle d'inventer. Ni subordonnés à la réalité, ni totalement émigrés dans la fiction, ils vont de l'une à l'autre et puisent dans cette agitation intellectuelle, dans cet exercice constant du choix et de l'identification, le sentiment de leur liberté, si ce n'est pas de leur irresponsabilité. Le roman symbolique contemporain est à double face. S'il rend compte d'un effort d'élucidation du drame humain, il reflète aussi la volonté de le survoler de haut. En traduisant le XX^e^ siècle en images légendaires, l'écrivain s'assure ses coudées franches et sauvegarde ce qu'il croit être sa fonction spirituelle. Au même titre que le conteur narquois, il se désolidarise du monde en même temps qu'il en parle.

Une attitude si ambiguë ne va pas sans dangers. La réussite d'une allégorie tient dans un problème d'équilibre. Si l'un des plateaux de la balance contient bon poids de sensibilité et d'expérience, il faut que l'autre plateau soit aussi lourd d'équivalences symboliques. C'est ce que Daniel Mauroc semble avoir négligé de faire dans le *Contre-Amour* (1). Son univers littéraire est trop schématique pour que l'on ne devine pas aussitôt derrière les malheurs de l'espèce humaine qu'il tente d'évoquer ses propres désespoirs adolescents et au-delà de quelques images apocalyptiques l'anecdote d'un premier contact avec la vie. Mauroc s'est livré trop tôt au démon de l'analogie. Si méritoire que soit sa tendance à sortir de lui-même et à s'objectiver poétiquement, on ne peut s'empêcher de considérer comme une sorte d'abus sa facilité à revêtir d'universalité ses émotions personnelles : sa comptabilité est truquée.

Je dirais au contraire de Pauwels qu'il y a en lui un littérateur si éloquent qu'il fait oublier les intentions de l'auteur. Tantôt les images du *Château du Dessous* (2) sont si évidentes qu'elles suppriment toute indécision sur leur sens caché, tantôt si opaques et enchevêtrées qu'elles découragent d'avance le chercheur. On en jouit comme d'un bric-à-brac moyenâgeux qui constituerait le décor gratuit d'un film. Lorsque enfin Pauwels s'applique à décrire la vie campagnarde, le réveil du paysan ou la cueillette des olives, il le fait avec un tel bonheur que toute « correspondance » que son texte pourrait suggérer est superflue. Il possède la sensualité immédiate et brutale de Giono, la plénitude d'expression de Ramuz, cette espèce de confiance dans la résonance primitive du mot et son pouvoir de déflagration, qui vaut mieux que tous les artifices. C'est pourquoi l'on est tenté de lui donner le conseil d'abandonner dorénavant les magasins d'accessoires de l'imagination pour le grand air et les subterfuges métaphoriques pour un langage direct qui tire sa force de l'absence de sous-entendus.

GEORGES PIROUÉ.

(1) Éd. de Minuit.
(2) Éd. Gallimard.

UN ROMAN BERBÈRE

On entre dans ce livre (1) sur quelques mots simples, tristes, d'une tristesse volontairement retenue, banale. « Le printemps, chez nous, ne dure pas. » D'autres phrases coulent de celle-là, s'enchaînent sans rompre jamais leur rythme lent, sans briser l'espèce de torpeur du récit, mais peu à peu le rythme s'assure, le récit se dessine, et cet enchaînement qui annule les accidents et les retours de la durée, cette torpeur qui devient celle même de la mémoire et de la vie donnent sans doute à ce roman, insensiblement, son épaisseur, son style et ce pouvoir étrange d'envoûter que j'ai subi sans encore l'expliquer entièrement.

Mouloud Mammeri écrit avec des mots usés, saignés, presque vidés de substance. Ses phrases sont molles et comme abandonnées dès le premier mot à elles-mêmes. Rien d'inattendu dans le choix, l'articulation des phrases. On croit parfois lire la traduction grise et paresseuse d'un très beau texte. On discerne au passage ces faiblesses, ces paresses, puis les pages se succèdent, voilà que l'histoire existe, devient opaque, dense, on y pénètre. On n'en sort pas avant les derniers mots, et le livre refermé semble avoir jeté ses sorts, usé de ses pouvoirs sans livrer son secret.

Peut-être le secret de *la Colline oubliée* s'appelle-t-il la mort? « Ceux de Taasast », ou bien « la bande à Ouali », les jeunes gens bagarreurs et nostalgiques de Tasga, ces Berbères qui sont nos concitoyens, nos compagnons de la paix et de la guerre et dont nous ne connaissons pas les visages, l'ennui, les traditions, répondraient sans doute : « Non pas la mort, mais la vie. » Car les montagnards de Kabylie — même ceux qui achètent des Plymouth avec l'argent gagné à trafiquer le blé, même les étudiants émancipés, même les ouvriers des mines et des ports métropolitains — savent bien que c'est de la vie qu'il s'agit, d'elle seule, à travers les mobilisations et les départs, à travers les angoisses du froid et de la faim, dans le désarroi d'un pays qui a peut-être perdu son âme entre deux âges inconciliables. C'est la vie qui continue à la fin de ce récit difficile, avec Ouadi, « le posthume », l'enfant que laisse Mokrane à sa femme par-delà la mort. La colline oubliée, ce village abandonné de tous continue de vivre dans la mémoire d'une jeune femme, d'un enfant, des camarades vivants. Lui, le mort, qui écrivait à vingt ans : « Pourquoi y a-t-il des pentes qu'on ne remonte pas? » emporte avec lui la mort, le goût de la mort, cette fatalité écrasante qui obscurcit le livre, qui est peut-être le signe de l'Islam, peut-être aussi la marque absurde, inexpiable, qu'imposent à un pays malheureux des temps cruels, une histoire trop rapide, dévoreuse d'hommes, inexplicable ou inexpliquée.

(1) *La Colline oubliée*, Éd. Plon.

Deux grands thèmes se fondent dans le roman de Mammeri : celui de la mort, avec la guerre, le départ des hommes, l'assoupissement du village, les mauvaises récoltes, le passage trop rapide des saisons. Celui de la vie, la volonté d'Aazi d'avoir un fils, le recours aux sortilèges et aux rites du passé pour triompher de la stérilité, pour apporter la vie, comme un cadeau impossible, mystérieux, tout au fond de ce corps qui se souvient des danses de la jeunesse, des jeux près de l'eau, de la musique, des premières heures de l'amour. Et c'est ce thème, cette respiration qui traverse le livre de Mammeri que j'aime, qu'il faudrait savoir expliquer, évoquer mieux qu'en disant « la vie », « la mort ». Peut-être des comparaisons, une surtout qui s'impose à moi, feraient-elles mieux comprendre cette émotion charnelle et sourde qui naît de certaines pages de *la Colline oubliée* — la danse orgiaque autour des femmes stériles, la visite au tombeau du saint, la lettre de Aazi à Mokrane — comment ne pas évoquer Lorca, et les scènes extraordinaires où Yerma se désespère de n'avoir pas donné d'enfant à son mari?

Peut-être est-il sot de vouloir absolument expliquer un livre — ou le justifier — par ce qu'on en a aimé, mais je ne crois pas trahir le roman de Mammeri en insistant sur ce chant, sur cet appel qui le traversent. Mouh, le berger, qui faisait danser les jeunes gens avec sa flûte, Aazi, « la fiancée du soir », qui réapparaît dans le délire de Mokrane près de mourir, sont les dépositaires d'un bien difficile et fuyant, le plaisir peut-être, un abandon au bonheur plus fort que les mauvaises chances de la misère et de la guerre, ou bien encore la mémoire de la jeunesse, le souvenir et la promesse d'un temps consacré à la joie des hommes dans leurs villages retrouvés.

Je souhaite à M. Mammeri qu'on ne cite pas *le Grand Meaulnes* à son propos, qu'on ne s'inquiète pas trop de supputer s'il est « l'homme d'un seul livre », etc... Il sait parler de son pays, des jeunes gens qui meurent trop vite, de ce qu'il y a de semblable dans les peines et les joies d'hommes différents. « ... Je laisse la fortune à ceux qui se préparent une vieillesse heureuse : le bonheur les atteindra en même temps que la décrépitude et ils mourront riches, sérieux et tristes. Ce que je veux, moi, c'est user de ma jeunesse qui est un don de Dieu... » Ce ton ne trompe pas. M. Mammeri écrira d'autres livres.

FRANÇOIS NOURISSIER.

LES LETTRES AMÉRICAINES

UN ROMAN INACHEVÉ

« Tout est bien qui finit mal » dit Cocteau. Il y a mieux que mal finir, c'est ne pas finir du tout. Les symphonies inachevées, les journaux interrompus... (A la limite, il y a le vrai chef-d'œuvre, celui qui ne sera jamais écrit.)

Qui n'éprouverait de la tendresse pour ceux qui meurent en cours de route? Jeunes morts chéris des Dieux. Sacrifices pour se faire aimer... A vrai dire, les jeunes morts ne sont chéris que des hommes qui ne ratent jamais les bonnes occasions. Prestiges de l'inachevé... Même pour les Grands, pour ceux qui ont eu le temps de monter en graine, il est prudent de laisser un « chef-d'œuvre inachevé », — ainsi Dickens, Thackeray, Stevenson, etc...

Scott Fitzgerald est mort à Hollywood en 1940 d'une crise cardiaque. Il était né en 1896. Il laissait sur son lit un manuscrit... La veille de sa mort il avait écrit le premier épisode du sixième chapitre, c'est-à-dire environ la moitié du livre. Même la partie écrite n'avait rien de définitif, des notes marginales témoignent de son insatisfaction. Il avait conçu un plan.

« A la différence de *Tendre est la nuit*, écrit assez curieusement Scott Fitzgerald, ce n'est pas une histoire de décadence. Ce n'est pas déprimant, ni morbide, malgré la fin tragique. Si un livre pouvait jamais ressembler à un autre, je dirais que ça ressemble à *Gatsby le magnifique*. Mais j'espère que ce sera complètement différent. J'espère que ce sera quelque chose de neuf, qui suscitera des émotions nouvelles, peut-être aussi une nouvelle façon de considérer certaines histoires. C'est une échappée dans un passé luxueux et romantique que peut-être nous ne connaîtrons plus jamais. » Voici donc (si l'on en croit ce qu'un auteur peut dire à son éditeur) ce qu'il comptait faire. On peut se demander s'il eût réussi, et lui accorder le bénéfice du doute.

Nous sommes à Hollywood. *Le Dernier Nabab* (1) représente un effort de synthèse des différents aspects de l'art cinématographique. De ce point de vue, nul doute qu'il n'y ait une étude objective assez poussée, un documentaire illustré par l'image et différents personnages, du principal au secondaire. Le héros, le dernier Nabab, c'est Monroe Stahr, co-directeur d'une des plus importantes firmes hollywoodiennes. Il est beau, il n'a pas quarante ans, il se tue de travail, il prend des cuites. Bref, il ressemble assez à Scott Fitzgerald, à ce qu'il était, à ce qu'il aurait pu

(1) Éd. Gallimard.

être s'il était devenu l'un des maîtres du cinéma, mais je doute à vrai dire que les aptitudes qu'il prête à son héros, et qui ne sont guère que les siennes, eussent fait un prince du cinéma.

Monroe Stahr aux prises avec les multiples exigences de son métier (on ne les sent pas tout à fait assez, mais l'auteur y serait sûrement revenu), découvre un nouvel amour. Veuf, mais hanté par le souvenir de sa femme, épuisé, il lutte désespérément. Il pressent que ce nouvel amour sera impuissant à le sauver.

Alors que le fond du décor, la vie d'Hollywood, le mécanisme de l'industrie cinématographique, nous touchent assez peu, — bon travail d'artisan, — l'histoire d'amour ne laisse pas d'être émouvante. C'est aussi qu'elle est vraie.

A moins que l'on ne s'intéresse tout particulièrement au cinéma, je crains que l'on ne puisse très bien sentir ce qu'il y a de pathétique dans ce roman si l'on ne connaît un peu son auteur. Ses romans les plus célèbres sont (nous dit le prière d'insérer) *Gatsby le magnifique* (1), *Tendre est la nuit* (2), *Le Garçon riche* (3). C'est vrai, sauf pour *le Garçon riche*, qui n'est pas un roman mais une excellente nouvelle d'une vingtaine de pages.

On sait que Scott Fitzgerald est un romantique attardé. Il a aimé passionnément la jeunesse et la beauté de la jeunesse, il fut l'incarnation d'une époque, celle du jazz, en même temps que le représentant le plus séduisant d'une génération dite perdue, et qui se voulait telle. Quand Fitzgerald écrit *le Dernier Nabab*, il a fini de vivre. Sa femme Zelda, qu'il a passionnément aimée, n'est pas encore morte, mais elle est enfermée dans un asile. En fait, il est fini et il le sait. L'histoire de sa décomposition, il l'a écrite dans le plus séduisant et le plus fascinant de ses romans, *Tendre est la nuit*. Ce qui reste à Scott, c'est le goût de la lutte, car ce désenchanté est un lutteur acharné et si ses rêves prestigieux se sont effacés, il reste qu'il ne peut s'avouer vaincu : alors il écrit *le Dernier Nabab* où il projette sur un héros qui n'est déjà plus de ce monde son besoin de lutter, fût-ce en titubant. (Il faut ici rendre hommage au livre de Budd Schulberg intitulé *le Désenchanté* (4) et dont le héros est, comme on sait, une transposition des derniers sursauts de Scott Fitzgerald. *Le Dernier Nabab* éclaire et justifie, en grande partie, *le Désenchanté* de Schulberg.)

Le Dernier Nabab ne peut donc être beaucoup plus que le livre d'un moribond qui reflète sa propre tragédie. Stahr aime la mystérieuse Kathleen comme Scott aima et fut aimé dans ses dernières années d'Hollywood ; il y a des choses qui ne s'inventent pas. A bien des égards, la jeune Cecilia, narratrice supposée du roman, qui aime Stahr sans espoir parce qu'il n'a pour elle que des sentiments paternels, ressemble à Scottie, fille de Scott... On eût souhaité trouver des indications sur tout cela dans la préface qui demeure fort peu explicite pour un roman inachevé, lequel de-

(1) Éd. Le Sagittaire
(2) Éd. Stock
(3) Dans *Ecrits aux U.S.A.* Éd. Laffont
(4) Éd. Laffont

mande une lecture en filigrane. Pourtant, il me semble que le lecteur saura distinguer les moments où l'auteur participe de ses personnages. Fitzgerald ne pouvait achever ce livre... Il devait à sa légende et à sa vérité de mourir en l'écrivant.

ANDRÉ BAY.

LES LETTRES ALLEMANDES

BILAN DE SEPT ANS

Je ne peux inaugurer ici la chronique de la vie littéraire en Allemagne sans esquisser tout d'abord, pour me donner un point de départ, le tableau de la littérature allemande tel qu'il se présente en 1952. Quelle est la situation de la littérature allemande sept ans après le bouleversement profond de l'année 1945? A-t-elle retrouvé au cours de l'évolution qu'elle a subie pendant les sept années critiques qui suivirent la catastrophe une forme définie? Et cette forme, à quel niveau faut-il la situer? Est-elle un sommet, ou faut-il la placer à mi-hauteur, voire au niveau le plus bas? Ou bien n'a-t-elle pas encore surmonté ses incertitudes et nous offre-t-elle un chaos au lieu d'un cosmos, un masque au lieu d'un visage? Ces questions qu'elle semble appeler suffisent à signaler la littérature allemande de 1952 à notre intérêt.

Pour y répondre il convient d'abord de se remettre en mémoire l'origine de cette évolution de sept ans.

La littérature allemande comprenait alors trois grands groupes. Il y avait en premier lieu les émigrés, à qui les lettres allemandes d'avant 1933 devaient leur éclat et leur importance et qui sauvegardèrent pendant les années de honte l'honneur de la qualité d'Allemand. Qu'ils fussent déjà morts ou encore vivants, l'œuvre des émigrés fut redécouverte en Allemagne dès 1945. A côté des émigrés qui poursuivaient avec Thomas Mann la tradition des grands romanciers du XIX^e^, il faut ranger un certain nombre d'écrivains demeurés en Allemagne et déjà consacrés par le succès. Ils constituaient trois groupes principaux : les représentants de *l'émigration intérieure* comme Frank Thiess et Ernst Wiechert, les nationaux-socialistes proprement dits et les indécis ; c'est parmi ces derniers, les indécis, que se recrutaient les écrivains les plus importants demeurés en Allemagne, Hans Carossa notamment. Outre les émigrés et les écrivains restés en Allemagne et déjà consacrés, il y avait enfin les jeunes, je veux dire ceux qui n'avaient encore rien écrit en 1933 ou dont les premiers essais avaient été nécessairement voués à l'échec sous le régime du

IIIe Reich. Ces jeunes, hostiles pour la plupart au fascisme, trouvèrent leurs porte-parole parmi les hommes qui, suffisamment âgés pour avoir connu l'époque antérieure à 1933, avaient dû attendre 1945, en raison de leur hostilité au IIIe Reich, pour pouvoir jouer un rôle actif. L'organe des jeunes écrivains et journalistes fut tout d'abord la revue *Der Ruf*, plus tard le *Groupe 47*. Les représentants de la jeune génération avaient alors de trente-sept à quarante ans. Encore jeunes, ils étaient cependant suffisamment âgés pour avoir connu la démocratie. Leur entourage immédiat était constitué par des hommes de leur âge, leur future descendance par des hommes beaucoup plus jeunes à la recherche d'une direction, d'une prise de contact avec le monde extérieur, et surtout de maîtres.

On se trouvait donc en 1945 en face de trois groupes : les chefs de la littérature émigrée, quelques représentants importants de l'ancienne génération demeurés en Allemagne, enfin des jeunes qui faisaient leur apprentissage, étudiant et lisant sous la direction de quelques hommes plus mûrs mais également encore inconnus.

Comment cette situation a-t-elle évolué à la fin de la septième année d'après-guerre?

L'influence des émigrés, forcément prépondérante au début, est demeurée considérable. Le fait important, c'est l'effacement progressif, ces dernières années, de la limite qui séparait les émigrés et les écrivains demeurés en Allemagne : du point de vue allemand le gouffre a aujourd'hui disparu. La littérature allemande de 1952, n'est plus divisée par un ici et un là-bas, un en-deçà et un au-delà au sens où on l'entendait autrefois. Et cependant l'ancienne distinction entre les écrivains émigrés et ceux qui étaient demeurés en Allemagne a maintenant changé de plan : celle des écrivains de l'Allemagne occidentale et de ceux de l'Allemagne orientale. Néanmoins cette nouvelle distinction n'est ni définitive, ni absolue ; Anna Seghers et Bert Brecht, Hermann Hesse et Thomas Mann trouvent encore audience de part et d'autre, — mais une audience qui ne cesse de diminuer de façon inquiétante. A la fin de ces sept années il faut bien constater que le nouveau schisme s'est aggravé dans l'exacte mesure où l'ancien a diminué et même où il paraissait avoir été surmonté. En effet, les neutres du deuxième groupe auquel nous faisions allusion plus haut et les représentants de l'émigration intérieure se confondent peu à peu dans l'esprit des lecteurs avec ceux des émigrés avec lesquels ils ont le plus d'affinité. L'arrière-plan politique recule — non sans toutefois que ses contours ne s'accusent à d'autres points de vue : on ne rapproche plus Becher et Zweig, on rapproche maintenant Carossa et Hesse. Les antagonismes politiques s'effacent, dans ce domaine au moins, devant des considérations esthétiques. Des lignes de démarcation qui avaient pâli se dessinent avec plus de force, les affinités et les divergences ressortent plus clairement qu'autrefois. Au bout de sept années on revient silencieusement sur certains jugements erronés, on rétablit des relations, on renoue des fils qui avaient semblé définitivement rompus.

On reconnaît maintenant la continuité intime sous les apparences multiples, le visage commun sous les multiples masques qui le recouvrent.

Mais si les écrivains importants d'avant 1933 se regroupent aujourd'hui en dépit de tout ce qui les séparait autrefois — et il va de soi que nous ne parlons pas ici des « poètes » nationaux-socialistes, le recul de sept ans faisant paraître leurs qualités plus faibles encore si possible que la haine du moment — il faut se demander maintenant ce qu'il est advenu des écrivains qui se rangeaient en 1945 sous la catégorie des *jeunes*. Que faut-il entendre en 1952 par *les jeunes?* Qui sont ces jeunes écrivains? La situation a subi sur ce point une évolution remarquable. Certes les jeunes de 1945 — qui ont aujourd'hui entre quarante-cinq et cinquante ans — se présentent toujours explicitement comme les représentants de la jeune génération, mais en réalité ces deux dernières années ont vu déjà apparaître une nouvelle génération d'écrivains qui ont avec les chefs de file de l'année 1945 une différence d'âge égale à celle qui sépare ces derniers de leurs aînés célèbres, les Mann, Hesse, Werfel, Zweig. Le camp des jeunes s'est donc divisé en deux groupes, d'une part les écrivains de quarante-cinq-cinquante ans, sortis du chaos d'hier, Hans Werner Richter, Hans Georg Brenner, Walter Kolbenhoff, Walter Weyrauch ; d'autre part les écrivains de vingt à trente ans comme Ilse Aichinger, Siegfreid Lenz, Dieter Meichsner, Walter Jens. Les deux courants se rencontrent d'ailleurs dans le *Groupe 47*, et ce n'est pas le moindre mérite de son chef, Hans Werner Richter, d'aplanir leurs antagonismes dans un esprit de tolérance. Aussi bien l'opposition interne des jeunes de 1945 et de ceux de 1952 n'est pas insurmontable. La génération de la guerre vit toujours sur son hostilité de principe aux valeurs mortes du passé ; elle s'est vouée à un idéal nouveau, proche du réel, et considère le reportage comme un genre littéraire valable. Ces écrivains voudraient créer une langue nouvelle modelée sur les choses concrètes et unir les domaines séparés de la politique et de l'art. Les représentants de ce groupe sont des militants déclarés, également au sens politique du mot. Sans être liés à un parti déterminé, ce sont des hommes de gauche, attachés à l'idéal de la démocratie classique. Sur ce point, unique mais essentiel, les représentants de la dernière génération sont d'accord avec eux. Eux aussi sont des démocrates de gauche, encore qu'il y ait parmi eux davantage de catholiques convaincus que parmi leurs aînés. Quant au reste, les plus jeunes estiment que l'antithèse ancien-moderne doit être dépassée, qu'il est temps d'en finir avec le problème oiseux des générations qu'ont fait naître le national-socialisme et treize années de stérilité. Ce sont précisément les écrivains ayant aujourd'hui trente ans ou moins de trente ans qui estiment qu'aujourd'hui, à la fin de la septième année d'après-guerre, il y a tout à attendre d'un commerce étroit avec ce que le passé nous a transmis de meilleur — mais avec cela seulement bien entendu. Les plus jeunes écrivains allemands qui savent la valeur des mots *synthèse, conciliation* et *relativité* éprouvent un hymne de Sophocle ou quelques vers des

sonnets de Shakespeare comme plus *actuels* qu'un féroce pamphlet de 1952. Ces jeunes refusent l'étiquette de *néo-réalistes*, leur propos n'est pas de repartir de zéro et ils ne se considèrent pas comme les portes-parole d'une génération déterminée. Ils ne veulent être ni des traditionalistes, ni des innovateurs. Ils croient qu'il n'y a de durable que ce qui plonge ses racines dans le temps, mais ils ne mettent l'accent ni sur *durable*, en traditionalistes, ni sur *temps* en progressistes délibérés. Bref ces jeunes écrivains allemands sont hostiles aussi bien au pseudo-réalisme qui assimile l'art au réel et le réel à l'horreur, qu'à la thèse inquiétante de certains romantiques étrangers aux choses de ce monde selon laquelle l'art vise non la vérité mais la beauté.

Mais comment cette situation littéraire, cette formation laborieuse de groupes différents s'est-elle traduite immédiatement et concrètement au cours des huit premiers mois de l'année 1952? Dans quels livres, dans quelles œuvres littéraires s'est-elle manifestée?

Il faut avouer que ce printemps a été le plus pauvre et le moins intéressant que l'on ait vu depuis les journées de la réforme monétaire. Il n'y a eu presque aucune surprise et pas un seul événement littéraire marquant. On dirait presque que la vie littéraire allemande se concentre autour de l'automne et de l'hiver et que les libraires travaillent davantage au moment des fêtes de Noël que pendant tout le reste de l'année.

Après le livre de Wolfgang Koeppen *Tauben im Gras*, un roman exceptionnellement intelligent, écrit dans une langue d'une grande précision et animé par une volonté lucide, roman qui fut le centre de toutes les discussions littéraires de l'automne dernier, ce furent au printemps presque exclusivement des traductions qui attirèrent l'attention, et notamment celles des ouvrages de Paul Bowles, *Himmel ueber der Wueste (The sheltering sky)* et de Frederick Buechner *Am Rande des Tages (A long days dying)* deux messages de cette Amérique inconnue, atteinte du mal de l'Europe, pour laquelle les intellectuels allemands ont une prédilection toute particulière.

L'ouvrage d'un auteur allemand des plus discutés fut précisément lui-même une demi-traduction : *Der Wendepunkt*, de Klaus Mann (ce livre a d'abord paru en anglais sous le titre *The turning point*. Klaus Mann en a donné ensuite lui-même une adaptation allemande légèrement transformée.) La critique se plut à voir dans cette autobiographie l'expression du problème sans issue de l'émigration. Et il est certain que Klaus Mann se présente à nous comme l'un des meilleurs Européens d'Allemagne ; c'est un « cosmopolite » né, mais qui ne saurait se passer d'un contact avec son pays d'origine pour pouvoir subsister comme écrivain. Les chapitres du livre de Klaus Mann consacrés à la période s'étendant jusqu'à 1933 — ils nous dépeignent magistralement la vie dans la maison des Mann — sont sans doute ce que cet auteur nous a donné jusqu'ici de plus achevé. Pourtant la suite de l'ouvrage faiblit régulièrement ; à vouloir rendre l'atmosphère d'une période dans toute sa complexité l'auteur se laisse entraîner à une accumulation de noms et

d'épisodes secondaires, de lettres et d'esquisses et le livre s'achève sur une quantité de jugements politiques erronés et de digressions sentimentales, le tout dans un style pire que médiocre. L'autobiographie de Klaus Mann est un excellent exemple des conséquences qu'a pu entraîner, précisément sur le plan artistique, l'émigration, des suites tragiques que devaient avoir les déportations criminelles lorsqu'un écrivain n'avait pas encore trouvé en 1933 à la fois une forme littéraire achevée et adaptée à ses intentions et une vision du monde suffisamment sûre pour ne pas se résoudre plus tard en une série de négations stériles fondées sur des associations artificielles. C'était la condition essentielle pour que l'émigration fût en mesure de sauvegarder et de faire fructifier son acquis. Cette condition a été remplie non seulement par Thomas Mann, mais aussi par Hermann Hesse, le second lauréat allemand du prix Nobel actuellement vivant, de l'œuvre duquel les éditions Suhrkamp ont donné au printemps une très belle et très représentative réédition, qui a été d'ailleurs épuisée en peu de mois, succès caractéristique aussi bien du goût de la bourgeoisie allemande que de son désir de ne pas reculer devant un sacrifice en faveur des bonnes vieilles choses. A cela s'ajoute que Hesse, comme l'ont montré les manifestations dont il a été l'objet en juillet à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, n'est pas considéré à proprement parler comme un émigrant et est assimilé, conformément à l'évolution à laquelle nous faisions allusion, aux écrivains non-résistants de l'intérieur, les neutres du deuxième groupe.

Il ne faut pas se féliciter sans réserve de cet abandon de toute préoccupation politique. Elle s'explique sans doute par une réaction contre l'ère des comités d'épuration. Cependant on assiste parallèlement à un renouveau de la littérature néo-fasciste, voire tout simplement nationale-socialiste. Grimm, Blunck, Baumann et Zillich sont réédités et rencontrent une audience croissante. Ces écrivains ont trouvé une tribune dans les revues *Klüter Blätter* et *Nation Europa* qui s'expriment de plus en plus ouvertement, grâce à l'évolution vers la droite, pour la remilitarisation, la restauration du passé dans tous les domaines, la renaissance des corporations estudiantines et de leurs mœurs. Ces revues reprennent les anciennes thèses d'inspiration raciste et nationaliste sous un masque européen transparent. Il est remarquable que dans ces revues le thème de l'Allemagne - par-dessus - tout dans le monde s'allie avec un appel à l'*intériorité* et aux *sentiments* : dans les *Klüter Blätter* on trouve à côté d'un *Hymne au mariage* un supplément de reproductions artistiques placées sous une épigraphe de Gœthe : *Ce qui est passé ne revient jamais, mais ce qui a sombré dans la lumière longtemps encore nous dispense ses rayons* (!!), un article du prophète raciste et nazi Günter sur le juste choix des époux et un article sur l'apport allemand dans la littérature.

S'il fallait chercher les adversaires les plus efficaces de ces courants, on les trouverait moins dans l'académique et ennuyeuse *Neue Literarische Welt*, revue de droite éditée par Oskar Jancke, l'éminent défenseur de la langue allemande, porte-parole de l'Aca-

démie allemande de langue et de poésie, que dans *Literatur*, créée au mois de mars sous l'égide de Hans Werner Richter. Cette revue a un caractère polémique délibéré, elle s'attaque à la restauration sous toutes ses formes et s'efforce, dans la ligne de son directeur, de représenter les intérêts des *jeunes*. Pourtant il ne faut malheureusement pas se dissimuler que cette revue, avec toute sa vitalité et toute sa fraîcheur, souffre du mal de l'actualité à tout prix, d'autant plus qu'elle confond l'actualité avec tout ce qui est 1952. D'autre part, elle abuse de la polémique, son apport personnel et positif est par trop mince, alors que lui seul serait précisément de nature à faire connaître au public les jeunes écrivains qu'il ignore encore pour la plupart ainsi que les valeurs qu'ils représentent et qu'ils défendent. Cet apport, la réunion du *Groupe 47* qui eut lieu au printemps à Niendorf aurait dû normalement le révéler et le faire connaître. Malheureusement les journaux allemands — dominés presque tous par le préjugé selon lequel il n'y a pas de jeune littérature, les jeunes étant tous des épigones de Kafka et de Hemingway — ne prêtèrent qu'une attention médiocre à cette réunion qui se déroulait sous le patronnage de la Radiodiffusion allemande du nord-ouest. Particulièrement remarquable fut la participation des écrivains étrangers de langue allemande, parmi lesquels Ingeborg Bachmann, une jeune poétesse autrichienne, et Paul Celan, Roumain d'origine fixé à Paris, attirèrent surtout l'attention. Le prix du *Groupe 47* fut décerné à la Viennoise Ilse Aichinger, avec sa *Spiegelgeschichte* — publiée dans un recueil de nouvelles sous le titre *Rede unter dem Galgen* — qui avait tout d'abord réuni le même nombre de suffrages que le soussigné pour la lecture que j'ai faite de son roman à paraître en automne, *Vergessene Gesichter*, roman qui raconte l'histoire de dix anciens comédiens réunis dans une maison de retraite française condamnée elle-même à disparaître. Walter Kolbenhoff, avec trois poèmes, Wolfgang Weyrauch, avec un dialogue entre deux époux, Rolf Schroers, avec un roman relatant l'histoire d'un jeune homme sous le III^e^ Reich et Wolfgang Hildesheimer, avec le roman satirique d'un faussaire, furent également très remarqués.

Schoers a publié au printemps, aux éditions *Deutsche Verlagsanstalt*, son roman *Die Feuerschwelle*, dont la langue très pure est d'une précision et d'une exactitude mathématiques, cependant que les mêmes éditions nous donnaient les historiettes satiriques de Hildesheimer, *Lieblose Legenden*, qui sont sans doute ce qu'on a écrit de plus original et de plus acéré, sur fond humoristique, dans un pays comme l'Allemagne généralement peu doué pour ce genre littéraire. Hildesheimer, Israélite qui doit avoir atteint le milieu de la trentaine, est un écrivain étrange qu'on ne saurait assez signaler à l'attention du public.

Klaus Mann et les problèmes de l'émigration, une réédition remarquable de Hesse, la renaissance d'une « littérature » nationale-socialiste, les publications sans vergogne qui ont suivi les projets de remilitarisation, la réunion du *Groupe 47* et l'évolution qu'elle a fait apparaître, les deux groupes de « jeunes », enfin le talent

satirique de Hildesheimer, — tels sont les traits peu nombreux mais symptomatiques qui caractérisent le climat littéraire en Allemagne.

WALTER JENS.

(Traduit par Michel Tournier.)

ÉRUDITION

PETITE MYTHOLOGIE NERVALIENNE

Comment trouver des mots assez vifs pour peindre la curiosité qui ravit les membres les plus éminents et les prolétaires les plus médiocres de la République des Lettres lorsqu'on leur révéla naguère que les administrateurs temporels et spirituels de la *Bibliothèque de la Pléiade* avaient désigné Albert Béguin et Jean Richer pour le délicat office d'y publier un recueil d'*Œuvres* de *Gérard de Nerval?*

Le premier participe de la vocation générale des meilleurs citoyens de la Confédération helvétique : d'une part, il rappelle aux Français indolents qu'il leur est interdit de se désintéresser du sort de l'Europe et leur énumère les trésors multiples qu'ils ne cessent d'emprunter à leurs récents ennemis héréditaires : les Allemands ; d'autre part, dès qu'ils s'écartent d'une certaine tradition nationale et révolutionnaire et catholique romaine, il vitupère leur nonchalance avec la grave autorité que lui confèrent et son talent et son détachement.

Qui mieux que lui peut estimer à leur juste titre les valeurs multiples qui s'amassent avec quelque désordre dans le réduit le plus secret de la personne de Nerval, ce germaniste, cet enfant du Valois, cet anarchiste dévot, ce mystique aberrant?

Quant à Jean Richer, modeste soutien de l'économie industrielle, il s'entend à jouer avec virtuosité d'un violon magique dont les airs sont assez puissants pour contraindre les capitalistes les plus racornis et les plus sclérosés à danser allégrement dans des taillis d'épines.

Tandis que son œil brille derrière ses lunettes, il enveloppe d'incantations occultes ses interlocuteurs qui bientôt, pareils au Pendu du Tarot, croient que, liés par un pied au célèbre Pi grec, ils oscillent, bercés par les signes du Zodiaque et baignés par les Sept Couleurs.

Mais Jean Rocher n'est pas qu'un violoneux kabbaliste. Pour son opiniâtreté, on peut le comparer à cette pauvre veuve de l'Évangile qui à force de prières instantes, force le juge inique à lui faire droit. Imposant sa présence polie aux bibliothécaires

les plus jaloux et aux bibliophiles les plus avares, il les oblige enfin à lui communiquer leurs documents confidentiels.

Qui mieux que lui est à même de réduire à ses éléments premiers, primaires, primitifs, primordiaux le singulier syncrétisme religieux de Nerval? Qui mieux que lui peut établir l'édition érudite de toutes les menuailles épistolaires que Nerval semait avec désinvolture aux quatre vents de l'esprit?

Unissant leurs génies dans une collaboration, dont ils ne nous livrent d'ailleurs pas la règle, Albert Béguin et Jean Richer se voient donc contraints de résoudre une difficulté qui n'est pas petite : ils n'ont pas reçu la mission de réunir et d'élucider les Œuvres complètes de Nerval, mais d'y choisir un certain nombre de textes majeurs. Or toute sélection esthétique leur paraît attentatoire. Ils détestent jusqu'à la pensée d'une anthologie où seraient réunies les fleurs les plus brillantes du Paradis périlleux de Nerval. Ils répugnent à les ranger, mortes, dans une sorte d'atlas, d'herbier ou de rituel. Ils se refusent à les séparer du noir terreau terrible qui les nourrit.

Considérant en somme que Nerval est le seul des romantiques français qui, frère puîné des Hœlderlin, des Novalis, des Kleist, ait pâti jusqu'à en périr de sa *vague littérature,* Albert Béguin et Jean Richer n'admettent dans leur choix que les pages où l'on peut distinguer par intuition érudite le mode d'insertion de cette littérature dans l'existence tant consciente que subconsciente de Nerval. Ainsi se flattent-ils de fournir aux curieux, pour citer une heureuse formule d'Albert Béguin, *tout ce qui se rattache à la mythologie personnelle de Nerval.*

Et, certes, ce propos comblera d'aise tous ceux qu'une longue diligence a déjà familiarisés avec les habitudes mentales et sentimentales de Nerval. Ils discerneront aisément l'unité profonde du volume que l'on offre à leurs applaudissements. Ils rangeront désormais à leur place conceptuelle obligatoire et *Angélique* et *Octavie* et *Isis* et *Pandora* et *Le Monstre vert.* Ils constateront que rien n'est indifférent dans la Correspondance de Nerval : ce diable d'homme, aux yeux duquel le Diable revêt parfois l'auréole des Séraphins, a le secret d'insinuer toujours dans les pétitions les plus banales et les billets les plus anodins quelque trouvaille verbale qui engage invinciblement le lecteur le plus distrait à songer au mystère de *La Parole perdue.*

Nous voilà donc assuré que *les Nervalistes* ne marchanderont leurs éloges ni à Albert Béguin, ni à Jean Richer. Les simples *honnêtes gens* qui achèteront le séduisant volume dont vient de s'enrichir la Bibliothèque de la Pléiade, pour disposer des textes les plus importants ou les plus fameux de Gérard de Nerval, récrimineront peut être quelque peu.

Peut-être ne se laisseront-ils point toujours posséder par l'esprit de persuasion qui anime les précautions oratoires d'Albert Béguin. Peut-être regretteront-ils que, pour des motifs plausibles, on les ait privés des charmes de *la Reine de Saba* quitte à leur infliger durant cent cinquante pages, l'assommante compagnie du plat *Marquis de Fayolle,* cet insipide mutilé, et à les déconcerter par

cette farce de carabin ivre et pédant, ce *Plan d'un poème*, qui débute par une remarquable déclaration sur les vertus symboliques du système pileux !

Quoiqu'il en soit, il faut confesser qu'Albert Béguin et Jean Richer ont su mener à bien leurs desseins systématiques. On ne louera jamais assez la rigueur de leurs partis pris. Il est rare aujourd'hui que des gens de lettres s'interdisent d'exténuer leur intransigeance, au risque de s'aliéner la faveur d'un public que les basses pratiques des *digests* convient à s'abstenir de toute attention.

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

LE THÉATRE

SHAKESPEARE ET BEN JONSON A STRATFORD

Suivant une vieille habitude, j'ai repris le chemin de Stratford où le théâtre monumental consacré au culte de Shakespeare a la prétention de donner toujours un programme nouveau. Cette fois *Coriolan* et *Macbeth* y figuraient et, à ces deux tragédies, on a cru devoir ajouter la farce grossière de *Volpone*, de Ben Jonson.

Cette entorse à la tradition fut peu goûtée du public. Alors que la vaste salle était toujours archi-comble quand l'œuvre du Grand Will était affichée, j'ai pu constater de nombreux vides à la représentation de *Volpone*. Le directeur général n'hésita pas à m'avouer que cette innovation n'aurait pas de suite.

Avant de parler de ces trois pièces, je dois signaler que deux vedettes ont figuré cet été dans la distribution ; je pourrais presque dire des vedettes officielles, puisque Anthony Quayle et Ralph Richardson ont été l'un et l'autre anoblis, en reconnaissance de leurs succès passés. Mais cette distinction ne saurait les mettre « hors concours », pas plus qu'elle ne doit influencer la critique. Du reste, on ne peut mettre en parallèle leurs talents respectifs.

Avant de devenir directeur de la troupe, Quayle, depuis longtemps à Stratford, s'est montré un acteur consciencieux, capable de tenir honorablement les grands rôles tragiques sur ce vaste plateau où le jeu des machines gigantesques permet une mise en scène spectaculaire et favorise la déclamation au détriment de l'interprétation humaine et nuancée des personnages.

Ralph Richardson est un transfuge de l'Old Vic, et faisait partie

de la troupe de sir Laurence Olivier, autre noble chevalier de récente création. Il a conquis la notoriété dans le rôle de Falstaff, qu'il a pourtant joué de telle façon que les connaisseurs ont cherché en vain, dans une masse d'ouate prétendant évoquer une chair répugnante, le spirituel compagnon du prince Hal, l'enjôleur capable de détourner l'héritier du trône de ses devoirs royaux, capable aussi de fasciner tout le monde par sa bonhomie constante et sa perpétuelle joie de vivre. Tel que sir Ralph l'a incarné, il n'eût jamais pu détrousser les passants sur les grands chemins, ni enfourcher, comme le texte l'exige, un cheval de bataille, encore moins porter les armes... L'acteur n'a pas compris un instant le personnage qu'il devait interpréter. Il n'a sans doute jamais lu ce que Nicholas Rowe, premier commentateur et biographe de Shakespeare, disait de sir John Falstaff en 1709 :

« ... Si l'on doit relever un défaut dans la peinture du vieux scélérat, c'est que Shakespeare nous l'a montré comme un larron, un menteur, un lâche et un fanfaron, vicieux de toutes les manières, et l'a, d'autre part, rendu si agréable, que beaucoup de gens, je crois, reconnaissants de l'amusement délectable procuré par le gros chevalier, regrettent de voir la piètre conduite du prince envers son ci-devant ami. »

Comme *Antoine et Cléopâtre, Othello, Macbeth* et *Lear, Coriolan* appartient à la grande période de composition jacobéenne. Shakespeare y avait constamment en vue le magnifique talent de Richard Burvage, créateur de tous les héros qui paraissaient sur la scène du *Globe* ou des *Blackfriars.*

Coriolan, tel qu'il est représenté à Stratford, mérite, dans son ensemble, une respectueuse attention, bien que le metteur en scène ait parfois négligé les aspects politiques du drame au bénéfice de l'action. Les scènes où les armées d'Aufidius et de Coriolan se rencontrent sont dotées d'un tel luxe de boucliers, de lances et de cuirasses, alors que la fameuse séance au Capitole, où Caïus Marcius prend la parole devant ses pairs est à peu près escamotée.

La distribution n'est pas non plus particulièrement heureuse. Rosalind Atcheson joue le rôle de Volumnie, cette mère de héros, cette patricienne farouche, responsable en grande partie de la dureté et des excès d'un fils élevé dans le mépris du droit des humbles. La belle actrice ne réussit pas un seul instant à la rendre humaine et vraisemblable. Elle se contente de paraître, toujours figée, les bras ballants, débitant un langage sans emphase, mais aussi sans nuances. Selon la mode anglaise, elle a revêtu, non pas la draperie classique, mais une sorte de robe de thé noire parsemée d'étoiles d'argent. La foule plébéienne, au lieu d'être en loques, pieds et jambes nus, porte de solides maillots sans une pièce. La toge des deux tribuns est peu romaine, et de petits bonnets levantins tachetés de gros pois blancs font croire au spectacteur qu'il est en présence de deux camarades de Shylock discutant affaires d'argent sur le Rialto, plutôt que de législateurs traitant des des affaires de la République. Coriolan lui-même porte des bottes à mi-jambes, et ce fils de Mars, sauf quand il endosse la robe

d'Humilité et quête les suffrages populaires, paraît n'évoluer que dans un monde de guerriers de la Renaissance.

Pourtant, cette pièce est bien un drame social, où l'auteur a voulu mettre en lumière les grandeurs et les petitesses d'un peuple et surtout de ses représentants. L'objet d'une telle mise en scène est-il de faire croire au spectateur qu'il est dans l'ambiance shakespearienne, que ces costumes hybrides rappellent l'ère jacobéenne, au lieu de représenter les Romains, après les Tarquins et avant les Césars? S'il en est ainsi, on n'est parvenu qu'à dérouter le spectateur incapable de discerner un sénateur d'un tribun, un soldat d'un civil.

Quant au texte du drame, il est légèrement maltraité. J'admets les coupures, mais je me hérisse quand on intervertit l'ordre des épisodes. Le texte de *Coriolan* est pourtant très précis, dans la version in-folio publiée en 1623 par les doyens de la troupe de Shakespeare. On y voit que le grand poète lui-même avait préparé ce drame comme il avait préparé *la Tempête* et *Antoine et Cléopâtre*, pour l'impression. Les directives scéniques sont indiquées avec une précision telle que le lecteur ne peut se tromper sur le lieu ou le sens de l'action.

Mais, pour revenir à ce que je disais en commençant, cette représentation de *Coriolan* a quand même été, dans son ensemble, une réussite, puisqu'elle a retenu l'attention du public depuis le commencement jusqu'à la fin, en lui faisant oublier les fautes de détail par la grandeur du sujet et la marche inéluctable des événements vers le dénouement tragique.

Macbeth, par contre, fut si cruellement « éreinté » par la critique anglaise que j'hésite à ajouter une appréciation personnelle, de crainte de manquer d'originalité. L'ombre d'Orson Welles semblait planer sur le grand théâtre. Dès le lever du rideau, nous avons été plongés dans une atmosphère où je défie qui que ce soit de trouver une évocation de l'Écosse légendaire. On est littéralement transporté au pays de la nuit éternelle. Les sorcières barbues dansaient dans les ténèbres leur ronde diabolique, bien que les mots qu'elles fredonnent précisent que le soleil n'est pas encore couché. Dans le château de Macbeth, même obscurité. A peine entrevoit-on l'escalier qui conduit à la chambre du crime. Sur le plateau, ce ne sont que des ombres qui se meuvent et la triste figure de sir Ralph Richardson ne parvient à aucun moment à faire jaillir une étincelle de toute cette noirceur. Sa diction défectueuse et sa voix sourde ne permettent pas d'entendre un texte qui pourtant, sans le moindre effet scénique, est capable de faire vibrer un auditoire.

Du moment que le spectateur est empêché de *voir*, il aurait au moins pu espérer *entendre* ces mots magiques que Sarah Siddons, la plus grande interprète de Lady Macbeth, ne pouvait réciter sans être frappée de terreur et sans redouter de se coucher avant l'aube.

★

Si, à Stratford, toutes les œuvres de Shakespeare, qu'elles soient bien ou mal représentées, font salle comble, il en alla autrement

de la tentative faite, cette année, en présentant une œuvre de Jonson.

Volpone est une farce outrancière qui ne peut même pas être comptée parmi les meilleures pièces de l'auteur. L'action se passe à Venise dont Ben connaissait les mœurs et les lieux par les descriptions qui lui en avaient été faites par son ami, Giovanni Florio, le professeur d'italien, qui était domicilié chez lord Southampton, protecteur de Shakespeare. Inutile d'en rappeler le sujet ; cette comédie a été jouée en France par le regretté Dullin, à la tête d'une troupe composée des principales étoiles du jour. (Ceux qui n'ont pas assisté à ces représentations n'ont pas manqué de voir le film qui poursuit encore sa carrière sur le continent).

Cette fois-ci, la scène n'est plus dans l'ombre. Le décor n'est plus unique, ni stylisé. C'est Venise, ses églises, ses palais, ses gondoles, ses courtisanes somptueusement parées, son tribunal à robes rouges, ses usuriers, ses aventuriers et ses sbires, et, suprême paradoxe, les deux principaux acteurs, qui avaient incarné l'héroïque Coriolan et le terrible Macbeth, ont été excellents dans les rôles de Volpone, millionnaire sans scrupules, et de Mosca, valet fourbe et astucieux.

Mais pourquoi a-t-on fait à Jonson les honneurs du *Memorial Theater* et pourquoi, si la direction s'engageait dans cette voie, n'a-t-on pas représenté plutôt *Chacun selon son humeur (Every Man in his Humour)*, que Shakespeare avait créé sur sa scène du *Globe* et joué lui-même, se réservant le rôle de Knowell père?

L'anecdote est si simplement rapportée par le premier biographe de Shakespeare que je ne puis me défendre de la citer. Elle montre les rapports qui existaient entre les deux poètes du siècle d'Elizabeth :

« Espérant parvenir à faire jouer une de ses pièces, Ben Jonson l'avait donnée à lire aux acteurs de Shakespeare. La personne entre les mains de laquelle il l'avait remise la feuilleta négligemment, prétendant qu'elle ne pourrait jamais être jouée, mais par bonheur, Shakespeare y jeta un coup d'œil, et y trouva aussitôt un point si bien traité qu'il s'engagea à fond dans sa lecture. Ce fut lui-même qui recommanda Jonson et ses écrits au public, mais je doute fort que Jonson ait jamais payé de retour tant de gentillesse. Ben était d'une nature hautaine et insolente et, dans les beaux jours de sa célébrité, il ne pouvait se défendre de voir d'un mauvais œil un rival possible. « — J'aimais l'homme, dit-il en parlant du grand Will, et je révérais sa mémoire autant que quiconque, mais sans pousser mon admiration jusqu'à l'idolâtrie. Il était en effet fort honnête, d'une nature généreuse ; il avait une imagination débordante, des inventions heureuses, une facilité si grande qu'il avait besoin d'être refréné... »

LONGWORTH-CHAMBRUN.

LE CINÉMA

NOUS N'IRONS PAS A VENISE...

La Table Ronde n'a pas eu d'envoyé spécial à Venise et s'en console. Les bons films viendront à nous. Je déteste les congrès, poétiques et politiques, et cinématographiques aussi. J'ai revu *Miracle à Milan,* à Douarnenez (le film était doublé) et j'y ai pris plus de plaisir qu'à Paris. Il faut savoir choisir ses films, mais il faut aussi choisir ses publics.

En attendant donc les quelques révélations vénitiennes, en attendant *Belles de Nuit,* en attendant de rencontrer Charlie Chaplin devant la Vénus de Milo, nous pouvons occuper nos dents (méchantes) et nos yeux, qui ne veulent qu'être émerveillés. Marc Allégret est un bon metteur en scène et Annick Morice une jeune comédienne très sympathique (on aimerait qu'elle écrive des romans. Sa frimousse serait plus agréable à rencontrer dans les antichambres des éditeurs, et des revues que celle... Halte, je m'engage sur une mauvaise piste) ; il est regrettable que leur mariage n'ait rien donné de curieux que cette *Demoiselle et son Revenant* dont la poésie (un peu simplette) voudrait peut-être se réclamer de Giraudoux. Je dirai tout de suite : 1° que je n'aime pas beaucoup les films qui mettent la maladie de leur côté et il n'est que trop évident que les jambes paralysées d'Annick Morice attendriront tous nos cœurs vaillants et nos jambes valides ; 2° que le maniement des fantômes et revenants exige un soin extrême. On ne pratique pas le merveilleux sans rigueur. Ou bien il y faut la grâce, qui dispense de toute règle parce qu'elle constitue une règle supérieure. Mais le merveilleux « avachi » nous donne une inconsolable nostalgie du réalisme « en pull-over roulé ». Vivement le vin rouge, les pieds sur la table et la pluie, l'ennuyeuse pluie de Simenon. Tandis que passent les pâlottes, les gentilles images de la *Demoiselle,* on pense à *Intermezzo,* naturellement, à *Fantôme à Vendre,* à *Orphée* et il ne faudrait penser à personne. Dès que l'on compare, l'affaire est perdue, c'est Waterloo. On attendait Allégret, et c'est Cocteau, ou Giraudoux, ou Clair qui viennent à l'esprit, occupent le terrain, balayent l'écran. On le regrette. On n'aime pas les défaites. On n'aime pas que le trapéziste manque le trapèze. Personne ne gagne à ces défaites d'autrui, que les imbéciles. Je cherche ce qui manque au film d'Allégret pour qu'Allégret y soit présent, au lieu de ces encombrants et prestigieux fantômes que j'ai nommés et serais bien embarrassé de le dire exactement. Le métier des critiques n'est d'ailleurs pas de proclamer comment le film (ou le livre) *aurait dû* être exécuté :

on ne les paye d'ailleurs pas assez cher pour qu'ils se permettent d'avoir autant d'esprit et s'ils savaient ce qui manque à la *Demoiselle* pour être un film réussi, il y a longtemps qu'ils auraient pris la camera en main. C'est dire que je n'ai que sympathie pour l'échec (le relatif échec) de ce film. On voit trop bien comment les auteurs ont été victimes de leur jeu et se sont entre eux, émerveillés, de leurs trouvailles — le public est si loin, la réalité est si lointaine quand on écrit un film à deux ou trois, ou dix, dans une chambre d'hôtel. Si l'on part du mauvais pied, tout est perdu, et ce ne sont pas les ravaudages qui arrangeront l'ouvrage. Il faudrait quelqu'un pour vous donner le *la* chaque matin. Est-ce que cette personne existe? Qu'elle se présente.

Il doit être de bon ton de regarder de haut le dernier film de Bunuel *Subida al Cielo*. Je ne le ferai pas. On va nous renvoyer dans les pattes *le Chien andalou*, tant pis. On nous dira que *Los olvidados* était beaucoup plus beau et beaucoup plus noir; j'ai beaucoup aimé *Los olvidados*, en dépit de sa rhétorique, mais j'aime encore *Sudiba al Cielo* parce que c'est un film ensoleillé. Ce film a mille défauts (et beaucoup plus, si l'on veut, que le film dont je viens de parler), mais *il se passe quelque chose sur l'écran*, on a les yeux tendus, et on ne pense ni à Giraudoux, ni à Cocteau ni à René Clair. Le soleil est partout, dans ce film, et l'amour. Bien que ce soit un film « fantastique » (et ce n'est pas son meilleur côté), on pense bien plus à *Deux sous d'Espoir* qu'à d'autres films ou œuvres surréalistes. Le mensonge (mais après tout, l'affaire se passe au Mexique) a l'allure, le ton, la résonance du vrai. On se prend à croire que dans les autocars qui vont de Clermont-Ferrand à Chambon, les Auvergnates accouchent aussi librement que la femme mexicaine dans l'autocar de Bunuel. On se prend à croire que les chauffeurs d'autocar, toujours entre Clermont et Chambon, arrêtent leur voiture et retardent leurs passagers uniquement pour souhaiter la fête de leur mère. On se prend à croire bien des choses, qu'il y a encore des îles, que l'amour n'est pas une « vilaine chose sale », plus ou moins suspecte. Bref, c'est un film de dépaysement et je ne parle pas seulement du décor. On est très loin de Paris, de Saint-Germain-des-Prés et de son anarchie facile, de la bourgeoisie française et de son ordre en ruine. Faut-il appeler une telle œuvre, surréaliste? Je dirai que c'est un film qui émerveille. Mais peut-être faut-il la foi, ou une sorte de foi ! Il y a peut-être des spectateurs qui n'aiment pas partir pour les îles. En sortant, j'ai retrouvé la nuit de Paris et je ne savais plus où j'étais. A ce désarroi, j'ai compris que j'avais été « eu ». Il m'interdit de m'étendre sur des fautes, nombreuses, remarquées au vol, mais que le total efface.

MICHEL BRASPART.

LA MUSIQUE

AU FESTIVAL DE SALZBOURG, PREMIÈRE DE *L'AMOUR DE DANAÉ* DE RICHARD STRAUSS

Les programmes des festivals de Salzbourg ont toujours été discutables dans une certaine mesure, et cela depuis leur fondation, qui date de 1917. Discutables, parce que si, sous la direction des chefs les plus sensationnels, et avec des ensembles vocaux et instrumentaux non moins sensationnels, on donnait des exécutions inégalables, mais sans risques, de grands chefs-d'œuvre aussi classiques que commerciaux, la musique contemporaine y était à peu près constamment négligée. C'était là manquer gravement à l'une des missions essentielles de tout festival qui veut être digne de ce nom.

Depuis la fin de la dernière guerre, il semble qu'en ce dernier domaine, un souci nouveau se manifeste d'une façon positive. Non pas que l'on se soit lancé à corps perdu dans des démonstrations de musique nouvelle. Que non pas ! On reste encore loin, hélas ! de l'audace la plus paisible. Mais enfin, il est de fait que, chaque année depuis 1947 un important ouvrage contemporain a été monté à Salzbourg, et cela avec les mêmes soins que l'on prodigue ordinairement à la *Ve Symphonie* de Beethoven ou au *Don Giovanni* de Mozart. C'est ainsi que l'on a vu et entendu *la Mort de Danton* du compositeur autrichien Gottfried von Einem, l'*Antigona* du musicien allemand Carl Orff, et la *Wozzeck* d'Alban Berg.

Le festival 1952 nous réservait, à cet égard, la création d'une partition à laquelle le nom de l'auteur, à lui seul, donnait un intérêt supérieur et qu'il n'est pas nécessaire de commenter : Richard Strauss. Il s'agissait de l'avant-dernier ouvrage lyrique composé avant sa mort, par le musicien du *Chevalier à la Rose* : *Die Liebe der Danae*, que Strauss écrivit entre 1938 et 1940 sur un livret de Josef Gregor exploitant un canevas précédemment imaginé par Hugo von Hoffmansthal.

Cette œuvre, réalisée à l'extrême fin de la vie de Richard Strauss, répondait, en effet, à une préoccupation remontant pour lui à plusieurs années. En 1918, le compositeur demandait déjà à Hoffmansthal de lui fournir le cadre d'une « opérette satirique » se déroulant dans l'antiquité, d'un « petit *Singspiel* délicieux », d'une « comédie musicale dans le genre du *Bourgeois gentilhomme* » et apparentée à l'esprit du Papageno et de la Papagena de *la Flûte enchantée* (lettre de Strauss à Hoffmansthal de juillet 1918). Le poète lui adressa un premier projet en 1921. Mais Strauss,

occupé par ailleurs, ne poursuivit pas alors son idée, et ne la reprit qu'en 1936, sept ans après la mort de Hoffmansthal. Josef Gregor, de Vienne, qui fut, après ce dernier, le librettiste ordinaire de Strauss, fut alors chargé d'écrire le texte de l'ouvrage en utilisant le canevas primitif.

Die Liebe der Danae devait être créé au festival de Salzbourg 1944 lorsque les événements que l'on sait interrompirent les préparatifs au soir même de la dernière répétition de travail, le 16 août. Le chef d'orchestre Clemens Krauss, qui avait monté l'œuvre, a raconté depuis que ce soir-là, au reçu de la nouvelle, Strauss lui dit : « Maintenant, je voudrais mourir ! » Le compositeur prononça ensuite une petite allocution pour remercier les artistes, et, parlant de sa patrie alors en ruine, il termina par ces mots : « Au revoir !... Et dans un monde meilleur ! »

Strauss n'est plus là, en ce mois d'août 1952, pour voir, dans cette même salle du Festspielhaus, Clemens Krauss remonter au pupitre, en public cette fois, et dans un monde qui, il faut bien le dire, n'est pas *tellement* meilleur. Mais l'ambiance, le climat si particuliers à Salzbourg sourient volontiers sur les volcans, ou auprès des volcans ! Miracle d'une sublime et charmante frivolité ! Et l'on en oublie les paroles amères que Strauss adressait à ses premiers interprètes pour n'être plus qu'au sourire malicieux que nous apporte aujourd'hui cette *Danae* qu'il sous-titrait lui-même « Mythologie gaie en trois actes ».

L'astuce de Hoffmansthal, dans son synopsis de 1921, était de combiner deux actions mythologiques qui, dans la tradition, n'ont aucun rapport entre elles : d'une part Jupiter-Pluie d'or séduisant Danaé, fille de Pollux roi d'Éos, et succédant ainsi à ses incarnations amoureuses précédentes — et diversement couronnées de succès — le Nuage de Semele, le Taureau d'Europe, le Mari d'Alcmène, et le Cygne de Léda. D'autre part Jupiter-Midas, apparence que le dieu suprême s'était réservé de pouvoir prendre pour échapper à la tracassière jalousie de Junon, moyennant quoi il conférait à Midas, roi de Lydie, la faculté de changer en or tout ce à quoi il touchait. Précisons d'ailleurs, puisque beaucoup de gens s'en sont étonnés, que Hoffmansthal n'a pas voulu ici utiliser ni faire intervenir le mythe populaire de Midas-aux-oreilles-d'âne, lequel n'avait rien à faire en l'occurrence, le châtiment des oreilles d'âne n'ayant été infligé à Midas que parce qu'il s'était permis de préférer le chant de Pan à celui d'Apollon, ce qui est une tout autre histoire. Rien à faire ici, parce que si Strauss et ses librettistes ont voulu une opérette et de la satire, ils ont également cherché l'histoire d'amour, la *moralité* amoureuse sans lesquelles il n'y a guère de bons livrets d'opéra.

L'ingénieuse et amusante combinaison suivant lesquelles se marient les deux mythes est due à Hoffmansthal. Et voici comment il a conçu la chose. Les caisses du roi Pollux sont vides, et les créanciers sont là à talonner l'infortuné souverain. Celui-ci, pour obtenir quelque nouveau délai, leur fait savoir qu'il a envoyé ses quatre neveux — les rois époux respectifs de Semele, Europe, Alcmène et Léda — au milliardaire Midas pour lui offrir en mariage

sa fille Danaé. Midas, ayant vu le portrait de celle-ci, en est devenu éperdument amoureux et accepte le mariage. Mais Jupiter qui, par contrat, s'est réservé la possibilité de se transformer en Midas pour faire ses farces sans encourir les scènes de Junon, désire également Danaé (il est d'ailleurs vraisemblable que c'est lui qui a inspiré à Pollux l'idée de proposer à Midas la main de la belle princesse, afin d'entamer l'aventure). Le vrai Midas se présente à la cour de Pollux comme messager du faux Midas-Jupiter (lequel s'est déjà manifesté en rêve à Danaé sous forme de pluie d'or). Danaé trouve que le messager est fort agréable à regarder, et le sentiment est réciproque. Arrivée triomphale de Midas-Jupiter en qui Danaé reconnaît la pluie d'or de son rêve (et en qui, également, les quatre reines Semele, Europe, Alcmène et Léda, présentes à la cérémonie, reconnaissent, non sans quelques fous rires entre elles, qui le Nuage, qui le Taureau, qui le Mari, qui le Cygne). Danaé, elle, est très troublée par la ressemblance du vrai Midas-messager et du faux Midas-Jupiter. Suivant alors une série de quiproquos assez compliqués, véritables *gags* tels que les affectionnait Richard Strauss, et au cours desquels le vrai Midas essaye de tenter sa chance, fait de l'œil à la princesse qui n'est pas insensible, et se fait rappeler à l'ordre par Jupiter qui lui remémore les termes de leur convention. C'est alors que le soir des noces du faux Midas et de Danaé, le vrai Midas ayant trouvé le moyen de se montrer assez entreprenant vis-à-vis de celle-ci, et ayant tenté de la prendre dans ses bras, Danaé se trouve soudain transformée en statue d'or. Survient alors Jupiter, fort irrité, qui donne à Danaé le choix entre les deux solutions suivantes : ou bien demeurer, en un temple, une belle et éternelle statue d'or ; ou bien retrouver la vie humaine pour la finir misérablement avec Midas, celui-ci ayant été rendu à sa condition première, celle d'un pauvre ânier. C'est cette dernière solution qui, d'un commun accord, sera choisie par les deux amants. On les verra vivre pauvres, mais heureux. Jupiter, assez vexé, tentera bien, par la suite, d'intervenir à nouveau après de Danaé. Mais celle-ci est défendue par un infranchissable rempart d'amour. Alors Jupiter comprend, et bénit les deux amants.

Ce sont là les grandes lignes. Elles suffisent pour imaginer assez facilement ce que Strauss a pu tirer musicalement d'un sujet comme celui-là, sujet complexe, plein d'allusions. Mais c'est, on le sait, dans la complexité et l'esprit allusif que le compositeur s'est toujours complu. Ici, il semble que l'on puisse réduire son intervention musicale à deux attitudes principales : pendant les deux premiers actes, qui vont jusqu'à la métamorphose de Danaé et au renoncement de celle-ci, c'est bien l'opérette et la satire dont Strauss parlait à Hoffmansthal, et rien n'est pris au sérieux ; dans le troisième acte, par contre, le ton change complètement : c'est le bonheur pour les deux pauvres amants, c'est la bénédiction de leur amour par le dieu, par conséquent acte de *moralité*, acte lyrique où l'on ne sourit plus et où tout est poésie, sentiment.

Ceci dit, que nous apporte cette partition? La réaction la plus générale a été, en gros, celle-ci : « Mais il ne s'est pas renouvelé ! »

Bel étonnement ! D'abord, pourquoi se serait-il *renouvelé*, ce compositeur de quatre-vingts ans, et au nom de quoi, au soir de sa carrière? Et l'on comprenait bien que cette expression *de renouveler* voulait dire *se rajeunir, se mettre au goût du jour.* C'était donc oublier que le meilleur moyen de se vieillir, c'est d'essayer de se rajeunir. Or c'est le piège que Strauss a évité. Il est resté lui-même. Il a parlé le même langage. Il a conservé ses mêmes réactions affectives. Il a bien fait.

Bien sûr, cette partition ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà de son auteur. On y retrouve en quantité les formules mélodiques, rythmiques, harmoniques qui lui sont restées chères, familières et naturelles depuis son opus 1 jusqu'à ce présent opus 83. On y trouve même bien quelques autocitations : mais ce n'est pas là pauvreté, et elles sont trop évidentes pour n'être pas volontaires, de même que certaines malicieuses citations wagnériennes dont Strauss n'eut jamais honte, qu'il ne désavoua jamais au cours des étonnantes conversations musicales que sont ses opéras ou ses poèmes symphoniques.

Il y a surtout une chose qui frappe dans cet ultime ouvrage, c'est son côté feu d'artifice, ou plutôt bouquet de feu d'artifice, la façon dont le musicien semble, en ces trois actes, vouloir rassembler la *somme* de ses trouvailles techniques, de sa prodigieuse habileté artisanale dans le domaine de l'écriture et dans le domaine sonore. Le style de *conversation musicale*, où il a toujours excellé, y est porté à un point de perfection, de virtuosité et de naturel éblouissant. Par ailleurs, le compositeur a profité des possibilités que lui donnait le livret (solistes, quatuor des rois, quatuor des reines, double chœur) pour jongler de tout cela avec une maîtrise incroyable : rien de contraint, rien de conventionnel. Quelle liberté ! C'est vraiment le grand numéro de haute voltige ! Quant à la réussite sonore, il n'en est évidemment pas à son coup d'essai ; mais ce que Darius Milhaud appelle « le magnifique tintamarre » de Strauss est ici porté à un point de perfection également étonnant — et je pense en particulier à la première scène où le roi Pollux doit lutter avec un double chœur et un orchestre déchaînés, et où, malgré cela, on ne perd pas le moindre détail non seulement de la partie de soliste, mais de cet énorme édifice sonore, ou encore à cet autre riche *tintamarre* de l'arrivée de Jupiter qui est un incomparable morceau de bravoure orchestrale.

Mais le point de vue technique n'est pas le seul qui doive être admiré, sans quoi il ne s'agirait que d'un très bon devoir de Prix d'excellence. Il y a toute la substance spirituelle de l'œuvre qui est présentée avec une jeunesse, une verve, une vigueur, une chaleur qui sont bien celles du meilleur Strauss. J'entends bien des gens qui me diront : « Mais les idées mélodiques? Quelle banalité ! » Sans doute ! Mais la critique n'est pas nouvelle : l'auteur de *Zarathustra*, de *Don Juan*, de *Salomé* ou du *Bourgeois gentilhomme* ne s'est jamais distingué ni par la recherche précieuse, ni par l'invention, ni par l'originalité de ses thèmes, cela n'est même plus à discuter. Oui ! Mais quelle manière de s'en servir ! Et ici, comme il joue bien à bien s'en servir, dans ce jeu, dans ce grand divertisse-

ment, de sa vieillesse où il récapitule toutes ses acquisitions, tous ses mille et un tours, dans cet opéra *semi-seria* à l'orchestre tour à tour plein de malice allusive et du lyrisme gonflé de la plus franche et généreuse poésie ; où, pince-sans-rire, il se moque, avec un mélange de bonne humeur et de cruauté, du style grand opéra, et où soudain il peut se permettre de prendre ce style au sérieux ; où enfin il impose aux artistes, en une écriture d'une souplesse et d'un naturel désarmants, les performances vocales et instrumentales les plus redoutables.

Je m'arrêterai pas, faute de place, à ces interprètes qui — à part le remarquable Paul Schœffler dans le rôle de Jupiter — ne sont pas connus chez nous. Je dirai simplement qu'ils auraient pu être mieux, mais qu'ils sont bien, à la pointure. Clemens Krauss a dirigé l'ensemble comme seul peut le faire ce splendide chef d'orchestre qui est en même temps le plus grand interprète du compositeur et le précieux dépositaire de la tradition straussienne. Par contre, la décoration de M. Emil Preetorius n'est pas sans provoquer quelque surprise par une conception de la Grèce lourdement apparentée aux reconstitutions historico-scientifiques du néo-classicisme munichois fin XIX^e. Et j'ai bien peur qu'il n'y ait là, hélas ! de la part de M. Preetorius, nulle malice !...

A ce petit détail près, cette création restera cependant un très bel hommage de Salzbourg à celui qui fut l'un des fondateurs du festival.

CLAUDE ROSTAND.

LES BEAUX-ARTS

GEORGES ROUAULT

Qu'il fût un très grand peintre, chacun le savait déjà. Nul cependant ne soupçonnait — me semble-t-il — l'éminence de son génie, avant que la rétrospective du Musée d'Art moderne ne la vînt mettre en évidence. Cette épreuve, funeste pour tant d'autres, qu'est la réunion de deux cents ouvrages répartis sur toute une carrière, il en sort non seulement indemne, mais grandi, ou plutôt il fallait ce concert de chefs-d'œuvre pour nous faire découvrir enfin ses dimensions réelles, celles d'un géant de l'art.

« Prenez garde, m'avait-on dit, quand je préparais sa rétrospective — elle sera monotone, avec ses Clowns et ses Christs, ses Juges et ses Pierrots, ses Filles et ses Paysages bibliques. » Avertissement absurde, car s'il a, cinquante ans durant, exploité les mêmes thèmes, ce fut en les renouvelant et en se renouvelant toujours, non seulement parce que son métier sans cesse différent leur donnait une vie sans cesse différente, mais encore parce que

les sentiments exprimés variaient eux-mêmes à l'infini. Ce qui frappe, au contraire, au spectacle de ses peintures, c'est à quel point son éventail est largement ouvert.

Qui, de nos jours, sauf Picasso, peut tour à tour faire penser à Lautrec et à Cézanne, à Daumier et à Watteau, à Rembrandt et à Vélasquez, à Goya et aux Romans? Or, c'est le premier qu'évoquent tant de Filles — qui l'emportent sur celles du maître d'Albi par une facture plus picturale et une générosité pleine de franche bonté. C'est au solitaire d'Aix que se rattachent certaines aquarelles intenses de couleur, larges de forme, et qui élèvent cette technique mineure à la hauteur des grandes techniques de la peinture. Scènes de prétoire, pauvres gens à la peine — comment ne pas songer à Daumier, sur qui Rouault a l'avantage d'une facture plus libre, moins empêtrée dans des matières lourdes, plus sensible, plus délicate, et où la couleur a un rôle plus actif. A l'aise dans la force (il a, lui aussi, du Michel-Ange dans la peau) il est aussi capable de fantaisie et de grâce : son *Pierrot* et son *Polichinelle* ne le cèdent en rien à cet égard à *l'Indifférent*, ni sa *Fête au bord de l'eau* à la *Fête dans un parc*. Et cette grâce légère et lyrique se teinte souvent d'une fierté un peu altière et nuancée de mélancolie. C'est alors — en face de son *Gilles*, de son *Pierrot sage* et de sa *Sainte-Marthe* — que l'on sent qu'il égale le portraitiste de *l'Enfant de Vallecas* et de *l'Infant Baltazar Carlos*. Ce je ne sais quoi d'espagnol qui relève l'aristocratie de certaines de ses œuvres, c'est cela aussi qui l'apparente dans certaines œuvres à Goya — au Goya des *Caprices* et des peintures terribles de la *Quinta del Sordo* auquel font penser *Miserere* et tant de Filles, mais aussi au Goya de la *Pradera de San Isidro*, cette perle qui n'a, dans toute la peinture, qu'une sœur, à mon gré : *l'Escalier de Versailles* de Rouault. Et que d'œuvres, par ailleurs, dont le tragique contenu est le fruit naturel d'une intériorité méditative et grave : *l'Apprenti ouvrier* en est peut-être le spécimen suprême — qui impose à l'esprit de songer à Rembrandt, celui de *l'Homme au Casque d'or* et du portrait du bourgmestre Six.

Mais plus encore que les plus grands des maîtres de la peinture humaniste, issue de la Renaissance, c'est ceux de l'art médiéval qu'il rencontre — les verriers de Chartres et de Bourges, les fresquistes romans, les mosaïstes byzantins. Et sans doute en est-il ainsi parce que, comme eux, il sait allier le sens du monumental et celui du sacré, chez lui comme chez eux associés dans la grandeur. Grandeur de la forme qui déborde du cadre, tient le mur, réclame impérieusement un contexte architectonique ; grandeur si inhérente au génie de Rouault qu'elle se trouve même dans les genres les moins monumentaux de tradition et de nature, comme la gravure, avec le génie habituel de laquelle contraste son *Miserere:* les planches, en effet, en sont pourvues d'une telle puissance plastique et murale qu'une présentation en frise nous a paru s'en imposer, afin de souligner la majesté suprême de ces figures grandioses comme celles de Justinien et de Théodora à Ravenne. Aussi Rouault accède-t-il sans peine au domaine sacré, domaine

fermé à la plupart de nos artistes occidentaux depuis la fin du moyen âge, et qu'il s'annexe triomphalement. Petites comme *le Christ en Croix* de la collection Farra, ou grandes comme *le Christ aux Outrages* du Museum of Modern Art de New-York, religieuses ainsi que tant de *Têtes de Christ* et de tant de *Saint-Suaires*, ou profanes comme *le Vieux roi, le Clown Benito, le Paysage au soleil couchant* du Musée de Worcester, toutes ses peintures débordent d'une présence, qui leur donne une dimension supplémentaire et ineffable, et grâce à quoi elles possèdent une signification plus large que celle d'une œuvre seulement plastique, d'un ouvrage uniquement humain. Et à quel point cette accession au sacré est liée à l'accession au monumental, la preuve la plus irrécusable en est peut-être le chef-d'œuvre du Musée de Cleveland, *Passion*, en qui je n'hésite pas à reconnaître un des plus hauts chefs-d'œuvre de la peinture de tous les temps.

Prodigieusement divers (et la diversité de son génie se multiplie par celle de ses techniques : peinture à l'huile, peinture à l'aquarelle, lithographie, eau-forte, céramique, vitrail, émail, tapisserie), l'art de Rouault n'en possède pas moins une forte unité qui réside, me semble-t-il, dans un caractère mis à l'ordinaire insuffisamment en lumière : le caractère *populaire* de son talent.

Que l'on nous entende bien. Populaire n'équivaut pas, tant s'en faut, à vulgaire, puisque, parfois, cette peinture possède l'aristocratie altière d'un Vélasquez ou le raffinement élégant d'un Watteau, et que toujours elle se place dans l'empyrée du sacré. Il existe — est-il besoin de le rappeler? — une noblesse, une grâce, une fierté, une distinction populaires dont l'art du moyen âge nous a donné mille exemples, et dont, plus près de nous, témoigne parfois aussi celui du Douanier Rousseau : ces mêmes qualités se retrouvent chez Rouault, unies à d'autres, bien différentes, et qui ne sont pas moins populaires.

Et d'abord à une verve bouffonne d'une force prodigieuse. Ce n'est pas par hasard si Rouault a excellé dans l'illustration des *Réincarnations du Père Ubu*. Il y a en lui un accord profond sinon avec le texte, si médiocre, de Vollard, du moins avec le personnage d'Ubu dont la figure, j'allais dire le mythe, dépasse, et de loin, la prose de Jarry. Truculence, rire vengeur, débridement de l'imagination s'ébattant dans le burlesque, fantaisie drue, gaillarde et fine en même temps, blague énorme, moquerie, toutes les formes que peut prendre le rire épique du peuple, ce rire les revêt dans *Ubu*, ainsi que dans les autres œuvres de Rouault — graphiques, comme dans certaines planches du *Miserere* ou certaines des lithographies éditées par Frapier, picturales, ainsi que certaines figures de Filles *(Au Salon)* ou, plus encore, certaines trognes de bourgeois *(M. X...)*. Par son jaillissement, sa générosité, sa multiplicité qui va de la plaisanterie sans prétention au sarcasme gros de colère, ce rire de Rouault, ce rire torrentiel, élémentaire, cosmique, me semble faire de lui le Rabelais de la peinture, parce que l'un et l'autre l'ont emprunté, ce rire, au peuple de France — ou plutôt l'ont trouvé dans son plus ancien héritage.

Mais il éclate plus facilement chez Rouault que chez Rabelais

en larmes, en sanglots, en imprécations. L'indignation y rôde toujours, et le plus souvent y prend la première place. Une indignation franche, celle d'un cœur bien placé qui refuse le mal et le refuse loyalement, sans composer si peu que ce soit avec lui, avec intransigeance, avec naïveté. Il y a, dans Rouault, de l'enfant droit et simple, qui ne songe même pas aux compromissions — moins encore : à l'indulgence, auxquelles la vie incline l'adulte. Il sait son catéchisme et apprécie les hommes et l'existence à la lumière de ses préceptes, fustigeant aussi bien le juge que la fille, le pharisaïsme de la société que la concupiscence de l'individu, tout ce qui s'insurge contre la Loi divine, sans faire de distinguos, sévèrement, avec candeur. Quel réquisitoire — inconscient, me semble-t-il, et d'autant plus féroce — dans cette peinture contre la société ! La mère pauvre, un marmot sur le bras, une troupe d'enfants accrochés à ses jupes (*Faubourg des longues peines*) y met en accusation le riche repu, libidineux, ignoble (*M. X...*) et les Fugitifs (thème reçu de Daumier, mais qui prend chez Rouault une âpreté poignante en perdant ce que son modèle lui donnait d'emphase épique) y condamnent les Juges autant que les nantis — les nantis médiocres et infects dont il a trouvé l'image dans les Poulot de la *Femme pauvre*, et qu'il a exprimés à sa manière — une manière qui a affolé Léon Bloy. Protestation chrétienne que cette peinture prolétaire, la seule peinture prolétaire que notre siècle ait créée. Ah ! si Rouault n'était pas catholique, quelle utilisation certain parti n'eût-il pas faite de son art !

Mais quelle tendresse, en revanche, pour les victimes du mal — pour les clowns, symboles de l'homme que le destin gifle sans cesse et qui « encaisse » en riant, pour les miséreux du « Faubourg des longues peines », pour les « personnes déplacées » dont, par une étonnante prémonition, il a dit, dès 1910, la lamentable condition. Pour le Christ, enfin et surtout, qui est pour lui tout à la fois la Victime par excellence et le Consolateur, le frère et le modèle (inégalable) de toux ceux que la vie et que les hommes écrasent, et le Triomphateur qui fera partager son triomphe et sa joie à ceux qui ont, comme lui, souffert. Aussi le monde de Rouault revêt-il l'aspect d'un monde tout simple — dirai-je élémentaire? — un monde du Jugement dernier, fait de méchants et de bons, de repus et d'affamés, et que domine l'Homme-Dieu, implacable à ceux-là, tout amour pour ceux-ci. Un monde médiéval, celui, non de Villon, mais de sa pauvrette de mère, un monde qui est ce que fut si longtemps, en terre d'Occident, le monde des simples et des petits : le monde populaire de la vieille chrétienté.

Aussi est-ce sans peine que cet univers « peuple » débouche dans le sacré. Le sens d'un quelque chose qui n'a de nom dans aucune langue (ou qui y porte celui de Dieu) et qui plus grand, plus haut que la nature, la transcende et lui est hétérogène, tout en plongeant en elle ses racines ; cette expérience que depuis cinq siècles Rembrandt avait été presque seul à avoir, voici que Rouault la possède, voici que Rouault l'exprime inexplicablement, à la stupeur de notre temps et, surtout, bien entendu, de l'Église

de notre temps. Rien de commun entre son sentiment essentiel du sacré et — je ne dis pas les sous-produits industriels de Saint-Sulpice — mais les fadaises hispano-italiennes de règle dans l'Église depuis le Concile de Trente. Quelle que soit la nuance du sacré qu'il exprime, selon ses différentes œuvres, Rouault est toujours l'anti-Murillo, l'anti-Raphaël, le pourfendeur de cette forme abatardie de religiosité que cinq siècles d'hégémonie hispano-italienne en matière d'art catholique nous ont obligés à prendre pour la forme par excellence de l'art religieux. Que le sacré soit par lui une certaine sublimation de la douleur (*le Christ aux outrages*) ou une exaltation farouche de la misère (*le Baptême du Christ*) ; qu'il se présente sous la forme d'une majesté surhumaine (*Passion*) ou sous celle du hiératisme (*le Vieux roi*) ; qu'il se fasse serein (*Coucher de soleil en Orient*) et parfois même tendre (*Stella Vespertina*) ; qu'il admette sur les lèvres modestes de *Sainte-Marthe* un sourire à la fois aussi humain et aussi angélique que celui, si fameux, de Reims, ou qu'il ne soit que gravité paisible, accord à demi-mots, entente, complicité, comme dans l'adorable *Intimité chrétienne*, il est toujours connexion de l'immanence et de la transcendance, totalité qui ne refuse rien de la nature et de la surnature, appréhension fervente (opposée en cela au choix appauvrissant d'un Murillo ou d'un Raphaël) de toute la création visible et invisible, réception par l'âme et par l'art de Dieu, de Dieu omniprésent aussi bien dans le profane que dans le religieux, les choses que les êtres, le laid que le beau. Tout est sacré dans la peinture de Rouault, la bouffonnerie d'un clown (*Benito*) comme la souffrance du Christ (*la Sainte Face*), les fleurs et les paysages (*Crépuscule, Fleurs décoratives*) autant que *Gilles* et que *Sainte-Véronique*. Ce qui ne l'est pas positivement l'est, si je puis dire, par absence. Car partout Dieu est là, aussi sensible dans la résidence qu'il fait parmi les êtres et les choses que dans l'abandon dont il frappe certains pécheurs, certains péchés.

Et le plus admirable, c'est que cette fixation du sacré sur la toile (ou le verre, ou le cuivre, ou l'émail, ou le papier) s'est effectuée sans qu'il en coûtât rien à l'œuvre de ses qualités proprement plastiques. Point de littérature dans l'art de Rouault — aucune trace même de cette désaffection à l'égard du plastique que l'on décèle chez tant de peintres occupés à se dire et à peindre leur Weltanschaung. La comparaison est, à cet égard, édifiante, entre ses tableaux et ceux, par exemple, d'un Soutine. C'est qu'à la différence du Juif oriental, Rouault, est à son insu, nourri de la tradition artisanale française, et qu'à la suite de générations et de générations d'ouvriers habiles à penser par les mains, il sait que le premier mérite d'un ouvrage (et sa condition même d'efficience) est d'être fait en accord avec ses exigences. Émailleur quand il donne à l'atelier de Ligugé les modèles d'émaux conçus et peints en fonction de l'émail à faire ; verrier lorsqu'il exécute des cartons de vitraux ou reprend des tableaux pour en faire des cartons ; il est peintre quand il peint et graveur quand il grave — maître en tout occasion, de sa technique au point d'y oser de vrais tours de force, sans jamais faire montre de sa virtuo-

sité. Et peut-être, là aussi, retrouvons-nous l'homme du peuple, l'artisan de chez nous qui eût été impossible ailleurs, le fruit tardif que notre moyen âge donne à notre société — à moins qu'il ne soit le premier produit de la société en train de se former et dont il devance la formation même... Car tout grand artiste est toujours prophète.

BERNARD DORIVAL.

LA VIE COMME ELLE VIENT

DÉCORS

Panoplie scolaire.

Voici le temps où j'écrasais mon nez sur les vitrines des libraires qui, parmi les livres scolaires, dressaient une panoplie de porte-plumes et de compas. Le porte-plume était dans ce temps-là, la coquetterie des écolières. Des écoliers aussi sans doute. Nous ignorions ces deux plaies : la standardisation et l'efficacité. Les stylos et les crayons-encre ne permettaient pas encore de multiplier sans bavure les fautes d'orthographe, et de ce fait les cahiers gardaient une personnalité qui préfigurait sans doute celle qu'auraient plus tard les lettres, voire les journaux intimes. Nous *tenions* d'ailleurs des journaux intimes, mais comme ils étaient rédigés d'après des codes secrets et que ces codes nous les avons oubliés, il m'arrive de m'interroger sur mes propres confidences quand je les retrouve. C'étaient des confidences cunéiformes, hiéroglyphiques, d'une grande élégance linéaire, mais d'une complète obscurité. Je suppose que j'y consignais de sombres rancunes, de délirantes admirations, et surtout ces projets d'avenir qui permettent à la jeunesse d'endurer la dépendance de sa condition.

Il me semble d'ailleurs que beaucoup de recueils nous étaient offerts afin que nous puissions nous épancher avec distinction. J'ai souvenir de reliures en maroquin à tranches dorées ; de cartonnages fleuris, de feuilles de papier satinées, ornées de vignettes, encadrées de guirlandes fines ; que la colombe et l'hirondelle (non plus que les myosotis) n'en étaient absents, et que si nous n'avions rien à écrire, ce n'était point faute qu'on nous incitât à le faire, par toutes les sollicitations de l'art.

Il ne nous était pas interdit d'utiliser ces recueils pour y recopier des poésies qui, elles, n'avaient pas besoin d'être transcrites afin d'échapper aux commentaires défavorables des professeurs et de la famille. Je me vois encore peinant sur *la Mort du loup* et prenant grand soin de faire tenir son déroulement stoïque entre des marges vouées à la culture du liseron. Oui, les nuages couraient sur la lune enflammée, parmi des liserons, et j'écrivais à l'encre verte parce qu'elle me semblait plus propice qu'une autre à traduire des sentiments hors du commun.

Je pense à tout cela devant des magasins qui ne me semblent point dissimuler parmi leurs trésors de plumiers, de boîtes de peinture, de cartouches de pastels, de couvre-livres, de gommes et de paquets de copies, ces beaux livres sans texte qui m'enchantaient. Je ne vois pas non plus de cahiers à vignettes, au revers desquels une règle de multiplication rappelait à l'enfant amoureux d'estampes, qu'il faut *aussi* savoir compter. Tout me paraît net, simple, un peu triste. Impossible de rêver sur Bayard qui mourait si incommodément, casque en tête, armure au corps ; sur Jean Bart entre sa pipe et son tonneau ; sur la Grande Mademoiselle, sur le Panache Blanc. Je ne vois plus de petits tambours succomber sur les cahiers, ni de chevaliers d'Assas percés de part en part entre les arbres d'une forêt. Je ne vois plus d'empereurs en redingote grise, ni les feux du bivouac, ni les cuirassiers de Reischoffen, ni ces redditions glorieuses qu'une phrase situait parmi les triomphes de l'âme, à défaut des succès temporels, si vains... Je ne vois même plus Guynemer. Mais je pourrais ajouter que les plumiers à magots chinois battent en retraite vers de modestes magasins de province, et qu'ils disparaîtront sans doute comme la poudre d'or a disparu qui enrichissait les textes tout en les séchant.

A cause de tout cela qui brillait, qui exaltait l'imagination, amusait le regard, stimulait on ne sait quelle chaleur intime, quel désir de connaître, de découvrir, d'apprendre, les rentrées étaient pour moi une manière de fête, un spectacle licite, variable et renouvelable à l'infini, et sans doute était-ce bien ainsi. Cela ne m'intéresserait plus du tout de rentrer, maintenant que je ne rentre plus...

Décor naturel.

Cela prouve à quel point le décor est nécessaire et la nature le sait bien. Elle triche avec sa propre mort en la parant de telle sorte que seules nous sont présentes ses robes d'or, ses pourpres, ses armures de bronze, ses traînes chamarrées, ses cothurnes aux longues foulées bruissantes. Derrière ce théâtre se dérobe la réalité des ciels gris, des retours, des pensums. Mais on peut se bercer du chant des feuilles mortes, du sifflement du vent, du sifflement de la sève dans les bûches du premier feu. La poésie est la plus belle des robes de l'automne. Les dictées, les morceaux choisis, l'éternité des « bois couronnés d'un reste de verdure » n'atténuent point la découverte que nous faisons chaque année, nous-mêmes, d'un automne qui nous est propre, qui rejette les clichés faciles, qui invente ou choisit son propre vocabulaire, qui ramène les forêts romantiques et leurs chasseurs-fantômes à la dimension d'un seul arbre sur une avenue ou dans un jardin, à l'aboi lointain d'un chien dans une prairie, à tel massif d'asters et de chrysanthèmes, au crépitement fin et continu des feuilles rouges de la vigne détachées du mur et planant progressivement jusqu'au sol. Décor, l'éploiement d'une branche de marronnier filtrant l'air de ses doigts écartés. Décor, mais tout à soi, tout pour soi, sans emphase et qui sera néanmoins la toile de fond d'un souvenir. Je le percevais déjà

au temps évoqué tout à l'heure, où l'on me priait de rédiger ainsi que mes compagnes, la fatale composition intitulée (modestement) : *l'Automne*. L'automne se divisait alors en deux parties distinctes, l'une toute conventionnelle avec citations à l'appui, l'autre toute personnelle et familière, tissée de mille petits faits, de mille observations ténues et qui dépassaient les autres en importance, en durée aussi, puisque ce sont elles, ces observations, qui donnent encore à l'automne aujourd'hui, son ineffable parfum. Un fruit mouillé qui se détache quand on le soupèse, l'amère odeur des feuilles de poirier, noires dans l'herbe, la couleur même de la terre pénétrée de graines, les graines aussi qui dans l'air calme s'en vont, volant, et l'étrange perfection d'un rameau chargé de baies rougissantes... Je sais trop maintenant l'envers de tout cela pour ne pas apprécier le merveilleux trésor des apparences, la nécessité vitale du décor.

Décor surnaturel.

Au fait, c'est un décor qui me rend certaine magie de l'automne, et plus particulièrement ses feuilles allégées, dorées, derrière lesquelles monte vers le soir le tulle et les vapeurs de la brume. C'est le décor du premier acte de *Pelléas* quand Golaud, perdu, rencontre Mélisande perdue aussi. Tout le symbolisme est là, une errance d'êtres, à travers une forêt décadente, et le mystère de deux destinées exhalé en phrases sybillines, entrecoupées de reculs, de soupirs de terreur. Le décor de Jusseaume était précisément ce qu'il fallait à cette rencontre ; il n'est pas besoin de renchérir ou de simplifier, ni même d'interpréter. C'est la forêt telle que des yeux d'enfant l'ont vue au crépuscule un peu avant la rentrée, lors d'une dernière promenade, d'une escapade en quête de mûres ou pour surprendre les cabrioles de flamme d'un écureuil. Que l'art ait évolué nous le savons, mais il n'a pas évolué *pour* Mélisande, il a évolué *après*. Et les femmes ont beau porter leurs cheveux courts et les hommes les aimer ainsi, il n'en reste pas moins que le pathétique de la trop longue chevelure éployée tout le long de la tour et tout le long du jour, nous emplit encore le cœur de la détresse des passions impossibles. Et que les mains de Pelléas brassant cette inutile moisson, ces mains de noyé battant dans le vide vers la trop haute fenêtre, réclament justement l'excessive chevelure, et la fenêtre rougeoyant pâlement dans une tour de conte de fées, celle même de l'oiseau bleu.

Certes, tant de grâce nous déconcerte. Nous y voyons un consentement au facile, et, crime majeur, un manque d'intelligence. L'intelligence (cheveux longs, idées courtes) nous paraît plus importante que telle forme de beauté aujourd'hui périmée. Mais il se trouve que l'intelligence n'a rien à voir avec la présentation de certaines œuvres, car ces œuvres sont un tout, parfums, sons et couleurs, complètement fondus, incorporés les uns aux autres, et que ce qui nous contraindrait à nous en écarter, ne peut que nuire à l'ensemble. J'espère jusqu'à mon dernier soupir retrouver à leur place, la fontaine, la tour, la grotte, la mélancolie des lacs « profonds et calmes », la douceur qui est celle d'un fjord de Nor-

vège quand la nuit tombe, et ces guirlandes de roses pâles trop lourdes pour la petite main qui les rassemble. Je ne veux rien voir de précis autour de quelqu'un qui ne sait d'où elle vient, et qui, mourant, ajoute un point d'interrogation au mot : vérité. Je ne veux pas savoir où se trouvent ces paysages au large desquels croisent les grands navires qui n'abordent jamais.

Il m'est arrivé souvent (un conte fait penser à un autre conte) de me demander en quel lieu Perrault situait la chaumière de la mère-grand, le long de quels chemins courait le carrosse du marquis de Carabas, et je ne sais pourquoi j'entends galoper ce carrosse le long d'un champ entre ce qui fût le château de Colbert et celui qui appartint à la marquise de Rambouillet. Cela ne change rien à mon plaisir, (telle est la permanence d'une certaine qualité de fiction, fort réaliste en dépit des fées) et même je crois que telle paysanne lasse, attardée après la moisson, se retourne encore avec le même mouvement en entendant un bruit de roues, qu'elle abrite ses yeux de la même main hâlée, qu'elle porte sur ses cheveux le même foulard et retrousse sur sa jupe le même tablier bleu.

Une pierre blanche sur un sentier de forêt, un fil de fumée au-dessus d'une hutte de bûcheron, et je vois le Petit Poucet, cet aïeul des scouts. Mais je ne veux pas savoir en quel Elseneur languit Mélisande, encore moins en quelle forêt elle fut abandonnée et par qui. Ce sont des questions que je me poserai malgré moi si quelque élément nouveau intervient dans cette histoire entre ciel et terre, dans ce royaume dont les frontières ne figurent point sur les cartes du réel. Je ne veux pas que le terrible univers dans lequel nous devons vivre, déborde sur cet univers livré aux seules tragédies du cœur. Je ne veux pas que quelque guide du *Parfait Voyageur* me désigne jamais une auge de pierre dans une cour de ferme, et me dise comme pour Juliette : voici le tombeau. C'est assez d'avoir vu à Tripoli le château de Mélissinde, à Famagouste celui de Desdémone car ils demeurent sujets de rêverie, mais je demande pour Mélisande le seul tombeau de ce décor, et tout ce qu'il me plaît, sans le secours de personne, d'y ajouter.

GERMAINE BEAUMONT.

PROMENADE

UNE SI JOLIE GRANDE PLAGE

Le train de Paris vient de débarquer sur les quais de la célèbre grande plage une centaine de touristes fourbus. Il est 5 heures du matin ; une dizaine de taxis attendent devant la gare, je préfère aller à pied. Une grande rue au long de laquelle se trouvent

toutes les boutiques que l'après-midi les estivants encombrent de leur ennui et où le salon de thé, la pâtisserie et la confiserie dominent, conduit à la plage fameuse. La rue est déserte, les boutiques fermées et pourtant la journée commence. Les boucheries ouvrent ; de charmants jeunes gens en tablier bleu et blanc briquent les étals avant d'y installer les viandes, sèment sur le carrelage propre la sciure fraîche. Des fenêtres entrouvertes parviennent les cris des bébés, ces cris réguliers et perçants que les parents qui voudraient bien dormir jusqu'à 9 heures écoutent en grinçant des dents dans leur lit. Sur les gouttières, sur les toits, chantent les exquises hirondelles.

La plage est vide. Un culturiste qui a pour lui tout seul les seize kilomètres de la célèbre baie trempe prudemment ses pieds dans les vagues. La plage est jonchée de papiers gras, de journaux froissés, de saletés indiscernables ; on aperçoit un peu partout des excréments avec leurs petites couronnes de papiers maculés. Un vieil homme harassé — le débris de la vie au milieu des débris de la plage, — au fort accent breton, nettoie le sable ; pêle-mêle il enfouit dans son sac toutes les saletés ; il ramasse quelque chose, hésite, le contemple longuement, — c'est une paire de chaussettes — puis le met dans sa poche ; d'autres hommes dressent les tentes, commencent à aligner les rangées de transats.

Je quitte la plage ; je voudrais profiter de ce lever matinal involontaire pour entendre la messe. L'église qui domine plusieurs pâtisseries, est sur un petit tertre ; on y accède par un double escalier. Je le grimpe, suivi par un petit homme chafouin, en imperméable mastic, auquel ma décision semble donner confiance. Je secoue les portes de l'église, aucune ne s'ouvre. Le petit homme me dit : « Le curé doit être en vacances. » Il m'explique qu'il s'est trompé de train, il a laissé passer sa station, un employé lui a dit de dormir dans un wagon ; il veut entendre la messe, il me propose de chercher ensemble une autre église. Comme sa bigote présence me lasse, je retourne sur la plage.

Sur la droite de la baie, les vitres des villas rougeoient comme des plaques de métal. Puis l'horizon s'allume tout d'un coup plongé dans une lumière dorée, vibrante et uniforme. Enfin le soleil apparaît par longues bandes sur la plage. La journée d'été de la station célèbre est commencée. Dans une heure, les marchands vendront leurs premières glaces.

PIERRE ANDREU.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1952. 64087.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie ***PLON***

8, RUE GARANCIÈRE - PARIS-VIe

Je soussigné (nom et prénom) ______________________________

adresse : ______________________________

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) *à la Revue de* **LA TABLE RONDE** *à partir du*

N° de ______________________________

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1).

A ____________, *le* ____________

SIGNATURE

TARIF D'ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
	—	—
— France et Union Française	930 fr.	1 800 fr.
— Étranger	1 080 fr.	2 100 fr.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse à toute demande de renseignements.

(1) Rayer les mentions inutilisées.

Nous acceptons les Bons de Livres U. N. E. S. C. O. en règlement du montant des abonnements.

La liste des Pays participants et des Organismes distributeurs est donnée dans les Nos de Janvier-Avril-Juillet et Octobre de chaque année de la Revue *LA TABLE RONDE*.

EDITIONS RICHARD - MASSE

7, Place Saint - Sulpice — PARIS - 6e

BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDES HISTORIQUES

MOYEN-AGE

QUATRE OUVRAGES DE

GUSTAVE COHEN

Professeur honoraire en Sorbonne

★ I

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE MÉDIÉVALE

Idées et sensibilités

1 vol. 19×24. Reproductions hors texte .... 900 fr.

★★ II

HISTOIRE DE LA CHEVALERIE EN FRANCE AU MOYEN-AGE

1 vol. 16,5×24. Reproductions hors texte .. 900 fr.

★★★ III

LA POÉSIE EN FRANCE AU MOYEN-AGE

1 vol. 19×24. Reproductions hors texte .... 900 fr.

★★★★ IV

LE MYSTÈRE DE LA PASSION DES THÉOPHILIENS

D'après ARNOUL GREBAN et JEAN MICHEL

1 vol. 14×18,5. Reproductions hors texte .. 480 fr.

Ces ouvrages sont en vente chez votre libraire habituel ou aux

EDITIONS RICHARD - MASSE

7, Place Saint-Sulpice — PARIS - 6e

PLON

*Collection « **Présences** »*

ANDRÉ MAUROIS

de l'Académie française

DESTINS EXEMPLAIRES

30 exemplaires sur Hollande. 3 000 fr.
75 exemplaires sur pur fil. . . 1 500 fr.
150 exemplaires sur alfa . . . . 750 fr.

In-16. 390 fr.

DU MÊME AUTEUR :

UN ART DE VIVRE

(68e mille) In-16. 390 fr.

Liberté de l'esprit

RAYMOND ARON — ROGER CAILLOIS — E.-M. CIORAN PAUL CLAUDEL — JEAN COCTEAU — MICHEL DEBRÉ GEORGES DUHAMEL — LUC ESTANG — LOUIS FISCHER JEAN-JACQUES GAUTIER — DANIEL GUÉRIN — HENRI GUILLEMIN — GABRIEL MARCEL — FRANÇOIS MAURIAC HENRI MONDOR — JULES MONNEROT — ROGER NIMIER ALBERT OLLIVIER — JEAN PAULHAN — GAËTAN PICON CHARLES PLISNIER — DANIEL-ROPS — LOUIS SALLERON L.-S. SENGHOR — JACQUES SOUSTELLE — RENÉ TAVERNIER — A. T'SERSTEVENS — LÉON WERTH

ont collaboré à

Liberté de l'esprit

Depuis le 1er janvier 1952

Revue littéraire mensuelle

Le mois politique par ANDRÉ STIBIO — **Signes des temps** par JEAN CHAUVEAU

4e année. N° 34

Directeur : **Claude Mauriac**

69, rue de l'Université — PARIS

LE NUMÉRO : **70** FRANCS

Abonnements : 1 an. Union Française : **650 fr.** - Étranger : **1300 fr.** - Étudiants : **400 fr.**

C. C. P. PARIS 4877-98

Liberté de l'esprit

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

GABRIEL MARCEL

Les cœurs avides

THÉATRE

Un volume in-16 . . . . 390 fr.

●

MAURICE SANDOZ

LA SALIÈRE DE CRISTAL

DIAGHILEW — ISADORA DUNCAN
NIJINSKY

Un volume in-16 . . . . 600 fr.

LTR

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

MARCEL ARLAND et
ROBERT KEMP recommandent

La farandole

roman

D'ANDRÉ BRINCOURT

« André Brincourt s'est fort bien tiré d'une histoire qui eût pu être bouffonne ou scabreuse. Il n'a pas moins de bon sens que d'audace; il est lucide, il est adroit; il sait écrire et conter, développer une intrigue et varier les épisodes. Il vient de renouveler et d'assouplir dans *La Farandole* le talent dont témoignait *Le Vert Paradis* ».

MARCEL ARLAND.

« Ce livre témoigne de la même rareté de vision que *Le Vert Paradis* et d'une hardiesse plus accentuée. Quel étrange « quatuor » forment Bellina, la jolie Claude, le peintre Michel et le soldat-poète Gilles ».

ROBERT KEMP.

Un volume in-16. . . . . 450 fr

LTR

PLON

HISTOIRE

MÉMOIRES DE MARCHAND

Premier valet de chambre et Exécuteur Testamentaire de l'Empereur

publiés d'après le manuscrit original
par

JEAN BOURGUIGNON

Membre de l'Institut, Conservateur en Chef honoraire des Musées Nationaux

Tome I

L'ILE D'ELBE - LES CENT JOURS

8 illustrations hors-texte
In-8° carré. Sous chemise illustrée. 795 fr.
30 exemplaires sur pur fil. 3000 fr.

GÉNÉRAL G. SABATTIER

Ancien Commandant Supérieur et délégué Général du Gouvernement en Indochine
Ancien membre du Conseil Supérieur de la Guerre

LE DESTIN DE L'INDOCHINE

Souvenirs et Documents 1941-1951

2 cartes en dépliant — 4 cartes dans le texte et frontispice
16 illustrations hors-texte

In-8° carré. Sous chemise illustrée. 990 fr.

PLON

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

★

Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE PLON

8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)

Téléphone : DAN. 04-50

COMITÉ DE RÉDACTION

M. François MAURIAC,

MM. Gabriel MARCEL, Jean MISTLER, Thierry MAULNIER, Jacques DUHAMEL, Charles ORENGO, Roland LAUDENBACH.

Secrétaire général : Jean LE MARCHAND.

TARIF DES ABONNEMENTS :

voir le bulletin d'abonnement en fin du volume.

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue « LA TABLE RONDE » dans la monnaie du pays.

ARGENTINE : Éditorial Victor Leru : Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

AUSTRALIE : Librairie Angus & Robertson — 89, Castlereagh St., SYDNEY.
Abonnement, un an : livres St. : 2,16 Sh

BELGIQUE : Agence et Messageries de la Presse, 14, 22, rue du Persil. BRUXELLES.
Abonnement de six mois, francs belges : 195 : un an, francs belges : 357.

BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.
Abonnement de 6 mois, cruzeiros : 130; un an, cruzeiros : 250.

CANADA : Palatine limitée : 1460 avenue Union à MONTRÉAL.

CHILI : Librairie Française : Estado 36, Casilla 43 D, SANTIAGO.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

COSTA-RICA : Libreria Atenea, Apartado 147 — SAN JOSÉ.

ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad Ier à ALEXANDRIE.
Abonnement de six mois : piastres 108; un an, piastres : 210.

ÉTATS-UNIS : French and European Publications, Inc 610 Fifth Avenue. NEW-YORK 20, N. Y.

FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa à HELSINKI.

GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street. LONDON W. I.
Abonnement de six mois, shillings : 25; un an shillings : 47,6,

HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux à PORT-AU-PRINCE.
Abonnement de six mois, dollars : 3,50, un an, dollars : 6,60.

HOLLANDE : Librairie Meulenhoff, Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.

LIBAN : Librairie Antoine Naufal B. P. 656, BEYROUTH.

NICARAGUA : Librairie Rivas à RIVAS.
Abonnement de six mois, cordobas : 23,10; un an, cordobas : 45,00.

PORTUGAL : A Bibliofila : 102, Rua da Misericordia, LISBONNE.

SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2 à STOCKHOLM.
Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 20,55; un an, couronnes suédoises, 39,90.

SUISSE : La Palatine, 6, rue de la Mairie à GENÈVE.

TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.
Abonnement de six mois, livres turques : 10,80 ; un an, livres turques : 21.

Tous les manuscrits destinés à la Revue « La Table Ronde », doivent être adressés à la LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière - Paris (6e)

La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction réservés.

Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir les numéros de janvier, avril, juillet, octobre.

RENTRÉE ROMANESQUE 1952

CLAUDE BONCOMPAIN

LE MASQUE ET LE MIROIR

Un village de France à huis clos.

●

RAYMOND LAS VERGNAS

LE BAL CONTINUE

Sous le soleil et dans le mistral.

●

GUY LE CLEC'H

LA PLAIE ET LE COUTEAU

Un monde à toutes extrémités.

●

GEORGES MAGNANE

OU L'HERBE NE POUSSE PLUS

Le drame d'Oradour.

●

MAKHALI-PHAL

LE ROI D'ANGKOR

...Fascination de l'Orient.

●

GUY PORÉE

LE CHAT DANS LA NOIX DE COCO

Une sorte de petit Trott ou de jeune Kim au Cambodge.

●

ANNE-MARIE SOULAC

UNE NUIT COMME CELLE-CI...

Rien qu'une femme...

●

MICHEL ZÉRAFFA

LE COMMERCE DES HOMMES

...Le seul « gratuit ».

aux ÉDITIONS ALBIN MICHEL

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

Les romans dont parle la presse

ÉMILE DANOEN

Idylle dans un quartier muré

• *On retrouve dans le nouveau roman de Danoën les qualités de* ***vérisme,*** *d'humanité, de pittoresque qui ont fait le charme de ses romans précédents.*

LE FIGARO LITTÉRAIRE

PIERRE GOSSET

Les Chevaux de Bois

• *Excellent... M. Gosset est un admirable conteur.*

ROBERT KEMP - NOUVELLES LITTÉRAIRES

FREDERIC GRENDEL et SHERBAN SIDERY

Voici le soir charmant

• *Analyse serrée et haletante d'un fait-divers aux répercussions internationales, étude psychologique d'une densité exceptionnelle, introduisant le lecteur dans l'****insolite...***

LA GAZETTE DES LETTRES

MAURICE LIME

Le Caïd du Bord

• *...son roman se déroule pour sa plus grande partie à bord du sous-marin* ***Le Superbe.*** *Ambiance, atmosphère, climat sont véridiques et les types humains observés de près et peints sans déguisement.*

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

ARMAND LANOUX

Les Lézards dans l'Horloge

• *A. Lanoux sait mêler la poésie au réalisme, la fraîcheur des sentiments au débordement des sens, la puissance à l'humain, le pittoresque aux problèmes spirituels.*

ANDRÉ BRISSAUD - ARTS

MICHÈLE SARO

Rue des Jardins

• *Œuvre de premier ordre, passionnante, émouvante, vraie. Œuvre ramassée et d'une ampleur incroyable... je crois que ce livre est un chef-d'œuvre.*

HOMMES ET MONDES

JULLIARD

PREUVES

Revue Mensuelle

entend défendre et illustrer la liberté la plus gravement menacée dans notre siècle : *celle de la réflexion critique et créatrice, rebelle aux propagandes et aux mots d'ordre partisans.*

PREUVES

a publié des textes de :

Éd. HERRIOT — Jules ROMAINS
de l'Académie française
Raymond ARON - Alexandre BLOK
James BURNHAM - R. CAILLOIS
M. CARROUGES - Jean CASSOU
M. COLLINET - Benedetto CROCE
R. P. DANIELOU - Mircea ELIADE
Henry FRENAY - J. GUEHENNO
Karl JASPERS - Pierre Jean JOUVE
S. de MADARIAGA - René LALOU
Cl.-Ed. MAGNY - Gabriel MARCEL
Th. MAULNIER - Czeslaw MILOSZ
P. MONATTE - Jules MONNEROT
George ORWELL - Pierre PASCAL
Aimé PATRI - Gaétan PICON
Boris PILNIAK - Théodore PLIEVIER
Francis PONGE - Alfred ROSMER
Denis de ROUGEMONT - A. ROSSI
Rémy ROURE - Maximilien RUBEL
Ignazio SILONE - Upton SINCLAIR
J. SUPERVIELLE - A. J. TOYNBEE
Wladimir WEIDLE, etc...

PREUVES

41, Avenue Montaigne
PARIS - VIII[e]
Tél. ÉLY. : 56-61 à 63
C. C. P. 178-00 PARIS

Le numéro :
80 pages, illustré. . . **90 fr.**

Spécimen gratuit sur demande.

NOUVEAUTÉS

JACQUES DELAMAIN

PORTRAITS D'OISEAUX

Illustrés par
ROGER REBOUSSIN
Nouvelle série. **1260 fr.**

JESSAMYN WEST

LE SECRET PERDU

roman
Une révélation.
930 fr.

R. PENN WARREN

AUX PORTES DU CIEL

roman
par l'auteur des FOUS DU ROI
750 fr.

NEVIL SHUTE

LE SIXIÈME LIVRE

roman
L'extraordinaire histoire d'un mécanicien d'aviation
750 fr.

CHAPMAN PINCHER

SECRETS ET MYSTÈRES DU MONDE ANIMAL

Préface de Jean ROSTAND
LES LIVRES DE NATURE ILLUSTRÉS
660 fr.

STOCK

UN SUCCES QUI S'AFFIRME...

STEPHEN WENDT

FORS MOI-MÊME

La sensibilité qui imprègne ces pages vous place au cœur du problème humain : la compréhension totale de deux êtres est-elle possible malgré la différence des conceptions de vie et l'orgueil insensé qui dresse l'un contre l'autre un homme et une femme ?

VOLUME CARTONNÉ
JAQUETTE ILLUSTRÉE

720 fr.

del DUCA

LES ÉDITIONS MONDIALES 7, Rue DANTON, PARIS-6e

Liberté de l'esprit

RAYMOND ARON — ROGER CAILLOIS — E.-M. CIORAN
PAUL CLAUDEL — JEAN COCTEAU — MICHEL DEBRÉ
GEORGES DUHAMEL — LUC ESTANG — LOUIS FISCHER
JEAN-JACQUES GAUTIER — DANIEL GUÉRIN — HENRI GUILLEMIN — GABRIEL MARCEL — FRANÇOIS MAURIAC
HENRI MONDOR — JULES MONNEROT — ROGER NIMIER
ALBERT OLLIVIER — JEAN PAULHAN — GAETAN PICON
CHARLES PLISNIER — DANIEL-ROPS — LOUIS SALLERON
L.-S. SENGHOR — JACQUES SOUSTELLE — RENÉ TAVERNIER — A. T'SERSTEVENS — LÉON WERTH

ont collaboré à

Liberté de l'esprit

Depuis le 1er janvier 1952

Revue littéraire mensuelle

Le mois politique par ANDRÉ STIBIO — **Signes des temps** par JEAN CHAUVEAU

4e année. N° 35

Directeur : **Claude Mauriac**

69, rue de l'Université — PARIS

LE NUMÉRO : **70** FRANCS

Abonnements : 1 an. Union Française : **650** fr. - Étranger : **1300** fr. - Étudiants : **400** fr.

C. C. P. PARIS 4877-98

Liberté de l'esprit

NOUVEAUTÉ

GEORGES BLOND

L'AGONIE DE L'ALLEMAGNE

(1944-1945)

Du complot des généraux allemands essayant, le 20 Juillet 1944, de supprimer Hitler, engagé jusqu'à la folie dans une impasse, à la chute de Berlin, tel est le drame que l'auteur du "Débarquement" raconte dans ce livre.

Un volume 500 frs.

TRILOGIE DE L'HISTOIRE DE FRANCE

JOSEPH CALMETTE

DE L'INSTITUT

LES RÉVOLUTIONS

Après le MOYEN AGE et l'ÈRE CLASSIQUE, précédemment parus, voici le troisième et dernier volet du tryptique, qui retrace l'histoire de la France de 1789 à nos jours. - Un grand livre.

Un volume 1500 frs.

les trois volumes de la Trilogie 2900 frs.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS